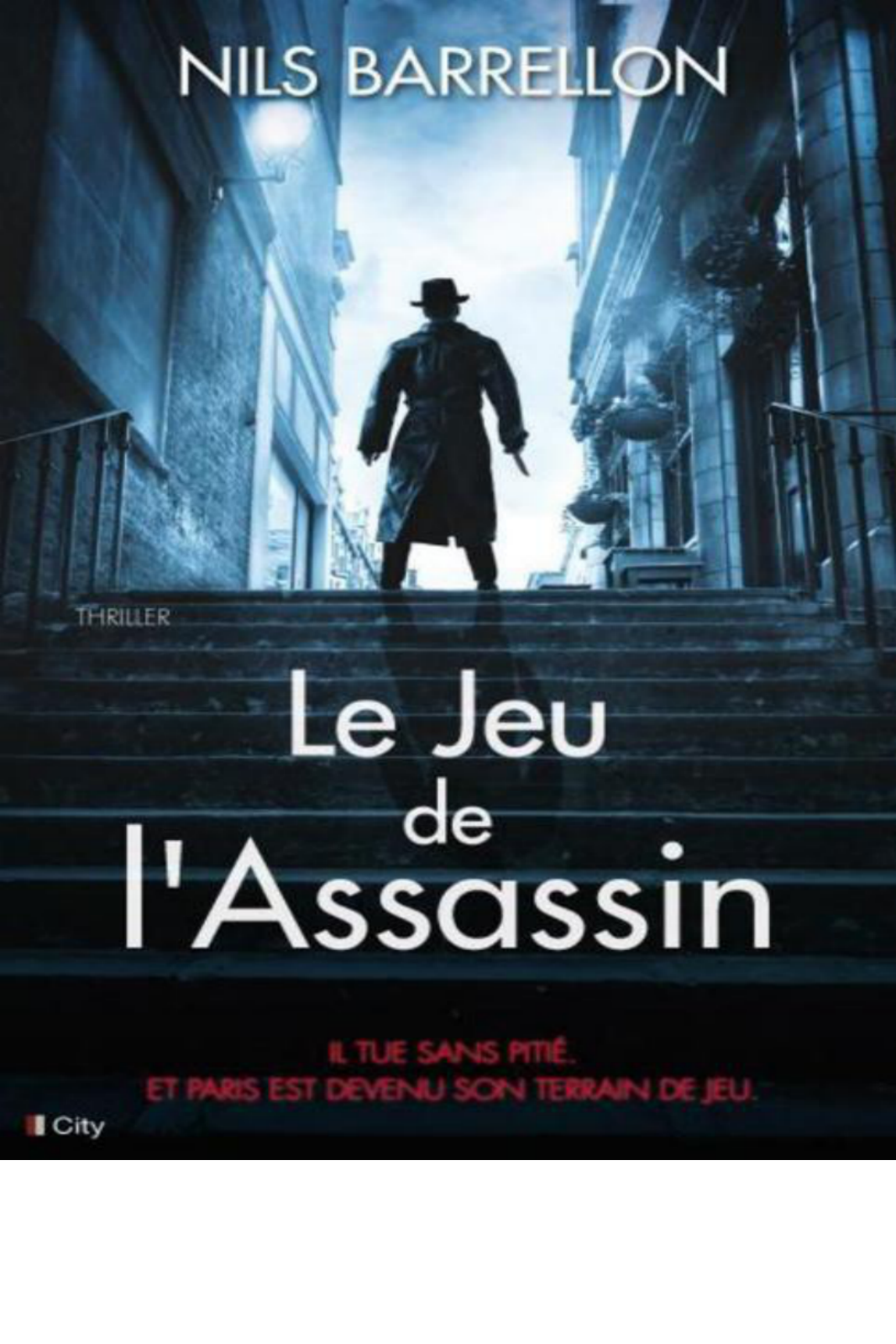


Le Jeu de l'Assassin

Barrellon, Nils

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

A man in a dark trench coat and a fedora hat stands on a wide stone step or ledge in a narrow Parisian street. He is looking down the length of the street, which is flanked by tall, light-colored buildings. The street is empty except for him. The lighting is dramatic, with a strong light source at the end of the street creating a silhouette effect on the man and long shadows on the ground. The overall color palette is cool, with blues and greys, and a touch of red for the text at the bottom.

NILS BARRELLON

THRILLER

Le Jeu de l'Assassin

IL TUE SANS PITIÉ.
ET PARIS EST DEVENU SON TERRAIN DE JEU.

 City

Le Jeu de l'Assassin

Nils BarRellon

City
Thriller

© City Editions 2014

Couverture : Stephen Mulcahey/arcangel-images.com/ Studio City

ISBN : 9782824640655

Code Hachette : 51 4169 2

Rayon : Thriller

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : janvier 2014

Imprimé en France

Sommaire

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

Épilogue

Remerciements

J'ai mal dormi. La chaleur est étouffante sur la capitale depuis début août, après un mois de juillet pluvieux et plutôt frisquet. Cette nuit, dans ma chambre située sous les combles, le mercure n'a pas dû descendre en dessous de vingt-cinq degrés malgré le ventilateur que j'ai acheté hier chez Darty.

Je me suis réveillé toutes les heures, en sueur, la bouche pâteuse. Obligé de me lever pour boire un peu d'eau tiède au robinet de la salle de bains. Conséquence logique, je suis d'une humeur bougonne.

Dans la cuisine, je constate sans étonnement qu'il n'y a pas l'ombre d'un quignon de pain dans la huche. J'ai une faim de loup et je n'ai pas l'intention de me satisfaire des deux cracottes molles que je déniché dans le meuble sous l'évier. Bien décidé à ne pas faire de cette journée le prolongement de cette nuit pourrie, je remonte dans ma chambre enfiler un vieux survêt, chausse mes Stan Smith fétiches et sors. Direction la boulangerie. Celle sur la droite qui fait les meilleures baguettes de Vanves.

Le premier pied que je pose dans la rue François-Ier finit sa course dans une crotte énorme, manifestement déposée là par un mâtin de la taille d'un mammoth. Le juron que je laisse échapper sonne comme une lapalissade. C'est le pied gauche. Et alors ? Je devrais m'en réjouir pour confirmer l'adage ? Que dalle ! C'est la merde, point barre. Furieux, je me lance dans le décrochage de ma chaussure sur le rebord du trottoir quand j'aperçois, plus loin dans la rue, une dame et son chien.

C'est un petit rat pelé dont j'ai du mal à croire qu'il puisse être le propriétaire de cet excrément gigantesque devant peser la moitié de son poids. Cependant, l'attitude de sa maîtresse me met la puce à l'oreille. Elle tire sur la laisse de son affreux bien plus fortement qu'elle ne le devrait. Les pattes avant du rase-moquette ne touchent plus le sol, fouettant l'air de façon ridicule tels deux petits moignons, quand les postérieures peinent à suivre le rythme qu'on leur impose.

Il est clair que la vieille bique essaie de s'éloigner le plus vite possible de ma petite personne.

C'est ce que j'appelle un délit de fuite caractérisé.

La colère me gagne. Quelques enjambées rapides et je les rejoins.

— Madame ?

Elle ne s'arrête pas, continuant d'étrangler son cabot pour le forcer à accélérer. Je prends acte et j'opte pour la manière forte. Je la dépasse vivement, stoppe et lui fais face. Elle s'arrête. Soixante-dix ans bien tassés, elle porte une robe qu'elle a dû tailler elle-même dans une vieille toile cirée.

Ses orteils, gainés de chaussettes de contention marron, dépassent de ses sandales fatiguées. Ses cheveux ont une drôle de couleur, entre gris clair et gris foncé, comme dirait Goldman. Je me force à sourire et, du ton mielleux

digne d'un représentant de commerce désireux de fourguer une encyclopédie en vingt-quatre volumes, je l'interpelle à nouveau :

— Madame ?

Elle n'a pas le choix : moins d'un mètre nous sépare, elle ne peut m'ignorer :

— Oui ?

— Bonjour.

— Bonjour, monsieur, dit-elle pour feindre une politesse de bon aloi.

Je commence par une question facile :

— Ce chien est à vous ?

Et, de mon plus bel index, le droit, je pointe sa bestiole qui essaie péniblement de reprendre son souffle, hoquetant comme s'il avait avalé un bretzel de travers. Deux, même.

— Euh..., oui...

— Cet adorable... Euh... C'est un chihhawha, n'est-ce pas ?

— Un chihuahua, oui, me confirme-t-elle en appuyant sur les deux dernières syllabes pour me faire comprendre mon erreur de prononciation.

— Un chihuahua, mmm. C'est bolivien, non ?

— Mexicain, me précise-t-elle.

Fin du PV de chique[1]. J'enchaîne sur une question plus difficile, celle à mille euros :

— Serait-ce, madame, votre adorable chihuahua mexicain qui vient de déféquer devant mon pavillon ? Juste là-bas, celui qui a la porte verte ? je demande en indiquant la scène de crime d'un geste de la main.

Elle fait mine de regarder.

— Euh..., non... Je...

Je ne compte plus les gardes à vue au cours desquelles j'ai fait craquer de bien meilleurs menteurs que cette brave septuagénaire. Mon métier m'a appris à flairer les mythomanes comme le cochon la truffe. Tel *X-Or*, cette série que je regardais petit à la télé, il ne me faut que trois millièmes de seconde pour savoir qu'elle ment.

Ma réponse ne se fait pas attendre. Je pose mes fesses contre le capot de la voiture la plus proche – une Mercedes noire sale qui appartient à mon voisin, celui avec les béquilles –, m'empare du tract publicitaire coincé sous l'essuie-glace et viens prélever un échantillon de la merde coincée sous ma semelle gauche. Quand j'ai fini, je plie avec précaution le tract en quatre pour emprisonner le caca en son centre et le glisse dans ma poche. Puis, je me baisse pour arracher ex abrupto quelques poils du chihuahua (au niveau de sa queue, là où ils sont plus longs). Le roquet lâche un petit aboiement de surprise.

La grand-mère cynophile se met à crier :

— Non, mais, ça va pas ? Vous êtes fou !

Nerveusement, elle farfouille dans son cabas et en sort un téléphone portable dont elle déploie l'antenne télescopique chromée.

— Vous êtes un grand malade, monsieur ! hurle-t-elle. J'appelle la police !

— Inutile de vous donner cette peine, chère madame...

Après m'être assuré que je ne me suis pas taché les mains, j'attrape ma carte tricolore dans la poche arrière de mon survêtement, je l'ouvre et la présente à mon interlocutrice excédée.

— ... je suis la police.

Ses doigts cessent leur frénétique ballet sur le clavier de son cellulaire préhistorique. Elle prend le temps de déchiffrer ma brème. Je le lui laisse, puis j'enchaîne :

— Vous n'êtes pas sans savoir, chère madame, que la loi oblige les propriétaires canins à ramasser les déjections de leur protégé quand celui-ci se soulage sur la voie publique. Pour votre gouverne, à Paris comme à Vanves, les contrevenants s'exposent à une amende de trente-huit euros.

— Oui..., mais je...

— Oui, mais je quoi, madame ? Votre chien n'avait pas déféqué sur le trottoir ?

— Non... Ce n'est pas lui ! dit-elle subitement avec un aplomb retrouvé.

— Bien. Alors, chère madame, laissez-moi vous expliquer. Comme vous venez de le constater, je viens de prendre deux échantillons : l'un de l'excrément, l'autre de votre chien. Une simple analyse ADN confirmera que votre horrible rat musqué est le propriétaire de cette chose immonde. Vous serez alors redevable de l'amende de première classe que je viens de vous évoquer.

J'ai du mal à rester sérieux ; toutefois, je continue :

— Comme je n'ai aucun doute sur la culpabilité de votre abominable boule de poils, je vais vous demander de me communiquer votre identité et l'adresse de votre domicile principal afin que, dès les résultats des analyses arrivés, je vous fasse parvenir le procès-verbal d'infraction. Sur ce dernier, vous collerez le timbre-amende correspondant et le renverrez à l'adresse indiquée en prenant soin de ne pas dépasser la date limite d'envoi sous peine de quoi une majoration vous sera alors appliquée. Ai-je été clair, madame ? Madame ?...

À ce moment précis, je regrette de ne pas avoir d'appareil photo pour fixer sa tête sur la pellicule.

— Il... Peut-être n'est-il pas utile... Je vous présente mes excuses, monsieur l'inspecteur... Peut-être..., marmonne-t-elle.

Magnanime, je la coupe :

— Excuses acceptées, madame. Mais pour cette fois seulement. Nous allons en rester là, mais j'ose espérer que, tel le corbeau de la fable, on ne vous y reprendra plus.

— Oh non ! Vous pouvez compter sur moi, monsieur l'inspecteur.

— Bien. Je garde toutefois les scellés, je dis en secouant le tract parfumé.

— Oh ! Ce n'est pas la peine, monsieur l'inspecteur.

— Bien. Vous pouvez circuler, madame. Je reste à votre disposition pour tous renseignements complémentaires. Vous n'aurez qu'à demander le

commissaire principal Kuhn, police judiciaire, brigade criminelle, au 36, quai des Orfèvres, Paris.

Sans demander son reste, elle s'en va dans ses petits souliers – ses petites sandales plutôt. Derrière elle trotte son petit putois.

Je reprends ma route vers la boulangerie un large sourire aux lèvres. Le tract file illico presto dans la première poubelle que je croise. N'y tenant plus, je me mets à rire franchement.

Je ne résiste pas et raccourcis ma baguette encore chaude d'un bon tiers. Alors que je m'enfourne une bouchée monstrueuse dans le bec, mon téléphone sonne. Sur l'écran, la photo du commandant Letellier, de permanence ce week-end, s'affiche. Je décroche.

— Kuhn. J'écoute.

— Nils, c'est Alain à l'appareil.

Je n'ai pas envie de lui dire que, de nos jours, tous les téléphones ont la présentation du numéro et que, avec un smartphone, la trombine du correspondant apparaît. C'est un détail pour le chef de groupe. Avec quinze ans de maison, dont dix à la Crim, il a tant d'autres qualités que je lui pardonne volontiers. Je feins donc la surprise :

— Ah ! Alain ? Quoi de neuf ? Une affaire qui chauffe ?

— Tu ne crois pas si bien dire.

Je m'arrête et tends l'oreille. Depuis que je suis rentré de vacances, à la fin de la deuxième semaine de juillet, on ne peut pas dire que la Crim ait été très sollicitée. Plutôt calme pour tout dire.

— Qu'est-ce qu'on a ?

— Une femme de type africain. Assassinée.

— Où est le corps ?

— Entre les rails de chemin de fer, au niveau de la gare du Nord. Sous le pont du boulevard de la Chapelle.

— Tu y es, là ?

— Dans deux minutes, nous sommes encore dans la voiture.

— Qui est avec toi ?

— Anissa.

Par réflexe, je jette un œil sur mon poignet gauche à l'endroit où je porte d'ordinaire ma Speedmaster (quand je ne sors pas précipitamment de chez moi à la recherche d'une bonne tartine de pain frais). Superbe tocante suisse que mon ex-femme m'a offerte pour mes trente ans.

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures quatorze, répond Letellier qui doit lire l'horloge du tableau de bord pour être si précis.

— OK. Je prends une douche et un café et je suis sur place dans...

Depuis Vanves, je prends le périph' jusqu'à la porte de la Chapelle. À cette

heure-ci, un dimanche, il sera fluide. J'enchaîne sur la rue Marx-Dormoy...

— J'y suis dans une petite trentaine de minutes. À tout de suite.

Je raccroche. Une pièce de puzzle verte sur l'écran de mon Samsung m'indique que j'ai reçu un SMS. Je l'ouvre. *HA ! HA ! HA !* Une erreur certainement. J'efface.

C'est en trotinant que je rejoins mon pavillon. Je remarque que le caca chihuahuesque qui trônait un peu plus tôt devant ma porte a été nettoyé. Je souris.

II

Je gare mon scooter devant le théâtre des Bouffes du Nord. Prends la peine de glisser dans la roue avant la grosse chaîne en métal que je garde sous la selle. Range mon casque dans le top-case, puis m'engage à pied sur le boulevard de la Chapelle. Je suis rapidement au-dessus de la voie de chemin de fer. Sur ma gauche, la gare du Nord. Deux RER fatigués ronronnent sur le côté, éclairés par le soleil déjà chaud, en attendant leur heure de départ.

Arrivé au milieu du pont, je ne vois pas mon équipe en contrebas. Je ne fais ni une ni deux, ni trois ni quatre d'ailleurs, je traverse la chaussée, j'enjambe le parapet métallique qui délimite le parterre central, je passe sous le métro aérien et me retrouve de l'autre côté du boulevard. Ils sont en dessous, c'est sûr : trois badauds sont collés à la grille couverte de fientes de pigeon et, tant bien que mal, tentent de suivre à travers les barreaux ce qui se passe plus bas. Je les imite et repère illico le crâne dégarni du commandant. Il n'est pas seul. Une dizaine de personnes autour du corps devant lequel on a dressé un paravent blanc, censé le mettre à l'abri des regards. Tache lumineuse qui tranche de façon insolite avec la grisaille environnante.

— Alain ! je crie en direction du commandant.

Il lève le nez et me cherche du regard. Je tends mon bras vers le ciel. Il m'aperçoit et tend son bras en retour. Principe du télégraphe de Chappe.

— Par où je passe ? je hurle.

Les trois curieux se tournent vers moi.

— Il faut passer par les quais ! Gare du Nord ! me répond le commandant en criant.

Je fais la moue. Cela m'oblige à contourner la gare jusqu'à la place Napoléon. Je ne suis pas feignant, mais bon. À tout hasard, je demande :

— Y a pas plus court ?

— Non. Désolé ! s'excuse-t-il.

— J'arrive !

J'abandonne les trois spectateurs qui, tournés vers moi, me dévisagent bizarrement. À grandes enjambées, je reviens sur mes pas, passe devant mon scooter, remonte la rue du Faubourg-Saint-Denis, passe devant le dépôt de bus, tourne dans la rue de Dunkerque et débouche sur la place impériale.

J'entre dans la gare et je traverse les magasins de presse, ceux de sandwichs mous et insipides, pour arriver devant la rubalise jaune qui interdit l'accès aux quais. Devant le numéro 8, un gardien de la paix. Je lui montre patte blanche et bleue et rouge.

— Commissaire Kuhn. Par où je passe ?

— Bonjour, commissaire. Prenez le numéro 8, jusqu'au bout. Là, juste derrière moi.

Il me libère le passage en soulevant le ruban de plastique Police nationale –

Zone interdite. Je continue en petites foulées. Par les haut-parleurs, une voix féminine annonce que, suite à un incident voyageur, le trafic est interrompu pour une période indéterminée. Sans surprise, elle prie les voyageurs d'excuser la SNCF pour la gêne occasionnée, mais on sent bien qu'elle s'en fout royalement. Incident voyageur... Le terme est cocasse. J'imagine un message différent : « Suite au meurtre sauvage perpétré sur les voies, la SNCF ne peut décemment pas se permettre de faire rouler ses trains, au risque de gêner le travail du célèbre commissaire Kuhn et de ses hommes. La SNCF, qui ne peut être tenue responsable de la gêne occasionnée, ne s'excuse donc pas et conseille aux usagers d'aller se plaindre au commissariat de police le plus proche. » Je me marre tout seul.

Arrivé au bout du quai qui descend en pente douce sur les voies, je repère les collègues, un peu plus loin. Comme aucun d'entre eux ne m'a encore aperçu, je porte à mes lèvres mon index replié sur mon pouce et signale ma présence d'un magistral coup de sifflet.

Le lieutenant Anissa Chihab est la première à réagir et vient à ma rencontre.

Jeune beurette d'une vingtaine d'années, elle a intégré mon groupe l'année dernière. Plutôt mignonne, sportive, maligne, c'est un élément important apportant la petite touche de féminité qui manquait jusqu'alors.

Au cours de cette année qu'elle a passée avec nous, j'ai constaté qu'elle n'avait pas la même logique, le même cheminement de pensée que nous, les hommes.

Ses raisonnements différents, ses approches de la vérité décalées nous ont permis de débrouiller une ou deux affaires plus rapidement que nous, modestes porteurs du chromosome Y, ne l'aurions fait seuls.

Bien sûr, elle manque encore d'expérience de terrain, se fourvoie régulièrement et mérite d'être coachée.

Mais elle apprend vite et je suis convaincu qu'elle deviendra un excellent flic, qu'elle prendra très vite du galon.

— Ah ! patron !

— Qu'est-ce qu'on a ?

— C'est pas beau. Une black. Bien portante. Poignardée à plusieurs reprises.

— Des témoins ?

Elle me regarde de façon étrange. Ses yeux me font penser à ceux du lapin pris dans les phares d'une voiture. Lancée à toute vitesse, bien entendu. Avec des phares halogènes ultrapuissants.

— On arrive, patron ! On est là que depuis vingt minutes ! se justifie-t-elle.

— Bon. Allons-y.

Nous rejoignons la scène de crime.

Les techniciens de l'IJ[2] endimanchés dans leur combinaison blanche s'affairent autour du cadavre. Deux d'entre eux prennent des mesures au décimètre pour tracer un plan de masse précis, tandis qu'un troisième

mitraille les lieux avec son gros Nikon. Je remarque qu'un seul cavalier a été posé. C'est maigre et annonciateur d'une enquête difficile. Le petit plastique jaune porte tout naturellement le numéro 1 et se trouve à trois ou quatre mètres du cadavre. Je m'approche.

C'est une trace de pas. Partielle, elle s'inscrit en creux dans une petite bande de terre molle séparant le ballast des deux voies, entre lesquelles gît la victime.

— Il semblerait que ce soit une chaussure masculine, me précise le commandant Letellier qui s'est approché.

Il sort de la poche arrière de son pantalon un petit carnet Rhodia qui ne le quitte jamais. L'ouvre, le feuillette et s'arrête à la bonne page.

— Taille quarante-deux approximativement.

— Celle de l'assassin ?

— Peut-être. J'ai demandé à ce qu'on en fasse un moulage.

— Bien.

— La femme a été poignardée. Les premières constatations font état d'une trentaine de coups.

Trente coups de surin ! Un tel acharnement fait plus penser à un règlement de compte qu'à un coup de folie.

— Elle a été violée ?

— Le short qu'elle portait est déchiré, mais...

— Une prostituée ?

Fidèle à lui-même, le commandant ne se hasarde pas à des conjectures douteuses. Comme tout bon flic, il ne croit qu'aux faits.

— L'autopsie tranchera, dit-il d'une voix neutre.

— Commissaire Kuhn ! m'interpelle une voix connue.

Je me retourne et tombe nez à nez avec le procureur de la République Gardieux. Costume de lin beige, mocassins à pompons en cuir retourné, chemise blanche, le magistrat est en mode été. Malgré cette tenue vestimentaire plus décontractée qu'à l'habitude, c'est le même visage sévère qui me fait face. Ses traits sont si durs que je n'arrive pas à l'imaginer en maillot de bain, sur la plage, en train de remplir une grille de Sudoku. À la cool, quoi ! Nous avons le même âge ; pourtant, il en paraît dix de plus. Peut-être sa calvitie...

— Monsieur le procureur. Bonjour.

— Bonjour.

— Quelle élégance, dites-moi !

Il mime à merveille celui qui n'a pas entendu.

— Vous en pensez quoi ?

— Pour être tout à fait franc, rien du tout. J'arrive, il faut dire.

— De toute façon, je vous saisis de l'affaire. Je vous appelle dès que j'ai obtenu la date de l'autopsie. Vous m'excuserez, mais je ne peux pas rester plus longtemps. À bientôt, commissaire.

Le magistrat semble avoir le feu aux fesses aujourd'hui : il a déjà tourné les

talons et repart vers la gare du Nord.

À n'en pas douter, les effectifs réduits pendant cette période estivale engendrent une surcharge de travail pour ceux qui n'ont pas rallié les plages du sud de la France. Ou qui en sont revenus !

Je finis mon briefing par le grand gaillard, assis sur un rail, qui fume une clope en jetant des cailloux devant lui, un peu plus loin sur la voie. Je ne sais pas trop ce qu'il vise et ne compte pas le lui demander.

Il arbore une barbe de trois jours. Jean, baskets et veste en cuir complètent la panoplie du parfait Starsky. Ou Hutch, je les ai toujours confondus.

— Tu es du CP18[3] ?

— Yep. Lieutenant Lavigne, dit-il en se levant.

— Commissaire Kuhn, brigade criminelle.

Il serre la main que je lui tends.

— Nous venons d'être saisis de l'affaire par le procureur Gardieux.

— D'accord, dit-il sans animosité.

— Qui a découvert le corps ?

— Un agent de maintenance. Il passe tous les matins pour ramasser les saloperies que les passants balancent par-dessus la barrière depuis là-haut et qui tombent sur les voies. Paraît qu'une canette sur un rail, ça peut être super dangereux.

— À quelle heure il l'a trouvée ?

— Sept heures du mat'. Il nous a appelés direct. On était là quinze minutes plus tard.

— Il n'a rien bougé ?

— Non.

— La trace de pas, c'est la sienne ?

— Il pense pas, mais il est pas sûr à cent pour cent.

— OK. Je te remercie.

— Vous n'avez plus besoin de moi et de mes gars ?

— Non. Vous pouvez filer.

— OK. Ah ! juste un truc : les mecs de la SNCF m'ont demandé pendant combien de temps ils doivent couper la circulation sur les voies. Inutile de dire que ça les emmerde pas mal, donc...

— On va faire court. Tu t'occupes d'interdire l'accès jusqu'à l'enlèvement du corps ? Fais gaffe, y a de plus en plus de monde qui arrive dans la gare.

— Pas de problème.

— Merci.

— De rien. J'y vais.

Lui non plus ne demande pas son reste et file. Deux gardiens de la paix lui emboîtent le pas.

C'est enfin le moment de jeter un œil sur « ma » cliente. Je m'approche. Chihab a usé d'un bel euphémisme quand elle m'a affirmé que « c'est pas beau ». Pour le coup, ce n'est *vraiment* pas beau.

La femme est allongée sur le dos. Elle doit mesurer un mètre soixante, forte

corpulence. Très forte même. Ses yeux sont encore ouverts. Son visage calme et serein contraste avec son corps qui n'est plus qu'une immense plaie. Son torse a été criblé de coups de couteau et ses vêtements déchirés laissent apparaître des morceaux de chair tailladés. Les gars de l'IJ ont déjà enveloppé ses mains dans des sacs plastique qu'ils ont refermés sur ses poignets à l'aide de colliers en plastique d'électricien.

J'interpelle le technicien le plus proche de moi.

— Vous avez trouvé l'arme ?

— Non.

— Des paluches[4] ?

— Non. Rien sur elle, rien sur les rails, rien à côté...

— Elle a des papiers ?

— Non plus. Maintenant, on l'a pas retournée... On vous attendait.

— On ne peut pas dire que vous soyez d'une grande aide, hein ? je plaisante.

Cela ne le fait pas rire. Sa bouche se tord vers le bas et il soulève les épaules comme pour se dédouaner.

— Les photos, c'est bon ? je demande.

Il se tourne vers son collègue.

— Eh ! Franck ! Les photos, c'est bon ?

— Ouais, j'ai tout, répond l'autre.

— OK, on la retourne. Anissa !

Le lieutenant Chihab vient à mes côtés et me tend une paire de gants en latex que j'enfile.

— Prends les pieds, je prends la tête. À trois. Un..., deux..., trois...

Nous soulevons le corps et, non sans efforts – il doit peser un petit quintal –, le faisons basculer sur le flanc. Son dos ne présente aucune trace de coups. Le tee-shirt qu'elle porte est intact. Pas de papiers d'identité.

— OK, on la repose.

Nous la ramenons sur le dos. D'une main, je ferme ses yeux. Me relève et m'éloigne de quelques pas, suivi des deux officiers.

— Alain, tu appelles les pompes funèbres pour le transfert vers l'IML[5]. Préviens-les que l'accès est compliqué et que la cliente est... massive. Tu peux te charger du PV de constat ?

— Pas de problème, m'assure le commandant.

— Anissa, tu appelles Nyssen et N'Guyen à la brigade. Tu leur dis de ramener leur fraise illico : vous commencez l'enquête de voisinage. Il nous faut une identité et si possible un témoin oculaire.

— On commence par où ?

— Par où tu veux, pourvu que tu m'interroges tous les habitants qui ont une fenêtre donnant de ce côté. Prends une photo de la victime avec ton portable, ça pourrait vous servir.

Elle tourne sur elle-même. Deux rangées d'immeubles bordent les voies ferrées : une centaine de fenêtres au bas mot.

- Ben, putain ! On a pas fini !
- Raison de plus pour s’y mettre illico !

III

Chihab pose sur mon bureau la photo d'une black très enrobée, la trentaine, qui sourit comme celle qui a trop bu.

Elle porte une jupe en skaï rose Barbie, un tee-shirt moulant rose pâle avec l'inscription Love en blanc, tendu à craquer par une paire de seins énormes qui voudraient bien se faire la malle par le col en V. Elle porte des petites ballerines blanches sur lesquelles le strass incrusté jette des petits éclairs.

Dans une main, elle tient un cocktail verdâtre avec une tranche de citron vert fiché sur le rebord du verre, dans l'autre un petit sac à main blanc.

Le fond est sombre, le premier plan a capté presque toute la lumière du flash. Néanmoins, je distingue quelques ombres qui se trémoussent sur ce qui doit être la piste d'une boîte de nuit.

Sûr de la faire monter dans les tours, je lance au lieutenant :

— C'est ta nouvelle copine ?

— Ah non, patron ! Moi je ne suis pas lesbienne, mais zoophile. Mon petit ami est un berger allemand, dit-elle d'une voix neutre, un petit sourire au coin des lèvres.

OK. Elle m'a mouché. Cette gamine ne cesse de grimper dans mon estime.

— Je t'écoute.

— Awa Niakate. Trente-quatre ans. Malienne résidant en France depuis 1998. Ses papiers sont en règle. Pas de travail connu, elle touche le RMI depuis 2007. Elle vivait seule dans un de ces hôtels meublés pourris comme celui qui a flambé il y a six mois avenue de Saint-Ouen.

— Adresse ?

— Hôtel Polonceau dans la rue Polonceau. Au 32.

— C'est où, ça ?

— Dix-huitième.

— Pas loin de la gare du Nord, donc ?

— À côté, même : deux minutes à pied. C'est pour ça qu'on a réussi à la loger. Un des habitants d'un immeuble donnant sur les voies l'a reconnue. Ils se croisaient souvent dans le quartier.

— La perquise a donné quelque chose ?

— Rien. Une chambre miteuse sans objet de valeur, mais on a quand même trouvé quatre cent vingt euros en billets dans un tiroir de commode.

— Vous n'avez pas trouvé un portable ?

— Non.

— Mmm. Tu demanderas à N'Guyen d'envoyer une réquisition chez Bouygues, SFR et Orange pour savoir si l'un d'eux l'a comme cliente. Si oui, qu'il récupère ses fadettes[6] des trois derniers mois.

— OK, ce sera fait.

— La photo, elle vient d'où ?

— C'est justement le mec qui la connaissait qui me l'a donnée. Pas très bavard, le gars, mais il reconnaît être l'auteur de la photo prise dans une boîte de nuit à Ivry-sur-Seine, le Palacio. Il dit que c'est un vieux cliché. Plus de deux ans.

— Faudra peut-être aller voir...

— Déjà fait, patron !

Une petite lueur éclaire davantage les yeux noisette du lieutenant.

— Bien vu. Et ?

— Rien. Petit un, c'est un club immense ; petit deux, le personnel tourne hyper souvent. Conclusion, personne ne se souvient d'elle.

— Il fallait le faire... Quoi d'autre ?

— Pas grand-chose en fait. Les gens ne sont pas très bavards. La moitié ne devait pas avoir de papiers en règle à voir la tronche qu'ils ont faite quand on s'est présentés. Du coup, naturellement, ils pensent que, moins ils en disent, mieux c'est. Mais bon, en groupant toutes les infos glanées de-ci de-là, je ne crois pas me tromper en affirmant que Niakate devait s'adonner à la prostitution. La chambre qu'elle occupe coûte sept cents euros par mois d'après le patron de l'hôtel ; c'est presque deux fois ce qu'elle touche avec le RMI. Elle devait avoir des rentrées d'argent annexes... Et puis, cet argent liquide...

— Tu as été consulter le stic[7] ? Rien sur elle ?

— Rien du tout.

— Personne n'a rien vu la nuit du crime ?

— Personne. Maintenant, on n'a pas pu voir tout le monde...

— T'as laissé des collantes[8] avec le numéro de la brigade ?

Elle opine du bonnet d'un air de dire « Je connais mon métier ».

— N'Guyen a eu accès aux caméras de surveillance de la gare du Nord, ajoute-t-elle. Que dalle ! Celui ou celle qui l'a descendue sur les voies a été particulièrement discret. À mon avis, il est pas passé par la gare. Au sept, rue Marx-Dormoy, y a un immeuble avec un petit jardin et, au fond, il y a une grille qui donne accès à un escalier descendant sur les voies. La chaîne qui la ferme d'habitude a été forcée... Elle traînait par terre...

— Des paluches ?

Navrée, elle secoue la tête de droite à gauche.

— Bon boulot, Anissa.

Petit silence. L'officier attend que je lui indique la prochaine piste à explorer. Malheureusement, je n'en ai pas. D'où le blanc dans la conversation. Je le romps, et romps petit patapon.

— Bien. Il faut espérer que les résultats d'autopsie nous donnent l'ombre d'une piste à suivre parce que, là..., ça s'annonce coton...

— On l'aura quand ?

— Bonne question. Gardieux aurait déjà dû m'appeler.

J'attrape le combiné du téléphone posé sur mon bureau. Pression sur la touche MEM, puis sur la touche trois et ça sonne chez le procureur de la

République. Une sonnerie et il décroche. Je mets le haut-parleur pour que Chihab profite de notre conversation.

— Gardieux, j'écoute.

— Bonjour, monsieur le procureur. Commissaire Kuhn.

— Ah ! commissaire ! J'allais vous appeler. L'autopsie aura lieu jeudi onze, à quatorze heures. Je suis désolé, je n'ai pas pu obtenir mieux. Eux aussi, ils ont la moitié de leur effectif en vacances, c'est un peu la panique...

— C'est Sarah Paulin qui s'en charge ?

— Non, elle est en vacances, elle aussi. Ce sera le docteur Porret.

— Connais pas.

— Vous avez du nouveau sinon ?

— La victime s'appelait Awa Niakate. Une Malienne qui s'adonnait à la prostitution. Enfin, nous le supposons... C'est pour cela que nous attendons impatiemment les résultats de l'autopsie. Ne serait-ce que pour...

— J'ai fait ce que j'ai pu, commissaire ! s'emporte Gardieux. C'est l'été, il fait chaud, les gens n'ont pas envie de bosser, ils préfèrent manger des glaces, qu'est-ce que je peux y faire !

Hou là là... Tendue, le père Gardieux. Je préfère ne pas insister.

— Pas de problème, monsieur le procureur. Je vous souhaite une bonne journée quand même.

— Oui.

Nous raccrochons de conserve, aurait dit Nicolas Appert.

— Pas commode le proc' ! lance Anissa.

Stéphane Nyssen, que j'ai envoyé assister à l'autopsie, passe la tête dans l'encadrement de la porte. Il est plus pâle qu'à l'habitude. On a beau y avoir assisté plusieurs fois, comme c'est son cas, cela reste un moment éprouvant.

— Patron ?

— Oui. Entre.

Il s'exécute vivement et c'est normal : pas de mou dans mon groupe, encore moins pour le ripeur[9] qui doit mettre les bouchées doubles pour espérer prendre du galon.

— Tu as rédigé le PV d'autopsie ?

— Non, pas encore, le toubib a dit qu'il manquait des trucs et que...

— Des trucs ? Quels trucs ?

— Des analyses toxicologiques.

— Ça commence bien, je dis, contrarié.

— Mais j'ai quand même mes notes, patron !

Il pose sur mon bureau une chemise cartonnée vert pomme. Je vais pour l'ouvrir quand je m'aperçois de la mine déconfite du gardien de la paix.

— Qu'est-ce qu'il y a, Stéphane ?

— Ben... En fait, il parlait super vite... Et puis y avait des termes hyper

compliqués, alors j'ai pas... Enfin...

— Ce n'est pas grave. Il y a l'essentiel ?

— Oui, oui, patron.

— Je te remercie, Stéphane.

Il sort de mon bureau et, comme dans un bon Feydeau, Bastien y entre.

Michel Bastien est le commissaire divisionnaire. Le boss, quoi. Le grand patron de la Crim. Un très bon ami aussi, chez qui j'ai régulièrement les honneurs de la table. La cinquantaine, il dirige le service depuis cinq ans, une longévité exceptionnelle à ce poste. Pas ou peu de désaccord entre lui et moi si ce n'est vestimentaire. Il ne supporte pas mon jean et mes baskets, lui qui ne quitte jamais son costume cravate. J'aime à lui rappeler qu'il ne quitte jamais son bureau non plus.

Il ne comprend pas mon attachement au terrain. Un lien si fort qui me pousse à diriger chaque enquête comme si j'étais chef de groupe et non chef de section. Et quand on court les rues, on est mieux en chaussures de sport !

Nous ne nous sommes pas croisés ce matin, alors, il me tend sa grosse main de marin (il est breton) dans laquelle je glisse timidement la mienne pour éviter qu'il ne me la broie. Loupé, il me la concasse.

— Salut, Nils ! Y a du nouveau dans l'affaire du détrousseur des Champs !

C'est le surnom dont nous avons affublé une main[10] qui s'attaque aux nombreux touristes venus s'imprégner de la capitale, les poches pleines d'euros, les appareils photo dernier cri autour du cou et la tête dans les nuages (syndrome de Stendhal variante parisienne). Pas vigilants, quoi. Cet enfoiré sévit depuis juin aux abords de la tour Eiffel et du Sacré-Cœur, loin de toute caméra de surveillance.

Fin juillet, une petite vieille est décédée suite à l'agression. La malheureuse (Ingrid Carpenter, une Américaine native de Paris, au Texas !) n'a pas voulu lâcher son sac, il l'a plantée. Deux coups de couteau. Des témoins à la pelle, mais pas moyen de dresser un portrait-robot cohérent. Asiatique pour certains, Indien pour d'autres, voire black pour ceux qui n'étaient pas aux premières loges.

Je garde un souvenir douloureux des auditions qui ont nécessité – tourisme de masse oblige à cette période et en ces lieux – au bas mot huit traducteurs différents.

— Dis-moi tout !

— Ce matin, vers midi, il a essayé de taper un mec à la sortie d'un magasin de babioles sur la Butte. Sauf que le gars était – enfin est toujours – prof de karaté. Il lui a mis une roustie, mais l'autre a quand même réussi à se carapater.

— Karaté Kid a fait un beau portrait ?

— Oui, mais attends ! Mieux ! Il s'est fait la malle...

Michel marque une pause. J'entends le roulement de tambour imaginaire.

— ... sans son couteau !

Il sourit comme un gamin devant l'entrée de la Foire du Trône.

- Et il y a de belles empreintes sur le manche ?
- Bingo ! Les résultats de la dactyloscopie ne devraient pas tarder.
- On est sûr que c'est lui ?
- Le couteau semble correspondre à celui qu'ont décrit les témoins dans l'affaire Carpenter.
- Et le témoin, prof de karaté ?
- Il est dans le couloir. Il t'attend !

IV

La durée légale de l'enquête de flagrance touchant à sa fin, Gardieux a demandé hier l'ouverture d'une information judiciaire à la chambre d'instruction. C'est le juge d'instruction Limousin qui a été saisi.

Nous travaillerons maintenant sur commission rogatoire pour cette enquête que nous avons baptisée l'« affaire SNCF ».

Assis à son bureau, dont la surface doit être supérieure à beaucoup de chambres de bonne de la capitale, Limousin triture nerveusement un coupe-papier en bois sombre.

Dans un coin de la pièce, sa greffière, une petite femme d'une quarantaine d'années au physique disgracieux, classe des papiers en prenant soin de ne pas faire de bruit. Derrière elle, appuyés contre le mur du fond, des piles de dossiers multicolores montent presque jusqu'au plafond. Ils forment un surprenant édifice qui semble se moquer de la loi de gravitation.

— Il faut que nous avancions sur cette enquête, commissaire. Pour l'instant, ne nous voilons pas la face, vous n'avez rien !

La voix du magistrat est sèche comme un pruneau – le fruit ou la bastos, c'est pareil.

— Trouver l'identité de la victime nous a déjà pris deux jours, monsieur le juge, et...

— Vous n'avez rien ou pas grand-chose, c'est bien ce que je dis ! Dès demain, je veux que vous et vos hommes repreniez l'enquête de voisinage. Les faits sont encore frais, débrouillez-vous pour que les langues se délient !

— Ce ne sera pas aisé ! Le quartier regorge de familles sans papiers peu enclines à s'épancher quand la police le leur demande. Et ce, quand elles daignent ouvrir leur porte !

— Eh bien, qu'on les convoque pour les auditionner ! C'est un meurtre sauvage auquel nous avons affaire ! Pas question de se tourner les pouces sous prétexte qu'il ne faut pas froisser les immigrés clandestins ! C'est quand même le monde à l'envers, vous ne trouvez pas ?

Sa question n'attendant pas de réponse, il enchaîne :

— Donc, on y retourne et je veux du neuf !

Il se fige soudain. Comme pétrifié. Fixe longuement la pendule posée devant lui, une horrible antiquité, support en chêne foncé, cadran en laiton rutilant.

— Il faut que je passe voir un collègue, dit-il. De toute façon, nous avons terminé.

Il se lève d'un bond, tel un diable sortant de sa boîte (mais sans le bruit *booiing*).

— Fabienne, vous restez là ? demande-t-il à sa greffière.

— Oui, monsieur le juge.

— Bien. Alors, je ne prends pas mes clés. Vous ne bougez pas, vous êtes sûre ?

— Oui, oui, monsieur le juge.

Je me lève à mon tour, lui ouvre la porte, puis sors derrière lui.

— Vous rentrez à la brigade ?

— Oui.

— C'est ma route. Je vous accompagne.

Il part d'un pas décidé dans la direction opposée à celle que je m'apprêtais à prendre. Je le suis quand même. Pas envie de le froisser pour si peu.

— Franchement, un meurtre tel que celui-ci n'a rien du crime parfait... On doit pouvoir... Mais j'y pense, je n'ai pas encore reçu le rapport d'autopsie ! Elle était pourtant prévue avant-hier, il me semble !

Il s'arrête et se tourne vers moi avec la tête de celui qui attend des explications.

— Le médecin légiste avait besoin d'un peu plus de temps pour finir son rapport. Il attend les résultats des analyses toxicologiques.

Le magistrat souffle bruyamment tout en secouant la tête de gauche à droite et se remet à marcher.

— Je n'aime pas cette période estivale. Tout se traîne. Il faudrait que vous passiez à l'IML pour leur mettre un peu la pression.

— C'est prévu. Dès mardi, car lundi est férié. Le 15 août, la Vierge Marie...

Petit rappel religieux, car je sais que, pour monsieur le juge, jours fériés, dimanches, week-end et vacances ne figurent pas dans son vocabulaire.

— Pourquoi pas ce soir ? En fin d'après-midi ?

— Je n'aurai pas le temps. Nous sommes à deux doigts de rebecqueter[11] le détrousseur des Champs, et le commissaire divisionnaire Bastien a demandé à ce que nous fassions le forcing sur cette affaire qui fait tache dans les journaux. Mes deux groupes sont mobilisés. Il faut dire que Paris est plein de touristes !

Il est au courant de ce dossier pourtant suivi par un de ses collègues et ne dit rien. Arrivés dans la cour de la Sainte-Chapelle, nous nous séparons sans autre forme de procès, ce qui, en ces lieux chargés d'histoire, relève du prodige.

La canicule s'est installée, Paris est un four. Dès potron-minet, l'air est déjà suffocant. Je gare mon scooter devant la morgue, retire mon blouson sous lequel j'étouffe, puis vais m'appuyer sur la rambarde noire, face à la Seine. Il y souffle un petit air frais venu du fleuve et c'est agréable malgré le brouhaha des voitures déjà nombreuses qui roulent sur la voie Mazas en contrebas. À tombeau ouvert, of course.

Devant moi, les eaux vertes coulent paresseusement vers le Havre et, sur

l'autre rive, la Cité de la mode et du design, grand boa de verre et d'acier, hésite à y plonger pour se rafraîchir.

Cinq minutes plus tard, quand j'estime m'être assez refroidi, je franchis les portes de l'Institut. Derrière le comptoir d'accueil, une vieille connaissance. Ma Moneypenny à moi, en plus vieille et plus moche : Geneviève Louvet.

— Ah ! Commissaire Kuhn ! Comment allez-vous ?

— Bien, Geneviève. Très bien. Et vous ?

— Trop chaud, commissaire. Il fait trop chaud...

Elle n'a pas la sensualité lascive de la gourgandine qui officiait jadis dans la publicité pour la boisson chimique Tropic, mais le ton de sa voix est convaincant. Je suis sûr qu'avec un perroquet à ses côtés – ou une perruche fautive de mieux –, elle pourrait donner le change.

— Et encore, vous avez la clim' !

— Heureusement, commissaire... Heureusement...

— Dites-moi, Geneviève, je viens voir le docteur Pouret. Il est là ?

— Le docteur Porret, vous voulez dire. Oui, il vient d'arriver ; il doit être dans son bureau.

— Deuxième étage, porte du fond à droite ?

— Ah non ! Ça c'est le bureau de madame Paulin. Le docteur Porret, c'est la porte du fond à *gauche*.

— Très bien. Merci beaucoup, Geneviève.

— De rien, commissaire.

Je l'abandonne et grimpe quatre à quatre les marches de l'escalier jusqu'à l'antré du légiste. Deux coups sur la porte pour annoncer mon arrivée et j'entre.

— Docteur Porret ? Commissaire Kuhn, brigade criminelle.

— Oui ?

Il est assis derrière son bureau et attend que Windows daigne s'ouvrir sur son ordinateur.

— C'est pour ?

Le ton de sa voix est désagréable.

— L'autopsie d'Awa Niakate que vous avez réalisée jeudi.

— Ah oui... Écoutez, je l'ai dit à votre policier jeudi, j'attends les résultats toxicologiques. Vous n'êtes pas sans savoir que nous sommes actuellement en effectif réduit. Moi-même, je ne suis ici que pour assurer l'intérim, le docteur Paulin étant en vacances, je...

Mettre la pression, a dit Limousin. Un petit mensonge devrait faire l'affaire. J'opte pour un ton ferme dans lequel je glisse un soupçon de reproche :

— J'ai besoin de ce rapport, docteur. Cette affaire est délicate et on exige en haut lieu des résultats rapides. Le procureur général lui-même s'est étonné de la lenteur de vos services. Nous sommes en vacances, certes, mais...

Il se lève brusquement.

— C'est bon, j'ai compris ! Venez avec moi, allons voir si le labo de toxico

a vos foutus résultats ! dit-il, énervé.

Il fait le tour de son bureau et attrape sur la patère sa blouse qu'il n'a pas encore enfilée.

— Je vérifie quand même qu'il y a quelqu'un ! En vacances, les horaires sont plus souples !

Il me jette un regard noir. Je ne bronche pas et le regarde passer son coup de fil interne.

— Pascal ?... Donc, vous êtes là... J'arrive avec le commissaire...

Il lève le nez vers moi et m'interroge du regard. Je suis convaincu qu'il fait exprès d'avoir oublié mon nom. Combat de grands singes, technique d'intimidation.

— Kuhn, je dis d'une voix mielleuse.

— Avec le commissaire Kuhn qui exige (il appuie sur le verbe) le rapport toxicologique d'Awa Niakate que je vous ai transmis vendredi matin. Nous arrivons.

Il raccroche. D'un pas décidé, nous rejoignons le laboratoire d'analyses dans lequel flotte une agréable odeur de café. En voyant les miettes grasses collées dans sa barbe, je comprends que le dénommé Pascal a juste eu le temps de planquer le croissant qu'il devait boulotter une minute auparavant. Il farfouille sur sa table de travail, encombrée de papiers et de scellés, trouve et attrape une enveloppe de kraft qu'il tend au docteur Porret.

— Voici vos résultats, docteur. Ils sont prêts depuis...

Porret arrache le pli d'un geste sec et, sans dire un mot, fait demi-tour.

— ... vendredi soir, termine decrescendo le laborantin.

M'est avis que le Pascal va se faire souffler dans les bronches quand j'aurai quitté les lieux alors qu'il n'y est pour rien : rapport déposé vendredi matin, prêt vendredi soir. Hélas pour lui, c'est toujours le dernier maillon de la chaîne qui essuie les remontrances du patron quand celui-ci se fait taper sur les doigts.

Une fois que nous sommes revenus dans son bureau, le docteur Porret s'assied derrière son bureau sans m'inviter à faire de même.

Toujours silencieusement, il ouvre l'enveloppe contenant les analyses et en consulte le contenu. Il saisit la souris de son ordinateur et ouvre un fichier par un double-clic hargneux.

Dieu que ce type m'est antipathique !

Sans demander sa permission, je m'assois sur une des chaises lui faisant face, sors mon téléphone et commence une partie d'Angry Bird en attendant qu'il termine son rapport. Quatre levels plus tard, l'imprimante se met en route. Sans un son, il arrache les quatre feuilles qu'il parafe avant de signer en bas de la dernière, les plie, les glisse dans une enveloppe et me tend le tout.

— Voici votre rapport, commissaire Krune.

Sans me presser, j'éteins mon smartphone et le range dans ma poche.

— Pourriez-vous le faxer au juge d'instruction Limousin qui l'attend avec impatience ?

— Évidemment, dit-il, les dents serrées. Bon, vous le voulez ou pas ?

Son bras tendu au-dessus de son bureau tremble un peu sous le poids du papier.

— Pour être honnête, j'ai l'habitude que son auteur m'explique de vive voix ce qu'il contient. Ainsi, j'évite les mauvaises interprétations. Seriez-vous assez aimable, docteur Poutret, pour... ?

Il me regarde méchamment. Non, hargneusement pour être précis. Il pose le rapport devant moi.

— Mais avec plaisir, surjoue-t-il la déférence.

— À la bonne heure.

Il se tourne vers l'écran de son PC.

— Alors. La victime est morte le 6 août. Vers dix-huit heures à plus ou moins trois heures...

— Donc, elle n'a pas été tuée dans la nuit, mais la veille au soir.

— Oui. D'autre part, elle n'a pas été tuée sur place : les lividités cadavériques étaient aux endroits attendus, mais la quantité de sang restante et les photos de la scène de crime attestent qu'elle a été déposée sur les rails.

— Je ne vous suis pas.

Il esquisse un petit sourire facile à traduire : « Cela ne m'étonne pas ! »

— Si elle avait été tuée sur place, on aurait photographié de larges taches de sang autour de son corps, sachant qu'elle en a perdu presque quatre litres. Ce qui n'est pas le cas. Toutefois, les lividités cadavériques situées dans le dos, la nuque, l'arrière des jambes et des bras prouvent qu'elle a été déposée sur le dos peu de temps après sa mort. Je dirais vers une heure ou deux heures du matin.

— Comment est-elle morte ?

— Trente-neuf coups de couteau dont deux ont traversé le foie, trois, le poumon gauche, un, le poumon droit, et quatre, le cœur. L'abondance relative des coups du côté gauche tendrait à prouver que le meurtrier est droitier et qu'il l'a poignardée en étant dans son dos. Il est plus grand qu'elle aussi...

— Il ?

— Affirmatif. Seul un homme a pu porter des coups aussi violents. Il faut une force importante pour faire entrer une lame aussi profondément. Un homme, donc, plus grand qu'elle parce que les coups sont tous orientés du haut vers le bas. Enfin, et cela confirme qu'elle n'a pas été tuée sur place, j'ai trouvé des traces de liens sur ses poignets. Elle devait être attachée quand elle a été poignardée.

— Ce ne sont pas les Serflex qu'ont utilisés les techniciens en scène de crime ?

Il me jette un regard froid. Plus encore que les précédents. Un regard glacial, donc.

— J'ai la tête d'un étudiant en médecine, commissaire ?

Je prends quelques secondes pour synthétiser toutes ces informations. Une contradiction m'apparaît alors que je veux élucider :

— Si elle a été attachée, puis poignardée, comment être sûr que l'assassin était dans son dos quand il l'a trouée, ce qui ne semble pas très logique ?

— La dissymétrie des coups portés, lâche-t-il comme une évidence.

Il se lève et attrape un stylo quatre couleurs dans son pot à crayons, comme on prendrait un poignard.

— Si vous êtes en face, vous frappez directement, des coups droits devant vous et, dans ce cas-là, pourquoi planter plus à gauche qu'à droite ? Mais ce n'est pas comme cela qu'il s'y est pris... La forme des blessures ne fait aucun doute, les coups venaient du haut vers le bas. Il a donc frappé ainsi.

Et le docteur de mimer un surinage en règle, à la manière d'Anthony Perkins dans le *Psychose* d'Hitchcock. Le rideau de douche en moins. Son bras décrit des arcs de cercle du haut vers le bas, finissant leur course dans un corps imaginaire. Au vu du sérieux de la démonstration, je le soupçonne de prêter mes formes à cette victime invisible. Il s'acharne, le doc ! Je le ramène sur terre.

— OK, j'ai compris. Du haut vers le bas. Mais pourquoi dans le dos ?

— Pour la même raison que précédemment. Si vous êtes en face, vous tapez droit devant ; les coups auraient dû être mieux répartis. Non, il était derrière la victime et, là, naturellement, étant droitier, son geste va de la droite vers la gauche.

Il se rassied, content de sa démonstration au cours de laquelle il a pu extérioriser la dent qu'il a contre moi.

— Vous m'avez convaincu. Quoi d'autre ?

— Le couteau a ou avait un seul côté tranchant. Ça peut être un couteau de cuisine, mais je verrais plutôt un poignard type cran d'arrêt. Non pas cran d'arrêt d'ailleurs, ces couteaux qui...

Il mime un mouvement rapide du poignet comme s'il semait des graines à la volée dans le potager de sa maison de campagne.

— Un couteau-papillon ? je hasarde.

— Oui, c'est ça. La lame devait mesurer une quinzaine de centimètres et n'avait pas de garde sur le manche. Dans le cas contraire, cela aurait laissé des traces au niveau des plaies. Ensuite...

Il lit sur son ordinateur.

— Elle était droguée au crack et au cannabis.

— Consommatrice régulière ?

— Oh oui ! Il y a du tétrahydrocannabinol de la racine jusqu'à la pointe de ses cheveux. Sinon, j'ai trouvé du sperme dans son vagin, mais aucune contusion ou blessure qui pourrait faire penser à un viol. J'ai transmis le sperme rue de Dantzig[12]. Et pour finir, ses ongles. Rien. Donc, et ça reprend ce que je disais, elle ne s'est pas débattue. Cependant, j'ai prélevé sous l'ongle de l'index gauche un tout petit morceau de plastique noir. C'est parti quai de l'Horloge[13].

Il lâche l'écran de son PC, se tourne vers moi et dit d'une voix sèche :

— Voilà. C'est tout.

J'ai compris le message : je me lève et m'en vais.

Quand nous franchissons la porte du Sein-Miche, rue Gît-le-Cœur, les quelques clients attablés devant la blanquette de veau, spécialité de la maison, se tournent vers nous, affolés.

Rien de bien étonnant. Nous ne sommes pas très discrets, je dois en convenir : nous hurlons plus que nous ne parlons. La faute à l'alcool qui, dit-on, désinhibe et fait monter le volume des plus taiseux.

Nous avons commencé à fêter la fin de l'affaire du détrousseur des Champs à la brigade et, même le commandant Letellier, d'ordinaire modèle de sobriété, a sifflé trois ou quatre coupes. Mais comment pouvait-il, et nous avec, refuser le champagne généreusement offert par le taulier ?

Michel Bastien était si content de sortir cette affaire qu'il avait mise au frais, dans le frigo de son bureau, trois bouteilles de Veuve Clicquot auxquelles nous n'avons laissé aucune chance.

Il nous a fallu quinze jours pour remonter, puis sauter Shaban Jashari.

Comme le type n'était pas fiché au FAED[14], les empreintes relevées sur le manche du couteau ne nous ont, hélas, servi à rien.

Des témoins l'avaient vu s'engouffrer dans la bouche de métro Blanche. Le visionnage des caméras de surveillance du réseau RATP nous ont permis de le traquer : ligne 2 jusqu'à Nation, puis ligne 9 jusqu'à Robespierre.

En toute logique, il s'agissait là de la station la plus proche de son domicile. J'ai alors ordonné une surveillance de cette gare depuis l'heure d'ouverture jusqu'à celle de fermeture en espérant qu'il se repointe.

Dans le même temps, nous avons diffusé son portrait-robot, réalisé à l'aide du prof de karaté, dans tous les commissariats de la capitale et de la Petite-Couronne. Dans ce type d'affaires, si le suspect n'a pas mis les voiles, on finit toujours par lui mettre la main dessus. Simple question de temps, et donc de patience. Un peu de chance aussi.

Et nous en avons eu...

Hier, le commissariat de Montreuil en Seine-Saint-Denis nous a appelés : deux de ses gardiens de la paix avaient aperçu un gars pouvant coller avec le portrait en noir et blanc de notre client.

Il entraînait dans un bar, rue Pépin. Une grosse demi-heure plus tard, nous étions sur les lieux. Deux voitures banalisées et un soum[15].

On ne serre pas quelqu'un capable d'en planter un autre pour vingt euros comme on cueille un champignon en automne. Cet Albanais étant totalement inconnu de nos services, rien n'indiquait qu'il ne comptait pas parmi ses potes quelques loulous dangereux, car armés et vice versa.

Or, quand on va au bistrot, en général, c'est pour voir ses amis. Nous avons donc planqué toute la journée devant le troquet, puis une partie de la soirée.

Je suis allé boire un verre au comptoir pour prendre la température. Jashari

picolait tranquillement, seul, en faisant partie de Rapido sur partie de Rapido.

Rien dans son attitude ne laissait transpirer une quelconque inquiétude : le détrousseur des Champs n'attendait pas notre visite.

Nous l'avons tapé dans la rue, pas très loin du bar. Affirmer que cela s'est fait comme une fleur serait un brin exagéré. Le bougre a bien tenté de se faire la malle, assénant au passage un bourre-pif au commandant Danglard. Toutefois, je ne classerais pas cette interpellation dans la catégorie des plus chaudes auxquelles j'ai participé.

Bref, une affaire supplémentaire qui viendra enfler les statistiques de résolution de la brigade et de ma section en particulier.

— EH ! VINGT-DEUX, V' LÀ LA POLICE ! gueule Gérard après que nous sommes tous entrés.

Gérard Branque. Jamais un nom n'aura été si bien porté. Cinquante et quelques années au compteur, dont une bonne moitié en prison. Palmarès impressionnant : dix-sept braquages de banque à Paris et dans la région parisienne en un peu plus de vingt ans de carrière.

Il me doit son dernier séjour au ballon : j'étais alors affecté à la BRB[16] et je l'avais serré suite au hold-up d'une agence postale à Montrouge. Sorti il y a une petite décennie, il s'est depuis rangé des voitures et a repris ce bistrot où, pas rancunier, il reçoit des flics plus souvent qu'à son tour.

Le nom de baptême de son boui-boui, jeu de mots immonde dont il est très fier, n'incite pas les touristes, pourtant nombreux dans le quartier, à en franchir le seuil. D'autant plus que les vitres opaques ne permettent pas d'en voir l'intérieur. Mais c'est tant mieux ! Un repaire d'habituez que le Sein-Miche. Presque un club privé. Ses vieilles banquettes de moleskine bordeaux, dans lesquelles on s'enfonce comme dans un vieux matelas, sa blanquette de veau et son petit rouge digne d'un Châteauneuf-du-Pape millésime 83 font le régal de pas mal de collègues du 36, quai des Orfèvres, situé de l'autre côté de la Seine, à dix petites minutes à pied.

— On est sept, Gérard ! On s'met comme d'hab' ?

— Oui, monsieur le commissaire, dit-il d'une voix faussement sirupeuse, comme vous voudrez, monsieur le commissaire.

Nous allons prendre place à notre table habituelle, dans la petite salle du fond, au-dessus de laquelle trône – comble pour un ancien truand – l'emblème de la brigade, le chardon aux pointes acérées.

Je lui ai offert ce poster pour son cinquantième anniversaire. À peine sommes-nous installés, Gérard pose deux bouteilles de vin rouge sur la table.

— Un petit gamay dont vous me direz des nouvelles ! Blanquette pour tout le monde ?

— Euh ! Y a pas de porc dedans ? demande gentiment Nyssen. C'est pour Anissa.

Je soupçonne le gardien de la paix d'avoir des vues sur le lieutenant depuis qu'il est arrivé à la brigade. Comment lui en vouloir ?... Hélas, la partie n'est pas gagnée d'avance. Glaciale, Chihab lui rétorque :

— De quoi j'm'occupe, toi ? Qui t'a dit que j'aimais pas le cochon ?
— Ben..., euh..., bredouille Nyssen.
— En plus, le jour où la blanquette sera faite avec du ralouf, ben, ça ne s'appellera plus blanquette de veau, mais blanquette de ralouf !
Un grand éclat de rire parcourt l'assistance. Je ne peux m'empêcher de m'esclaffer.

— Blanquette pour tout le monde, donc ! conclut Gérard, hilare, avant de repartir en cuisine.

J'attrape une bouteille et je commence le service.

— Tiens, Stéphane, du vin avec du raisin pour aller avec la blanquette... avec du veau !

Re-rigolade. Quand tout le monde est servi, je me lève et porte un toast :

— À l'Albanie !

— À l'Albanie ! reprend en chœur la tablée.

Le commandant Danglard boit une gorgée de vin et je note qu'il l'apprécie en connaisseur malgré son nez en chou-fleur.

— Mmm. Charnu, dit-il en posant son verre. Et voilà, une affaire sortie et une autre qui patine. Vous avez avancé sur Awa Niakate ?

— T'inquiète, on va s'le faire ! assure Chihab.

— Ce ne sera pas facile. Sur les cinq spermes différents trouvés dans son vagin, ce qui confirme au passage que nous avons affaire à une prostituée, pas un seul n'a matché dans le FNAEG[17]. Pas de témoin. Pas de famille qui la réclame. Pas de téléphone portable. Pas d'arme du crime. Juste un morceau de plastique dont sont faits la plupart des sacs poubelle ! je dis, amer.

— Une affaire comme vous les aimez, dit Danglard.

— Mouais... Mais Anissa a raison : on a été pas mal pris avec l'Albanais jusqu'à maintenant, mais on va pouvoir s'y repencher sérieusement... Nous n'aurons pas le choix de toute façon : Limousin nous a laissés tranquilles, mais il ne va pas tarder à exiger des nouvelles avancées. Donc, on s'y remet dès demain ! Mais pour l'instant, on trinque !

Quand nous sortons du Sein-Miche, l'agitation dans la rue me surprend. Des hordes de touristes profitent de la relative fraîcheur de la nuit pour déambuler dans ce quartier historique, un peu plus sûr maintenant que l'Albanais est sous les verrous.

Mais ils l'ignorent. Bah, on ne fait pas ce métier pour devenir célèbre et, quand c'est le cas (je pense au commissaire Broussard), c'est un peu à notre corps défendant.

En une poignée de secondes, nous nous sommes séparés. Seule le lieutenant Chihab, qui a bien chargé la barque, est appuyée contre la façade de l'immeuble mitoyen. Elle tente désespérément de s'allumer une cigarette à l'aide d'une boîte d'allumettes aux armes du Sein-Miche – une paire de fesses

sur une face, une paire de nichons sur l'autre ! – que Gérard distribue aux meilleurs clients. J'en conclus qu'elle en tient une sacrée couche, car je ne l'ai jamais vue fumer.

— Tu fumes, toi, maintenant ?

— Pourquoi pas ? dit-elle, la voix pâteuse.

— Où t'as trouvé cette clope ?

— C'est Nyssen qui me l'a donnée... Quel con, celui-là !

Je ne peux pas laisser passer. Un groupe fonctionne si ses membres se respectent, à défaut de toujours s'entendre.

Les désaccords ne sont pas forcément des freins. Je les vois plutôt comme d'excellents émulateurs collectifs.

— Tttt. Il a ses qualités. Et être tombé sous ton charme n'est pas un défaut...

— Mouais... Mais il est lourd...

Elle jette la cigarette qu'elle a cassée en deux lors de sa pathétique tentative d'allumage.

— Et chié !

— Comment tu rentres ?

— Ben, j'sais pas... À pied... Y a plus d'métro à cette heure.

— Avec ce que tu tiens ? Tu rigoles, j'espère ! Prends un taxi.

— Eh ! C'est cher, un tacos ! J'ai pas les moyens, moi. J'suis qu'un petit lieutenant.

— Ça va, j'ai compris.

Je sors mon Samsung et compose le numéro des taxis bleus. De toute façon, moi aussi j'ai trop bu pour rentrer en scooter. Il dormira dans la cour de la brigade ; je le récupérerai demain.

Nous attendons cinq grosses minutes avant qu'une BMW noire ne stoppe devant nous. Je passe un bras sous celui d'Anissa et l'aide à grimper dans la voiture.

— Tu habites où ?

— Cité Parchappe, rue du Faubourg-Saint-Antoine, marmonne-t-elle.

— Vous avez entendu ? je demande au chauffeur.

Sans un mot, il démarre. Il a dû entendre.

Le taxi se gare en double file sur le Faubourg, à hauteur de la cité Parchappe. Doucement, je réveille Anissa qui s'est endormie, la tête posée sur mon épaule.

— Anissa... Tu es chez toi...

Elle émerge. Ses yeux peinent à rester ouverts.

— Ah !... Cool...

— Ça ira ?

— Ouais, ouais, pas de problème. Merci, patron.

Avec difficulté, elle s'extirpe de la voiture. Referme la portière.

— On va où maintenant ? demande le chauffeur.

— Rue François-Ier, à Vanves. Vous passerez par Austerlitz... Mais deux secondes... Le temps qu'elle rentre...

Je regarde le lieutenant. Elle s'engage dans la ruelle au numéro 21, la parcourt d'un pas chaotique jusqu'à la porte vitrée que je vois au fond, puis s'acharne sur le digicode.

— C'est bon ? On peut y aller ? dit, acariâtre, le chauffeur.

— Vous avez le feu au cul ou quoi ? Le compteur tourne, il me semble !

À ce moment, Chihab, qui s'est tournée le dos contre la porte, plie les jambes et tombe sur ses fesses plus qu'elle ne s'assied.

— Combien je vous dois ?

— Seize euros.

Je lui tends un billet de vingt.

— Gardez la monnaie : vous fûtes si aimable !

Je sors et vais rejoindre le lieutenant. Elle s'est de nouveau endormie sur les marches du perron. Je lui tape délicatement sur l'épaule. Elle revient à elle.

— Eh ! Anissa ! Un problème ?

— Ah... Patron... Non... Enfin... Si... J'arrive pas à ouvrir la porte...

— C'est quoi le code ?

— Vingt-six, cinquante-six, A.

Je le compose. Cliquetis de la gâche électrique. La porte s'ouvre et le lieutenant, qui y trouvait appui, bascule vers l'arrière, s'étalant de tout son long dans le hall carrelé. Je l'enjambe, passe derrière elle, glisse mes mains sous ses aisselles et la relève. Je la traîne jusqu'à l'ascenseur que j'appelle. La cabine est minuscule : j'y entre en marche arrière, tenant la porte du pied, tirant Chihab à l'intérieur.

— Je crois que j'ai trop bu, non ?

— Si, je confirme. Quel étage ?

— Tout en haut...

J'appuie sur le six et, tandis que nous montons lentement, je lui demande les clés de son appartement. Au sixième, n'étant pas du côté de la porte, je ne parviens pas à l'ouvrir et j'entreprends de nous faire faire un demi-tour, tel un danseur de tango. Cependant, l'espace est si exigü que la manœuvre n'est pas simple et, alors que je suis concentré sur mes mouvements – peu précis eux aussi – les lèvres de Chihab se posent sur les miennes.

Nous échangeons un baiser. Tiède, éthylique, mais si agréable.

Quand j'y mets fin, elle me regarde curieusement. Je mentirais si je disais que je n'ai pas envie d'elle. Elle est superbe. Mais je ne veux pas. Sans même trop savoir pourquoi, je ne veux pas.

— Pardon... Je..., balbutie-t-elle, gênée.

— Ce n'est pas grave. Il faut que tu dormes maintenant !

Nous sortons de l'ascenseur, j'ouvre son appartement, un studio minuscule, et je l'allonge sur son lit. Elle se tourne immédiatement en chien de fusil et

s'endort. Comme je le ferais pour mon fils, Nathanaël, neuf ans, je lui ôte ses chaussures et rabats sur elle un morceau de couette.

Dans la rue, je profite quelques secondes encore de ce baiser toujours imprimé sur mes lèvres.

VI

C'est la sonnerie de mon téléphone qui me réveille. J'ai une gueule de bois gigantesque, à faire pâlir d'envie Pinocchio. Il faudra que je dise à Gérard tout le mal que je pense de son gamay aux effets secondaires redoutables.

Ceci étant, nous (et moi le premier) n'avons pas dû respecter la posologie prescrite... Je sens les battements de mon cœur au niveau de mes tempes et c'est très douloureux.

Je fonce jusqu'à la salle de bains pour m'envoyer deux ibuprofènes avec un grand verre d'eau, puis me glisse sous la douche que je prends volontairement glaciale.

En sortant, je ne me sens pas mieux. Plus froid par contre. Une fois séché, j'attrape mon téléphone sur ma table de nuit et, tout en choisissant un polo, j'écoute le message laissé par le commandant Letellier : *Nils, c'est Alain. Le cadavre d'une nouvelle fille a été trouvé. Une Africaine un peu forte. Poignardée. Tout porte à croire qu'il s'agit du même meurtrier. Je suis sur les lieux, rue de Tanger dans le dix-neuvième, un peu avant le croisement avec la rue de Kabylie. Je t'y attends.*

Touche 5 de mon téléphone pour rappeler mon correspondant. Ça sonne. Je coince mon smartphone contre mon épaule et j'essaye tant bien que mal de faire entrer mes jambes dans celles de mon jean.

— Alain Letellier, j'écoute.

Sa voix ne semble pas avoir été altérée par le picrate du Sein-Miche. Elle est claire et ferme. Coup d'œil sur ma montre, il est sept heures et quart. Courte fut ma nuit, aurait dit Yoda.

— Kuhn. Je suis là dans une trentaine de minutes.

Je raccroche et finis de m'habiller. Dans la cuisine, j'attrape une banane. Tant pis pour le café.

Une grosse heure plus tard (j'avais oublié que mon scooter était resté à la brigade et je suis passé le récupérer), je me gare devant Mosaïque Voyage, une petite agence qui, à l'instar de FRAM, propose ses services dans des domaines aussi variés que l'air, le fer, la mer et... le tourisme. C'est tout au moins ce qui est peint en grosses lettres bleues sur la devanture.

Peut-être à cause de l'heure matinale, il n'y a pas la traditionnelle foule de curieux, malgré les nombreuses voitures de police et le gardien de la paix qui contrôle les entrées et sorties du numéro 10 de la rue de Tanger.

Ma brème le convainc de me laisser passer et je découvre un immeuble d'un autre siècle.

Derrière la lourde porte cochère, un petit couloir sombre dont les murs

partent en lambeaux ; du plafond décrépît pendouillent des câbles électriques formant un inextricable paquet de nœuds, sûrement peu conforme aux nouvelles normes d'EDF. Sur la gauche, un pan entier de boîtes aux lettres bordeaux, presque toutes taguées. L'une d'elles, noircie, le battant voilé par la chaleur du feu qui a dû s'y déclarer, ne ferme plus.

Elle oscille doucement dans le courant d'air frais, froid même, qui siffle dans ce coupe-gorge. Sur la droite, sous des montants d'échafaudages métalliques étayant le plafond, des poubelles pleines à craquer sont entreposées, et je constate que le tri sélectif n'est ici qu'une vue de l'esprit : la jaune déborde d'ordures ménagères malodorantes, dont les sacs mal fermés dégueulent des détritrus jusqu'au sol. J'avance jusqu'à la grille du fond qui, jadis, devait interdire l'accès à la petite cour pavée.

Quand j'y arrive, un rat de la taille d'un lapin la traverse et disparaît dans un soupirail ; un VTT recouvert partiellement d'une étrange couverture en pilou-pilou rouge rouille à son rythme ; un rouleau de tissu appuyé sur le mur attend qu'on le déroule ; un vieux sac noir de la marque Celio renferme un mystérieux contenu.

En face de moi, les vitres de la fenêtre du rez-de-chaussée ont été remplacées par des cartons, et la baie de gauche, au rebord constellé de fiente, est murée.

Au fond à droite, sur le toit d'une curieuse remise en béton, fermée par une porte en acier, un pigeon me regarde, l'œil malicieux, attendant probablement que je disparaisse pour venir fouiner dans les immondices.

Je m'engage dans la cage d'escalier. Murs jaunes pisseux, rambarde en fer rouillée, marches en bois défoncées. Au premier étage, je tombe nez à nez avec le lieutenant Lefort.

— Tiens, tu es là, toi ?

— Ben ouais, j'suis rentré de vacances hier et bing ! Direct dans le bain ! Dire qu'avant-hier j'étais encore sur la plage avec ma copine, à me faire zébron en tisant une p'tite rebié...

Lieutenant JérémY Lefort. La petite trentaine. Celui qui m'accompagne partout où ça chauffe, car, s'il a le souffle court en raison de toutes les clopes qu'il s'envoie, c'est un sacré gaillard.

Ancien rugbyman, il ne craint pas la castagne, la cherche plutôt. Je sais que je peux compter sur lui en cas d'embrouilles, que sa main ne tremblera pas.

Avec Nyssen, Chihab, Letellier la tête pensante, N'Guyen le geek, c'est le cinquième élément du groupe : les poings. Son seul défaut, si j'omets sa tendance à foncer dans le tas toujours trop rapidement, est son insupportable accent de banlieue et les expressions chelou qui vont avec. Né dans le Neuf-Trois, il en a gardé les codes, même depuis qu'il est dans la police.

— Où tu vas ?

— Bédave. On tient pas tous là-haut, c'est minus !

— Tu l'as vue ?

— Quoi ? La bite à Lulu ? dit-il mécaniquement.

Je ne lui fais pas le plaisir de sourire.

— Je pensais au cadavre. Pas à Lulu.

— Vite fait ! Mais avec les keums de l'IJ autour...

— Ils ont trouvé l'arme ?

— Non.

— C'est à quel étage ?

— Trois.

— Merci. Anissa est là ?

— Non, pas vue.

Je l'abandonne et grimpe. Sur le palier du troisième, Gardieux, Letellier et Sarah Paulin, la médecin légiste, discutent.

— Ah ! Commissaire Kuhn. Il n'est jamais trop tard, m'accueille sympathiquement le procureur de la République.

— Les embouteillages, monsieur le procureur... Les embouteillages...

— Du verbe embouteiller, mettre en bouteille ? me tance-t-il. Ah non ! Vous, vous les videz, je crois !

Cet homme est un concentré de la Stasi. Il a des informateurs partout et sait toujours tout. Je décide de ne pas surenchérir et laisse glisser.

— Commandant, qu'est-ce qu'on a ?

— Fatou Coulibaly. Trente-sept ans. Elle habitait ici. C'est une de ses amies qui a prévenu la police. Elle avait rendez-vous avec elle ce matin. Quand elle est arrivée, la porte n'était pas fermée, elle est entrée et a découvert le corps.

— Elle est où, cette amie ?

— En bas, avec les collègues du dix-neuvième. Ils prennent sa déposition.

— Pourquoi ? Nous ne sommes pas saisis ? je demande en me tournant vers Gardieux.

— Si. Mais je ne demande pas l'ouverture d'une nouvelle information judiciaire. Il se pourrait que nous ayons affaire au même tueur. Ce sont tout au moins les conclusions que je tire des premières constatations faites par madame Paulin à qui j'ai demandé de venir.

Sarah Paulin se tourne vers moi. Savoir qu'elle est rentrée de vacances me fait extrêmement plaisir. Avec ce second meurtre, l'idée de travailler une nouvelle fois avec son acariâtre remplaçant m'aurait été pénible.

— J'ai pu consulter le rapport de Porret avant de venir et je suis formelle avant même une autopsie plus poussée : l'arme qui a servi à tuer est du même type que celle ayant servi dans l'assassinat de...

Elle ouvre la sacoche qu'elle porte en bandoulière par-dessus sa blouse, fouille à l'intérieur et en sort le rapport de son homologue. Elle le parcourt du regard.

— Ah ! voilà ! Awa Niakate. Une arme blanche, lame tranchante d'un seul côté, sans garde. De plus, les coups, ici aussi, semblent avoir été portés du haut vers le bas...

— Si on ajoute à ça le profil de la victime, parfaitement identique à celui de

la précédente, Africaine, un peu forte, la petite quarantaine, j'ai toutes les raisons de penser qu'un tueur en série sévit sur la...

— C'est peut-être aller un peu vite en besogne, monsieur le procureur, je le coupe.

— Et la proximité des deux scènes de crime ? À vol d'oiseau, la voie ferrée est à moins de cinq cents mètres !

— Que ce soit le même tueur, cela me semble acquis, que l'on puisse parler de tueur en série me paraît un peu prémédité. Et d'ailleurs, il faut trois meurtres pour entrer officiellement au panthéon des « *serial killers* ».

Dans l'air, index et majeurs en crochet, je dessine des guillemets autour de cet anglicisme, galvaudé à force d'être utilisé à toutes les sauces dans les séries télé.

— Il y a une petite différence avec le premier meurtre, hasarde le chef de groupe.

— En effet, la victime a été poignardée, mais elle présente aussi de larges coupures à l'abdomen et sur le sexe. De plus, elle a été égorgée ! Enfin, contrairement au dernier meurtre, il y a beaucoup de sang sur le sol, ce qui semble indiquer qu'elle a été tuée sur place, précise la légiste.

— Bon, commissaire, vous vouliez du nouveau pour avancer dans l'enquête, vous en avez. Au travail ! Je me charge d'adresser un réquisitoire supplétif à la chambre d'instruction, conclut Gardieux.

Et, comme à son habitude, le procureur s'en va sans un adieu. Je sors ma banane de la poche de mon blouson, la pèle délicatement et croque dedans.

— Bon. Les constat', c'est fait ? je demande à Letellier.

— C'est bon.

— Bien, tu vas chercher la fille qui a trouvé le corps et tu l'emmènes au quai pour l'auditionner. Au passage, tu dis à Lefort qu'il reste jusqu'à la levée du corps.

Il récupère son horrible baise-en-ville en cuir marron et file.

— Sarah, elle est morte quand ?

— Cette nuit. Vers minuit. Un peu avant, je pense.

— Le trente et un, donc... Merci. Appelle-moi dès que tu reçois l'ordonnance d'autopsie.

— Compte sur moi.

Quand ils sont partis, avant d'entrer sur la scène de crime, je finis ma banane, puis j'appelle le lieutenant Chihab. Je tombe une première fois sur le répondeur. Je raccroche sans laisser de message et recommence. Elle répond à la quatrième sonnerie. Sa voix ressemble à celle de la petite fille de *L'Exorciste*, dans la scène où elle affirme que la mère du prêtre offre des fellations au malin :

— Patron ?

— Anissa, tu prends deux aspirines et tu ramarres. J'ai besoin de toi !

Je n'attends pas de réponse, donc, je raccroche. Je passe la tête dans l'encadrement de la porte et lance à la cantonade :

— Bonjour, messieurs ! Commissaire Kuhn de la brigade criminelle ! Je peux entrer ?

— Pas de problème, commissaire. Prenez une combinaison ; elles sont posées sur le petit meuble, à gauche, dit une voix.

J'en prends une et je m'équipe : charlotte, surchaussures, combinaison. Je termine par une paire de gants. Ainsi déguisé en bonhomme de neige, je peux entrer sur la scène de crime sans mettre à mal le principe de Locard[18]. Un minuscule couloir, toilettes et salle de bains à droite, débouche sur une pièce unique dans laquelle quatre techniciens de l'IJ essayent de faire leur travail sans se bousculer. Curieux ballet, rythmé par le clic du diaphragme d'un reflex qui s'ouvre et se ferme.

— Je vous demande juste une minute, messieurs...

Sagement, ils s'écartent. Trois d'entre eux se plaquent contre la kitchenette. Le dernier me contourne pour attendre dans le couloir. Je lui tends ma peau de banane :

— Vous pouvez me garder ça, s'il vous plaît ?

Sous son masque, je devine son air mi-surpris, mi-dégoûté quand il prend ma pelure.

Le premier meurtre n'était pas beau à voir... Celui-ci frise l'insoutenable.

La victime devait sortir de sa douche, car elle ne porte qu'une serviette éponge. Blanche jadis, rouge maintenant. Le corps, affreusement mutilé, baigne dans une flaque de sang impressionnante, où je fais attention de ne pas marcher.

Une fois encore, le meurtrier n'y a pas été avec le dos du poignard. Les traces de coups sont très nombreuses, mais Sarah m'avait prévenu : le plus choquant est cette grande balafre qui a ouvert le ventre depuis le sein gauche jusqu'à l'aîne droite.

En revanche, à cause du sang, je ne vois pas les coups sur le sexe et la gorge. Ce qui n'est pas plus mal...

Je décide que j'en ai assez vu ; je me pencherai sur les détails en regardant les photos.

Toutefois, avant de partir, réflexe professionnel, je jette un coup d'œil circulaire sur la pièce et remarque le miroir.

Il est fixé au plafond.

Je suis dans la grande salle rectangulaire servant de bureau commun aux membres du groupe Letellier (à l'exception du lieutenant N'Guyen qui a sa propre pièce, un étage au-dessus, sous les combles).

Un petit bureau dans chaque coin sur lesquels sont posés des ordinateurs d'un autre âge : les écrans sont encore des tubes cathodiques ! J'ai pris place derrière celui de Chihab, occupée avec Nyssen et Lefort, à terminer l'enquête de voisinage rue de Tanger.

Fatoumata Diallo est assise sur la chaise en plastique un peu pourrie, en face de Letellier. Par un mauvais concours de circonstances, il n'a pas pu l'interroger hier. Quand il est descendu, les gars du dix-neuf l'avaient libérée. Il a alors tenté d'aller la chercher à l'adresse qu'elle avait donnée, mais elle n'y était pas. Il a laissé une convocation, elle y a répondu.

La quarantaine, elle porte un boubou orange aux motifs chamarrés du plus bel effet, de grosses boucles d'oreilles dorées, des tongs en plastique orange et une montre orange de marque Swatch. En la découvrant, je souris, car mon fils a la même, en bleu. C'est une belle femme malgré son air fatigué. La mort de son amie l'a tourneboulée, et le chagrin a gravé sur son visage des marques indélébiles.

Les mains du commandant courent – trottent plutôt, car elles se déplacent piano piano – sur son clavier.

Il transpire beaucoup ; de la sueur coule depuis son crâne chauve jusqu'à son nez, l'obligeant à se tamponner régulièrement avec un vieux kleenex à la propreté douteuse.

Sans surprise, cette température caniculaire qui règne sur Paris depuis maintenant trois semaines ne semble faire ni chaud ni froid à notre « invitée ».

— Donc, vous sonnez chez elle vers six heures trente. Comme elle ne répond pas, vous poussez la porte qui s'ouvre, vous entrez et vous la voyez. C'est bien ça ?

— Oui.

— Pourquoi un rendez-vous si matinal ?

— Je comprends pas.

— Pourquoi êtes-vous venue si tôt chez votre amie ?

— Le jeudi, on va au marché.

— Où ?

— À Jaurès. On va tôt.

Dans ma poche, mon téléphone vibre. Sur l'écran une jolie photo de l'IML que j'ai prise un soir d'été, il y a quelques années. C'est Sarah Paulin. Sans faire de bruit, je sors dans le couloir.

— Sarah ?

— Oui. Le juge d'instruction Limousin vient d'ordonner l'autopsie de ta cliente. C'est prévu demain matin, mais éventuellement je peux avancer si...

— Non, non. Demain matin, ça ira très bien. Quelle heure ?

— Neuf heures ?

— Parfait. Je viendrai y assister. À demain, Sarah.

Je vais me chercher un thé à la machine au bout du couloir, puis reviens m'asseoir pour entendre la fin de l'audition. Immédiatement, je perçois que la voix de Letellier s'est durcie :

— Il va falloir être plus précise, madame. Fatou Coulibaly n'est pas propriétaire de son logement, ce qui signifie qu'elle paie un loyer. Si elle paie un loyer mensuel, c'est qu'elle a des rentrées d'argent. Elle a donc une profession. Par conséquent, je vous repose la question : quel est le métier de

madame Coulibaly ?

Le trouble est palpable chez le témoin. Cela n'a pas échappé à un vieux routier comme le commandant. Il va insister jusqu'à obtenir une réponse satisfaisante, car c'est souvent dans ces petits mensonges que se cache la vérité. Il le sait.

— Elle... Elle fait des ménages et...

— Des ménages ? Chez qui ? Combien d'heures ?

— Je sais pas... Peut-être trois heures...

— Trois heures ? Par jour ?

— Non... Le mercredi...

— Trois heures par semaine ? On ne paye pas un loyer parisien en faisant trois heures de ménage par semaine, madame. Votre amie touchait-elle le RMI ?

— Non... Je sais pas...

Sa voix tremble légèrement. Elle sait, mais ne veut pas dire.

— Madame, je vais être direct, dit le chef de groupe en posant ses mains à plat sur son bureau. Madame Coulibaly s'adonnait-elle à la prostitution ?

— Non... Pas le trottoir...

— La prostitution n'est pas réservée aux trottoirs, madame. Recevait-elle des hommes chez elle ? Le miroir au plafond, c'est pour ça ?

Fatoumata Diallo se tait. Et cela veut dire oui. Le commandant me jette un regard complice. Ses doigts se reposent sur le clavier. Au fur et à mesure, il lit à haute voix ce qu'il écrit.

— Madame Coulibaly... recevait des hommes... chez elle... à qui elle proposait... des services sexuels... rémunérés...

Il marque une pause de quelques secondes. Ce petit silence tactique offre une dernière et unique occasion à madame Diallo de démentir.

— C'est bien ça, madame ?

Elle hoche la tête, les yeux fixés sur le sol, juste devant ses pieds.

Vingt-deux heures. Enfin, un courant d'air frais, mais tenu entre par la fenêtre. Toute l'équipe est réunie : N'Guyen est descendu de son grenier, Chihab, Lefort et Nyssen sont revenus du terrain et Letellier attend sagement que je prenne la parole. Ce que je fais.

— Allez ! Faites-moi plaisir ! Donnez-moi quelque chose ! Anissa ?

— On a un témoin oculaire ! lance-t-elle tout de go.

Je siffle entre mes dents.

— C'est Byzance !

— Un petit papy, un Chinois. Il crèche dans l'immeuble qui fait face au 10, rue de Tanger, au premier. Mercredi, vers minuit, il a vu depuis sa fenêtre un gars sortir du 10. Il est resté sur le seuil de la porte et a regardé à droite et à gauche avant de sortir, comme s'il voulait traverser la rue...

— Genre en stress, ponctue Lefort.

— Genre il serait capable de le reconnaître ? je paraphrase ironiquement le lieutenant.

— Il pense que oui. Maintenant, la description qu'il nous en a faite est plutôt douteuse. Un homme, ça c'est sûr. Par contre, l'âge, il sait pas, la couleur de peau, il sait pas trop. Noir peut-être...

— En même temps, il a genre cent ans le noich, alors, bon...

— Tu n'as pas fini avec tes « genre machin, genre bidule » ! je lance à Lefort. À croire que tu n'es pas sorti de la Seine-Saint-Denis pendant tes vacances !

— C'est bien, la Seine-Saint-Denis, bougonne-t-il.

Je lui lance mon regard 32 bis, celui qui fait peur aux enfants.

— Anissa, continue, s'il te plaît.

— Oui... Donc... La couleur de peau, il ne sait pas trop. Il dit que l'éclairage public ne marche plus dans la rue depuis le début du mois de juillet.

— Mouais. On le garde sous le coude, on verra bien. Quoi d'autre ?

— Il semblerait que la victime se prostituait. Mais c'est comme pour Niakate : les voisins ont l'air au courant, mais aucun ne nous l'a dit franchement.

— Si ! Sa copine. Celle qui a découvert le corps. Alain lui a fait cracher le morceau ce matin, je précise.

— Donc, ça fait deux putes, résume Nyssen. C'est un premier point commun. Faut peut-être chercher du côté des proxos ?

— Non. Ce n'est pas ce type de prostitution, répond Letellier. Nous avons affaire à des prostituées libérales, occasionnelles. C'est l'état de leurs finances au jour le jour qui conditionne le nombre et la fréquence des passes.

— Je rejoins Alain. Maintenant, nous n'écartons aucune piste et il faudra aller rendre visite aux macs les plus en vue du dix-neuvième et du dix-huitième. Autre chose, Anissa ?

— Non, patron.

— Nicolas ?

— Je suis passé au service de dactylotechnie. Sur la soixantaine d'empreintes différentes relevées chez la victime...

— Soixante ! s'écrie Lefort. Ben, pour de l'occasionnel, ça le fait !

Impassible, le lieutenant N'Guyen reprend :

— Sur la soixantaine, donc, sept sortent au fichier.

Il distribue une demi-feuille A4 sur laquelle sont imprimés sept noms.

— Tous fichés pour des petits délits allant du vol à la roulotte jusqu'au deal en passant par outrage, racket, vol à l'arraché ou encore recel.

Machinalement, je parcours la liste pour voir si l'un des patronymes m'est familier. Pas un ne me dit quelque chose.

— Sinon, pour la téléphonie, je suis en train de consulter ses fadettes des derniers mois. Un paquet d'appels reçus, de numéros assez différents, même si

certains reviennent à intervalles réguliers, sûrement des clients.

— Bon travail ! je les félicite. On a de quoi bosser ! Rentrez vous coucher, vous l'avez bien mérité. Rendez-vous demain huit heures ; on se dispatchera les sept noms pour passer leur faire coucou. J'apporte des croissants.

Les hommes sont plus prompts à décamper. En moins d'une minute, ils ont disparu. Le lieutenant Chihab remet quelques papiers en ordre sur son bureau. Je n'ai pas encore eu l'occasion de la voir seule à seul depuis notre pas de danse dans l'ascenseur de son immeuble.

— Anissa ?

— Oui ?

— Tu sais pour avant-hier...

— Oh !

Elle va à la porte et inspecte le couloir pour vérifier que ses collègues n'y traînent pas. Et leurs oreilles avec.

— Je suis vraiment désolée, patron... J'avais vraiment trop bu. Je ne me souviens de rien du tout...

— Vraiment rien ?

— Ben, je me rappelle que vous avez appelé un taxi, merci d'ailleurs, mais après... Je ne sais même pas comment je suis remontée jusqu'à chez moi... C'est vous qui ?...

— Ouais.

Pourquoi allumer un trou noir, ce qui n'est même pas scientifiquement possible. Je mens par omission :

— Je t'ai remontée jusqu'à ta porte et l'ai ouverte. Tu as dû trouver ton lit toute seule !

VII

Le café finit de passer dans la machine. C'est le commandant qui se charge du service. Chacun tend son mug perso.

Le mien est particulièrement moche, mais c'est un cadeau de mon fils : il est blanc avec un dessin du Mont-Saint-Michel sous lequel est écrit *I was in le Mont-Saint-Michel*. Ce qui est true, il y a passé ses holidays, avec sa mother, il y a deux years. La fameuse valeur sentimentale.

— J'ai pris des croissants et des pains au chocolat. Faites votre choix !

J'aurais pu parier : le lieutenant Lefort est le premier à se jeter sur le sachet blanc.

Sa main y plonge comme celle d'un pickpocket dans la poche d'un touriste américain. À l'intérieur, il semble hésiter.

— On peut prendre un d'chaque ?

— Vas-y, j'te donne le mien, dit Chihab.

— Cooooooooooooool, hulule le lieutenant en sortant deux viennoiseries du sac papier.

— Pourquoi ? C'est pas casher, les croissants ? demande Nyssen.

— Non, parce que c'est gras, gros n...

Elle croise mon regard réprobateur et suspend sa phrase.

— En plus, tu apprendras que « casher », c'est pour les juifs. On dit « hallal » pour les musulmans.

— À l'ail ?

— Laisse tomber. Prends un croissant avant que JérémY n'ait tout bouffé.

— Bien. Bonne nouvelle pour vous : je vais à l'autopsie, je dis la bouche pleine.

— Super ! s'exclame Nyssen, habitué à être désigné pour ce genre de mission.

— Alain et Stéphane, vous prenez les trois premiers noms de la liste et vous allez leur dire bonjour. JérémY et Anissa, vous faites les quatre derniers.

— Eh ! Pourquoi nous on en a quatre et eux que trois ? s'indigne Lefort.

— Parce que t'as eu deux croissants !

Comme il a un pain au chocolat dans la main droite et un croissant dans la main gauche, tous deux entamés, la réponse semble le satisfaire.

— Simple visite de courtoisie, on est bien d'accord. Maintenant, à vous de juger où s'arrête la courtoisie et où commence la GAV[19]. Dès qu'il y a du nouveau, vous m'appellez.

Je finis mon café.

— Bon, moi j'y vais, je les informe. Vous ne mettez pas dix plombs pour finir votre café...

La grosse horloge IKEA fixée sur le mur indique huit heures et trente-trois minutes. Je serai en avance, mais je préfère ça à l'inverse.

Le corps de Fatou Coulibaly est allongé sur la table en inox. Très calme, Sarah finit de boutonner sa blouse. Silence sépulcral, logique, avant que la grande prêtresse Paulin ne déclare la cérémonie ouverte :

— Yvan, tu es prêt pour les photos ?

— Oui, dit le technicien de l'IJ qui finit d'enclencher son objectif sur le boîtier de son Canon.

— On commence par un plan général.

Le dénommé Yvan prend un escabeau, le déplie, y monte et, penché vers l'avant, les bras tendus devant lui, il présente l'objectif de son appareil photo à la verticale du cadavre. Fait cinq clichés.

— C'est bon. Ça suffira. On va prendre les détails maintenant. Tiens, prends ça ! lui ordonne-t-elle.

Elle pointe la large entaille à la base du cou.

— Saignée comme une truie ! Les gens sont fous !

C'est l'une des premières fois que je l'entends émettre un avis personnel. D'ailleurs, comme si la phrase lui avait échappé, elle adopte tout de suite une posture plus professionnelle :

— Regarde, Nils.

Elle me désigne une lésion parmi toutes celles présentes, juste sous le sein droit.

— Tu vois comme la coupure est nette ? dit-elle en écartant les deux lèvres de la plaie avec une pince hémostatique.

C'est une incision parfaite, il est vrai. Je crois même distinguer les différentes couches, épiderme, derme, hypoderme, comme sur ces vieux schémas de coupe en sciences nat', souvenirs de mes cours de lycée.

— Regarde par rapport à celle-ci. Tu vois comme les bords sont déchiquetés ?

— Oui.

— La première montre que le coup a été porté post mortem : la lame est entrée et ressortie sans problème, car la victime ne bougeait plus. Pour la deuxième, en revanche, elle se débattait. D'où cette incision moins nette.

Elle se retourne et s'empare d'un réglel métallique qu'elle pose à plat sur la peau, parallèlement à la blessure.

— Deux virgule quatre centimètres... La lame est assez fine... Et à simple tranchant, tu vois ? L'arrière de la plaie est moins bien coupé que l'avant, c'est clair. Un couteau, je pense... En tout cas, ce n'est pas un tournevis, un pic à glace ou même une dague ou un poignard qui possèdent des lames à *double* tranchant... Comme dans le dernier meurtre, tu ne remarques pas d'éraflures ou de contusions autour de la plaie. Le couteau n'avait donc pas de garde parce que, vu la profondeur des blessures, on peut penser que l'assassin a enfoncé son arme jusqu'au manche. Regarde.

Elle plonge le réglel verticalement dans la plaie, le ressort et m'annonce :

— Treize centimètres.

Elle se tait et, tandis que je médite sur cette dernière information, elle inspecte une à une les blessures. Cela lui prend cinq grosses minutes.

— Vingt-deux coups, dont l'un a traversé le sternum !

— C'est possible, ça ?

— Bien sûr ! Mais il faut y aller franchement ! Ça corrobore l'hypothèse de Porret quant au sexe du tueur : c'est un homme. Il faut aussi que la lame de couteau soit assez costaude pour transpercer un os sans se casser... Je penche pour une arme dont la finalité est de plonger dans les chairs plutôt qu'un couteau de cuisine...

— Dont la finalité est de faire des juliennes de poireaux !

— Entre autres, dit-elle en souriant. Donc, sur vingt-deux coups, dix-sept à gauche, sept à droite. Le meurtrier devait être droitier, sous réserve qu'il l'ait frappée en étant dans son dos, mais c'est ce qui semble le plus logique. Le coup mortel doit être celui qui a traversé le cœur. À moins qu'elle ne soit décédée juste après avoir été égorgée...

— Une idée du déroulement de l'agression ?

Elle se redresse et – cela doit être une habitude chez les légistes – elle attrape un scalpel, puis me mime la scène :

— Le meurtrier passe son bras gauche autour de la victime et tchac ! d'un grand coup de gauche à droite, il lui tranche la gorge. La lame s'enfonce si bien qu'elle tranche les cordes vocales ; la victime ne peut pas crier, elle s'étouffe dans son sang. Puis, il la poignarde une fois, deux fois, une quinzaine de fois, majoritairement à gauche, comme ça, de haut en bas. La victime trépassé, ses jambes se dérobent et, comme elle est lourde, il ne peut la soutenir. Elle tombe au sol où elle continue de se vider de son sang. Il la poignarde encore sept ou huit fois. L'instant de folie passé, il s'aperçoit qu'elle est morte et là, tranquillement, il lui entaille l'abdomen de part en part et termine son œuvre par quelques coups sur le sexe.

— La victime était chez elle... Si elle a été frappée de dos, c'est qu'elle a laissé entrer son agresseur, donc qu'elle le connaissait. Il faut vérifier ça. Tu m'excuses, je passe un coup de fil.

— Je t'en prie. Par contre, je continue parce que j'ai encore du boulot après ! crie-t-elle tandis que je file vers la sortie.

Dans le couloir, je compose le numéro de N'Guyen.

— Oui ?

— Kuhn. Vous en êtes où ?

— Je suis encore au quai avec Alain. On cherche les dernières adresses connues de nos clients... Mais Anissa et Jérémy sont déjà partis.

— OK. Trouvez un moment pour passer chez Coulibaly. Vous faites un scellé avec la serrure de son appartement et vous l'apportez au labo pour analyse. Je veux savoir si elle a été forcée ou si la victime a elle-même ouvert la porte à son assassin.

— Ça marche, patron.

— Prenez des outils pour démonter le...

Il a raccroché. Pas grave, ils sont grands, ils se débrouilleront. Je rentre dans la salle d'autopsie. Sarah me fait signe de la main pour m'inviter à la rejoindre. Elle est penchée sur le sexe de la victime, dont les jambes sont posées sur deux étrières de part et d'autre de la paillasse. La rigidité cadavérique n'a pas permis de les plier, et elles se dressent, raides, vers le plafond.

— Il y a pas mal de sperme dans le vagin, me dit-elle d'un ton neutre.

— Tu ne m'étonnes pas : on sait qu'elle se prostituait.

— Je suppose que tu veux une analyse ADN ?

Elle anticipe ma réponse et, munie d'une grande seringue, vient prélever quelques millilitres de fluide séminal qu'elle verse dans une petite fiole en plastique transparent.

— Tiens, Xavier ! Tu étiquettes ! Et n'oublie pas le numéro de scellé !

Son assistant s'empare du flacon.

— Bon, les ongles maintenant...

À l'aide d'un cure-dent géant, elle racle le dessous des ongles de Fatou Coulibaly. Avec précaution, elle fait tomber les résidus dans une autre fiole vide, de modèle similaire à la précédente.

Quand elle a fini, elle lève la main, et le fidèle Xavier la débarrasse aussitôt.

— Allez ! On passe aux organes. Vous me redescendez les jambes, s'il vous plaît, les garçons.

Les deux petits lutins de la mère Noël s'exécutent en silence tandis qu'elle s'empare d'une sorte de sécateur modèle XXL. Elle le fait claquer dans le vide. Comme elle voit que je louche sur ce curieux instrument, elle précise :

— Un costotome ! Idéal, idoine même, devrais-je dire, pour ouvrir le thorax. Maintenant, ton affreux boucher m'a bien simplifié la tâche. Une fois n'est pas coutume ; je vais suivre les pointillés.

Et elle plonge sa pince dans le corps. Je tourne la tête et m'éloigne.

Il ne lui faut qu'une petite heure pour sortir méthodiquement tous les organes principaux. Chacun est pesé, échantillonné, photographié, puis posé dans un seau en attendant d'être remis à leur place originelle. Une fois cette étape finie, elle s'empare d'une scie circulaire et, après l'avoir scalpée, ouvre la boîte crânienne, en extirpe le cerveau, fait un prélèvement.

Après l'avoir « démontée », Paulin s'attaque à l'étape inverse et, une demi-heure plus tard, Fatou Coulibaly a repris une apparence humaine (si cela est possible pour un cadavre) malgré les coutures de fil noir qui font comme des fermetures éclair sur son corps.

— Maintenant, j'envoie tout au labo. Je te faxe une copie de mon rapport demain.

— Demain dimanche ? je m'étonne.

— Ah ? On est samedi aujourd'hui ? J'ai vraiment du mal à retrouver le rythme depuis que je suis revenue de vacances, moi ! Lundi en début d'après-

midi, ça ira ? Je peux passer un coup de fil pour que tu les aies demain, mais...

— Lundi, ça ira, ne te tracasse pas. Merci, Sarah.

Légèrement nauséux, je quitte l'IML.

Le groupe est de retour à sept heures.

Les quatre péjistes ont réussi à mettre la main sur trois des arcans[20] de la liste. Sans se démonter, ces gens ont avoué connaître Fatou Coulibaly et avoir eu recours à ses services particuliers au moins une fois.

Mais pas au cours des trois derniers mois. Un peu maigre pour justifier une garde à vue.

— Et la serrure ? je demande à N'Guyen.

— Le labo est formel : elle n'a pas été forcée.

— Donc, elle a ouvert à son meurtrier !

— En même temps, c'est une teupu, constate laconiquement Lefort. Qu'elle ouvre à un client n'a rien d'extraordinaire ! En plus, elle était à oilpé. Ça confirme, non ?

— Ouais, je concède.

Un truc me contrarie, mais je n'arrive pas à être plus précis. Une sensation que je choisis de garder pour moi. Inutile d'instiller le doute chez mes hommes.

— Bon, toujours est-il qu'on n'a pas le choix. Demain on s'y remet. Il faut trouver les quatre autres ! Démerdez-vous comme vous voulez !

Avant de quitter le quai, je passe dans le bureau du taulier. Je le trouve derrière son bureau, occupé à répondre aux derniers mails de la journée.

— Tiens, Nils ! Toujours là à cette heure ? Un samedi ?

— Comme quoi, y en a qui bossent !

— Justement... Cette affaire SNCF ?

— On avance. On a quelques pistes, mais, je ne sais pas, c'est bizarre.

— Quoi ?

— Je ne pourrais pas te dire. Il y a des trucs qui ne collent pas.

— Comment ça ?

— On a deux meurtres particulièrement sauvages que l'on aurait envie d'attribuer à des coups de folie, mais bon, primo, le fait qu'il y en ait deux ne plaide pas pour cette hypothèse, deuzio, dans ce genre d'affaires, on retrouve le coupable assez vite en général. Et puis la première victime a été attachée, tuée *avant* d'être transportée sur les voies de chemin de fer. Aucun indice sur la seconde scène de crime, quand bien même on est sûr que Fatou Coulibaly a été dessoudée sur place...

— Préméditation ?

Je hausse les épaules en signe d'ignorance.

— Un whisky ? me propose Michel.

Il se lève, va jusqu'à son bar personnel, sert deux verres et m'en tend un.

— Merci.

Je prends une gorgée. Bien que je ne sois pas un grand amateur (je suis plus branché vin), je dois admettre qu'il est excellent.

Je suis dans le bureau du juge d'instruction Limousin. En apparence, le magistrat m'écoute sagement tout en maltraitant une balle antistress en mousse rouge.

Mon groupe n'a guère avancé. Certes, ils ont rebeckté hier trois des mecs de la liste de N'Guyen, mais cela n'a rien donné. Un seul manque à l'appel.

— Et maintenant ? demande le juge après que je me suis tu.

— On va essayer de mettre la main sur le dernier de la liste, un certain Frederico Lopez, et...

— Vous n'allez pas essayer, commissaire, vous allez me chercher ce Lopez par la peau des fesses et pas plus tard qu'en sortant de ce bureau. Je n'aime pas le tour que prend cette affaire, commissaire, me dit-il d'une voix sèche en jetant sa balle dans le tiroir qu'il vient d'ouvrir.

— Moi non plus, monsieur le juge. Moi non plus. Mais on fait ce que l'on peut !

— Il faut faire plus, commissaire ! Je ne vous retiens pas davantage, j'ai du travail. À bientôt... Avec du nouveau, j'espère...

Je sors. Furax. Il me faut cinq minutes pour faire tomber la pression. Je le prends sur les marches en marbre menant au vestibule de Harlay, face à la place Dauphine. Bien que remonté contre Limousin, j'ai du mal à lui en vouloir. C'est un bon magistrat. Fidèle soutien des forces de police à qui il délègue ses pouvoirs, il exige en retour un investissement maximal. Quand il instruit une affaire, quelle que soit l'ordonnance qu'il rend, elle n'est jamais approximative, mais s'appuie sur une enquête minutieuse. Il n'hésite pas à mouiller sa chemise et en attend autant de ceux qu'il cornaque.

Après avoir retrouvé mon calme, je dois admettre qu'il n'a rien fait d'autre que de me mettre face à mes propres échecs. Me rappeler que, pour l'instant, je suis devant un mur. Deux solutions : faire demi-tour et abandonner ou sortir une échelle (une masse, pourquoi pas ?) et franchir l'obstacle. Or, c'est une évidence, je ne me résoudrai pas à la première solution. Limousin le sait et, à sa manière, peu diplomate il est vrai, il m'a exhorté à tout casser !

Je sors mon téléphone pour contacter le commandant Letellier. Sur l'écran, la petite enveloppe verte. De l'index, je la tire sur la droite et découvre un SMS : HA ! HA ! HA ! Numéro inconnu commençant par 07, sûrement une erreur. Il me semble d'ailleurs en avoir reçu un similaire il y a quelque temps.

Son expéditeur n'a pas dû modifier mon numéro dans son carnet d'adresses. Comme je suis joueur, je compose une réponse hilarante : *BÉ ! BÉ ! BÉ !* Touche Envoyer. Puis, j'appelle Letellier.

— Alain, c'est Nils.

— Votre entretien avec le juge s'est bien passé ?

— Si on veut. Tu le connais : il ne se contente pas du beurre. Il veut le beurre, l'argent du beurre et, la prochaine fois, il exigera le cul de la crémillère. Du nouveau sur Frederico Lopez ?

— Peut-être. Jérémy a un ami qui travaille au commissariat du douzième. Il affirme qu'un de ses cousins[21] saurait où se trouve Lopez. Nous sommes en route pour l'avenue Daumesnil.

— Très bien. Dès qu'il y a du neuf, tu m'appelles !

Sur mon bureau, j'ai étalé les photos de l'appartement de Fatou Coulibaly. Mon regard passe de l'une à l'autre ; j'essaie de trouver quelque chose. Problème, je ne sais pas ce que je cherche. Le téléphone-fax de mon bureau se met à ronronner. J'attrape la première feuille qui sort.

C'est une copie du rapport d'autopsie rédigé par Sarah Paulin que je n'attendais pas si tôt. Elle a fait vite et c'est tant mieux. J'attrape le combiné et je compose le numéro de l'IML :

— Institut médico-légal, j'écoute.

— Geneviève ? Commissaire Kuhn à l'appareil, pourr...

— Ah ! Commissaire ! Comment allez-vous ?

— Bien, je vous remercie, pourr...

— Vous n'êtes pas écrasé par cette chaleur, vous ?

— Si, si, comme tout le monde. Auriez-vous l'amabilité de me passer madame Paulin, s'il vous plaît ?

— Oui, bien sûr. C'est quand même incroyable, cette chaleur... Heureusement, les journalistes de la météo disent que c'est bientôt fini ! Tant mieux, je vous avoue que ma mère ne...

— Désolé de vous presser Geneviève, mais j'aimerais beaucoup par...

— Évidemment, commissaire, évidemment. Je parle, je parle... J'en oublie qu'il faut bien travailler... de temps en temps !

Elle rit.

— Bien, je vous passe le bureau de madame Paulin. Bonne journée, commissaire.

— Bonne journée, Geneviève.

Ça sonne chez la légiste.

— Docteur Sarah Paulin, j'écoute.

— Sarah. C'est Nils.

— Ah ! Tu as reçu mon rapport ? Évidemment, il est aussi parti chez le juge.

— Je le reçois à l'instant ; le fax est encore chaud. Tu me le commentes, s'il te plaît ?

— Tout de suite, monsieur le commissaire, se moque-t-elle. Alors... Les analyses toxicologiques font apparaître une consommation de drogue. Héroïne. Mais je ne pense pas que la victime était une junkie irrécupérable. Tout d'abord parce qu'elle la fumait ; je n'ai trouvé aucune trace de piquêre d'aiguille sur son corps. D'autre part, elle en consommait de façon épisodique : il n'y en avait aucune trace dans son sang, ni dans ses urines. J'en ai trouvé dans ses cheveux.

— OK. Cela fait un point commun supplémentaire avec la première victime. Quoi d'autre ?

— Si on ferme les yeux sur ce problème de drogue, c'était plutôt une femme en bonne santé, même si l'analyse du foie a montré la présence de *Plasmodium malariae*.

— La malaria ?

— Oui, une forme de paludisme. Le parasite est en phase dormante dans le foie ; on l'appelle hypnozoïte. Du grec, *Hypnos*, le dieu du Sommeil.

— Le genre de truc qu'on contracte en Afrique ?

— Oui, entre autres.

— Et le sperme ?

— Comme pour la dernière victime, ce n'est pas un donneur unique..., si je peux me permettre.

— Combien de généreux donateurs ?

— Sept. Tu as leur profil génétique en page annexe de mon rapport.

— Super ! Merci d'avoir fait aussi vite.

— De rien. Bonne journée !

— À toi aussi.

Par la ligne interne, je joins N'Guyen.

— Nicolas ? Kuhn. Tu peux passer dans mon bureau, s'il te plaît, j'ai les ADN des spermes trouvés dans Fatou Coulibaly. Il faudrait aller consulter le fichier.

— OK, j'arrive.

Juste pour m'amuser, je lance le chronomètre de ma Speedmaster. Vingt-six secondes plus tard, le lieutenant entre dans mon bureau. Je lui tends le rapport de Paulin. Il l'attrape d'une main volontaire.

— Tu pourras aussi rédiger le PV d'autopsie, s'il te plaît ?

— Ce sera fait, patron !

Je sors du Sein-Miche. Divine blanquette sur laquelle Maigret n'aurait pas craché. Ça vibre dans ma poche. La voix de N'Guyen transpire l'excitation :

— Patron ?

— Oui.

— Devinez à qui appartient un des spermes ?

— Rocco Sifredi ? je hasarde.

— Qui ?

Se moque-t-il de moi ? Il serait bien la première personne que je connaisse qui ignore le nom du trublion priapique italien. Je me promets de le lui demander un de ces quatre, mais, pour l'instant, j'élude.

— Pas grave. Qui alors ?

— Drissa Achaud !

Ce nom figurait dans la liste des suspects, dressée à partir des paluches retrouvées dans l'appartement de Coulibaly.

— Et devinez quoi ? Sur la fadette de septembre de Fatou Coulibaly, le numéro de téléphone de Drissa Achaud apparaît trois fois. Dont une fois la veille du meurtre, le mercredi 31 août, vers vingt-trois heures !

Comment a-t-il récupéré le téléphone d'Achaud ? Mystère et boule de gomme, mais je sais que l'information est fiable.

— Bien joué, Nicolas !

J'appelle Chihab. Elle, Lefort et Letellier doivent être sur les traces de Frederico Lopez, mais, bizarrement, cela m'intéresse moins.

— Anissa ? Kuhn.

— Ah ! patron, j'allais vous appeler. On est à deux doigts de serrer Lopez. Il...

— On laisse tomber Lopez pour le moment !

— Pardon ? s'étonne-t-elle.

— On a reçu les analyses ADN des spermes. L'un des propriétaires est Drissa Achaud...

Le lieutenant relaie l'information à ses collègues.

— Eh ! Jérémy ! L'un des spermes est à Achaud !

— Ah ! Le bâtard ! jure Lefort. On l'a interrogé hier, patron. Il nous a dit qu'il n'avait pas vu Coulibaly depuis six mois, cet enfoiré !

— À moins qu'un petit farceur n'ait prélevé son sperme à son insu pour aller le glisser dans le vagin de Coulibaly, il vous a menti. Sans compter qu'il lui a téléphoné la veille du meurtre. Vers onze heures du soir.

— Putain !

— Donc, vous lâchez Lopez et vous me mettez la main fissa sur Achaud. Évidemment, vous lui notifiez sa mise en garde à vue et vous me l'amenez à la brigade manu militari. Je préviens Limousin.

VIII

Il est 19 heures quand Drissa Achaud franchit la porte du bureau du groupe. C'est un grand black. Carrure de footballeur, mâchoire carrée, crâne rasé. Son tee-shirt moulant aux couleurs de l'équipe de base-ball de New York, les Yankees, laisse apparaître des biceps impressionnants, des pectoraux massifs. Il est menotté, précaution d'usage à laquelle pas un gardé à vue n'échappe.

Je lui intime l'ordre de s'asseoir en face de moi. D'un signe de tête, je demande à Nyssen de lui enlever les pinces. Dans un silence total, je prends le temps de lire la notification de garde à vue établie par le lieutenant Chihab.

La loi venant de changer[22], je tiens à vérifier qu'elle n'a rien oublié. Je m'assure qu'elle lui a proposé d'appeler un proche, de voir un médecin, de s'entretenir avec un avocat. Qu'elle lui a stipulé qu'il pourrait, après avoir décliné son identité, choisir de faire des déclarations ou de se taire.

Lecture faite, je pose le PV devant moi.

— Lieutenant, monsieur Achaud s'est-il entretenu avec maître Chaperon ?

— Oui, me confirme Anissa.

— Bien. Monsieur Achaud, comme rapporté dans le procès-verbal, vous n'avez pas souhaité bénéficier de l'assistance de votre avocat. Nous pouvons donc commencer.

J'opte pour le vouvoiement. Pas dans mon habitude, mais du meilleur effet.

— Bien. Commandant, venez vous asseoir à côté de moi. Nous mènerons ensemble l'audition de monsieur Drissa Achaud.

Les autres, Anissa, Nicolas, Jérémy et Stéphane, ont compris mon invitation silencieuse : ils prennent place derrière leur table respective et se mettent à faire semblant de travailler. Pas un ne veut rater ce qu'il va se dire.

J'ai sous les yeux la gamme[23] que m'a préparée N'Guyen. Drissa Achaud est bien connu de nos services. Ceux des stup, pour être précis. D'origine nigérienne, c'est un petit dealer qui a déjà fait deux ou trois séjours au ballon pour possession et revente de shit.

À première vue, il ne colle pas à l'idée que je me suis faite du tueur, mais – et c'est une des premières choses que l'on apprend quand on arrive à la Crim – je ne me fie pas aux apparences. Chez les criminels, l'habit ne fait jamais le moine. En revanche, l'occasion fait souvent le larron. Et qui veut aller loin, ménage sa monture dont on ne regarde pas les dents quand elle est offerte. Bref...

— Nous allons commencer. Commandant ?

Je passe volontairement le flambeau à Letellier, qui va se charger du PV de confort : avec calme et courtoisie, il va laisser Drissa nous donner sa version des faits, sans dévoiler les éléments à charge que nous possédons. Dans un deuxième temps, nous reviendrons sur ses contradictions, preuves à l'appui. Et peut-être serons-nous alors moins affables.

— Monsieur Achaud, lors de votre entretien, hier en début d'après-midi, avec les lieutenants Lefort et Chihab, ici présents, vous avez affirmé connaître madame Coulibaly. Est-ce exact ?

— Ouais.

— L'avez-vous rencontrée au cours des six derniers mois ?

— Non.

— Ce n'est pourtant pas ce que vous avez dit aux officiers. Vous avez affirmé l'avoir vue il y a environ six mois. Est-ce exact ?

— Ouais, si j'ai dit ça...

— Dans quelles conditions l'avez-vous vue la dernière fois ?

Drissa fixe le chef de groupe dans les yeux. Il ne sait pas trop ce qu'il doit répondre et choisit donc de se taire.

— Monsieur Achaud, vendiez-vous de la drogue, du cannabis pour être plus précis, à madame Coulibaly ?

Silence. Juste le bruit des doigts de Lefort qu'il fait craquer, un par un, avec méthode.

— Vous avez été condamné à trois reprises pour détention et revente de produits stupéfiants entre 2009 et 2010. Cela figure sur le bulletin numéro 1 de votre casier judiciaire. Je vous repose donc ma question : avez-vous vendu de la résine de cannabis à madame Coulibaly au cours des derniers mois ?

Il a compris que nous ne l'avions pas amené ici sans biscuits et lâche d'une voix blanche :

— Ouais.

— Combien de fois ?

— J'sais pas. Deux, trois fois.

— Pouvez-vous nous préciser les dates de ces ventes ?

Comme Drissa se tait, le commandant précise sa question :

— Était-ce au cours de cette année ?

— J'sais pas ! J'note pas les dates, moi !

— Lui avez-vous vendu quelque chose depuis le début de cette année ?

— Ouais. Peut-être...

— « Peut-être » n'est pas le type de réponse que j'attends, monsieur Achaud. C'est oui ou c'est non ?

— Ouais..., ouais.

— Une fois ? Deux fois ?

— Ouais, deux fois peut-être...

— Pas de « peut-être », monsieur Achaud. Une fois ou deux fois ?

— Deux fois.

— Quand ?

— J'sais pas, avant l'été et puis y a un mois peut-être...

— Nous sommes déjà face à un problème, monsieur Achaud : vous affirmez avoir croisé madame Coulibaly il y a six mois et maintenant vous venez de reconnaître que vous lui avez vendu de la drogue le mois dernier. Quelle est la bonne version ?

— J’sais pas... Quand j’ai dit hier, j’m souvenais pas bien. Et sur la photo qu’ils m’ont montrée, je l’ai pas reconnue.

— Maintenant, vous vous souvenez ?

— Ouais..., ouais...

— Bien.

Le commandant se lance dans la rédaction du procès-verbal. Le cliquetis des touches de son clavier résonne dans la salle :

— J’ai vendu du cannabis... à madame Coulibaly... avant l’été 2011... et il y a un mois..., c’est-à-dire en août 2011...

Il marque une micropause, puis reprend :

— Saviez-vous que madame Coulibaly proposait des services sexuels moyennant finance ?

L’expression est trop compliquée. Les yeux de Drissa se plissent : il n’a pas compris. Intelligemment, le commandant reformule sa question :

— Saviez-vous que madame Coulibaly se prostituait ?

— Peut-être...

Je ne peux pas m’empêcher de mettre mon grain de sel et, tout en secouant la tête de droite à gauche, je le rappelle à l’ordre :

— Tttt... Pas de « peut-être »...

— Ouais, ouais, je sais. Tout le monde sait dans le quartier.

— Avez-vous eu recours à ses services ? L’avez-vous payée pour avoir des relations sexuelles avec elle ?

— Non.

— Voilà une réponse définitive pour quelqu’un comme vous, habitué aux « peut-être », s’amuse le commandant. Êtes-vous sûr de votre réponse ?

— Ouais.

— Très bien, je note : je n’ai jamais eu... de rapports sexuels... avec madame Coulibaly... contre de l’argent..., bien que je susse... qu’elle était une prostituée...

Je savoure ce surprenant subjonctif imparfait... La patte perso du lettré commandant qui distille son érudition sans en faire des tonnes, de la façon la plus naturelle qui soit.

Cela fait maintenant trois heures que nous écoutons Drissa débiter ses conneries. Il le fait avec calme, d’une voix laconique, comme a dû lui conseiller son baveux. La soirée est bien avancée et les estomacs crient famine, surtout celui de Lefort qui gargouille bruyamment. Il est temps de faire le plein.

— Bien. Nous allons faire une pause pour manger. Stéphane, tu accompagnes monsieur Achaud dans l’aquarium[24], s’il te plaît, et tu lui apportes un plateau-repas.

J’attends qu’ils soient partis pour faire le point avec le groupe.

— Je ne sais pas vous, mais moi j'ai le mal de mer à force d'être mené en bateau.

— Hin hin, pas mal, apprécie Lefort.

— Ouais, confirme Chihab. On peut peut-être lui rentrer dedans maintenant ? Il commence à nous gonfler avec sa retenue et sa nonchalance.

— Je m'y mets ? propose Lefort.

C'est souvent ainsi que cela se passe : après le beau temps, la pluie. L'orage, même. Et dans le rôle de Zeus lançant ses éclairs, le lieutenant Jérémy Lefort.

La plupart du temps, la rupture de ton et les tournures de phrase du dionysien perturbent les gardés à vue, jusqu'alors caressés dans le sens du poil. Et les résultats sont là. C'est notre méthode, éprouvée maintes fois : des allers-retours entre rentre-dedans et fausse empathie. Entre politesse châtiée et malséance bourrue.

— Ça marche. Tu te concentres uniquement sur le deuxième meurtre ; on verra après pour celui de Niakate. Si ça vient bien. Mais d'abord on commande à bouffer, je propose. Thaï ? Japonais ?

— Un grec frites ? suggère Jérémy.

Chihab, qui surveille sa ligne, fait la grimace.

— Japonais, ça me va. Celui de la rue Dauphine est pas mal. J'ai leur menu, dit-elle en fouillant dans un tiroir de son bureau.

— Qu'est-ce qu'ils graillent, les Japs ? demande Lefort.

— Du chien ! rétorque Anissa. Tu veux un ou deux caniches ?

L'ambiance a changé depuis que Lefort est aux manettes. Elle est plus tendue. La fatigue se lit sur le visage de Drissa Achaud, qui perd un peu de son flegme britannique (après tout, le Nigeria est une ancienne colonie anglaise) si agaçant.

Grâce à la caméra connectée au PC de Letellier (qui filme l'audition comme l'exige le code de procédure pénale) et au petit réseau interne créé par N'Guyen, je suis l'interrogatoire sur l'écran de mon ordinateur.

J'ai autorisé Stéphane, Nicolas et Anissa à rentrer se reposer chez eux. Ne restent plus que Lefort et Letellier. Le commandant, en greffier silencieux, consigne par écrit les réponses de Drissa.

J'espère que ce huis clos plus intimiste, donc plus stressant, favorisera les aveux.

— Te fous pas de notre gueule, ducon ! Tu sais ce que c'est, ça ? dit Jérémy en mettant sous le nez du suspect une photocopie de son empreinte ADN.

— Non.

— Ça, c'est ton profil ADN, tête de nœud ! Tu regardes pas la télé ou quoi ? Acide dezoribonucléide ! Le genre de truc qui n'appartient qu'à toi ! Y

a pas un keum sur cette putain de planète qui a le même ! Qu'est-ce t'en dis, hein ?

Par chance, Drissa Achaud n'est pas chercheur en biologie génétique, car il aurait rétorqué au lieutenant, qui doit l'ignorer comme il ignore la signification de l'acronyme de l'acide désoxyribonucléique, que deux jumeaux issus du même œuf ont un ADN similaire.

Bien sûr, il lui faudrait alors prouver l'existence d'un frère, ce qui, à la lecture de son dossier, serait mission impossible. Même pour monsieur Phelps...

— Et tu sais où on l'a pécho, ce relevé d'ADN ? Dans la touffe de la victime, Fatou Coulibaly ! Alors, tu m'expliques, s'te plaît ? Que foutait ton sperme dans le vagin de Coulibaly ? Vas-y ! Je t'écoute !

Drissa ne dit rien. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Tu veux que j't'aide ? Tu te fais tailler une pipe par une des teupu du boulevard Ney et, pas de chance, elle garde tout dans la bouche et après elle monte chez Coulibaly et elle lui crache tout dans la teuche ! Putain, t'arrêtes de me faire goler, ouais !

Ce n'est pas du Baudelaire, mais c'est imparable.

— Mais attends ! C'est pas tout ! Oh non ! Chez Coulibaly, on a aussi relevé tes empreintes digitales ! Ben, merde, t'es un gars qu'a vraiment pas d'chance, putain ! Allez, arrête de te foutre de notre gueule, c'est tard, on est crevés, lâche le morceau : tu l'as baisée, hein ?

— Ouais...

Le lieutenant lui fond dessus, se penche et vient placer son oreille gauche au niveau de la bouche d'Achaud.

— Quoi ? J'ai pas bien entendu ? Tu peux répéter, s'te plaît ?

— Ouais...

— Quoi, ouais ? Sois plus précis, s'te plaît. C'est pour mon collègue, là, qui écrit tout. Ouais, j'ai baisé Fatou Coulibaly. Allez, vas-y !

— Ouais, j'ai baisé Fatou Coulibaly !

— Une autre fois, face caméra, s'te plaît.

Il faut toujours que le lieutenant en fasse trop. C'est son style. Payant pour l'instant.

— Ouais, j'ai baisé avec Fatou Coulibaly.

— Contre de la thune ?

— Ouais.

— Combien ?

— J'sais plus... Trente... Quarante...

— C'est le tarif de celles qui tapinent sur les maréchaux, ça, quand elles te sucent dans ta bagnole, vite fait sur un parking. Mais là elle te reçoit chez elle, bien au chaud, dans un vrai lit, avec un joli miroir... C'est pas pareil ! Allez, fais un effort, dis-moi combien. En plus, je suis sûr que t'aimes bien les grosses, hein ? Et elle devait le savoir, Fatou. Allez, dis-moi. Dis-moi combien elle t'a pris ?

— Soixante-quinze.

— Eh ben, voilà... On y arrive... Mais j'en veux plus ! Maintenant, je vais te dire comment ça s'est passé, et toi, t'auras qu'à dire oui et comme ça tout le monde sera content et on ira se coucher ! Voilà comment ça s'est passé : mercredi, t'as été la voir, tu lui lâches la maille, tu la bouillaves, mais t'es pas content de la prestation. Pour soixante-quinze euros, t'attendais mieux, non ! t'attendais autre chose ! Un truc dégueu qu'elle refuse de faire, mais toi t'as payé, bordel, alors t'insistes, mais elle veut toujours pas, alors tu t'énerves, le ton monte, elle te dit de te casser, elle te pousse et toi, tu pêtes les plombs, tu sors ton couteau et tu la plantes, cette pute ! C'est ça qui s'est passé, hein ?

Pour la première fois, Drissa s'emporte :

— Putain, c'est quoi, ces histoires ? J'ai jamais fait ça !

— Tu t'en souviens pas, c'est tout ! T'étais tellement vénère. Mais moi, j'suis docteur Freud, j'suis là pour t'aider à te rappeler. Regarde, on a déjà fait des progrès : y a une heure, tu te rappelais même pas que t'as été la voir... Moi, je te dis que tu l'as plantée, et puis tu l'as coupée comme un cochon...

— Non !

Il fait mine de se relever, mais Lefort appuie sur ses épaules et le plaque sur sa chaise.

— Moi je te dis que si. Mais on va y aller doucement. Méthode Freud, tu vas voir. Quand c'est que tu as été la voir ?

— La semaine dernière.

— Faut être plus précis, autrement, mon collègue, il sait pas quoi noter. C'était quand la semaine dernière ? Lundi ? Mardi ? Mercredi ? Jeudi ? Ah ben, non, pas jeudi, elle était morte, Fatou, jeudi... Alors ?

— J'sais pas. Lundi, j'crois.

Le lieutenant mime la contrariété, plutôt pas mal, je dois le reconnaître.

— Non. C'est mercredi que t'y as été.

— Non. Putain, mais arrête de...

— Qu'est-ce que j'arrête ? C'est toi qui arrêtes, mon pote ! C'est toi qui as les pinces, c'est pas oim, alors c'est toi qui arrêtes avec tes mythes. C'est mercredi que t'as été la voir !

— Non !

— Si ! Et tu sais comment j'le sais ? Parce que t'as passé un coup de bilmo mercredi à...

Lefort veut donner du crédit à son argumentaire : il attrape une copie de la fadette de Coulibaly sur laquelle le numéro de Drissa a été surligné. Il la lui met sous les yeux.

— C'est ton numéro, ça ?

Achaud prend le temps de déchiffrer le document qu'on lui présente.

— Ouais.

— Et là, y a écrit quelle heure, là ? dit Jérémy en posant son index au bon endroit.

— Vingt-trois heures quatorze.

— Alors, t'as compris que j'ai raison ! C'papier, tu sais c'est quoi ? C'est la facture détaillée du portable de Coulibaly. Tu viens de voir comme moi que tu l'as appelée mercredi à vingt-trois heures quatorze. Et elle est morte vers minuit. Ben, ouais, c'est logique : tu l'appelles à onze pour savoir si tu peux venir... Elle te dit oui... T'es chez elle quinze minutes plus tard parce que t'habites pas loin, hein ? Rue Cavé, rue de Tanger, y a quoi ? Un kilomètre ? Même pas, cinq cents mètres ? Bref, dix minutes plus tard, vers onze heures trente, t'es chez elle... Et puis après... Ben, après, je t'ai déjà raconté.

— NON !

Drissa a crié, j'entends sa réponse qui résonne dans le 36. À coup sûr, elle aura traversé les portes capitonnées du bureau de Bastien. Lefort surenchérit et monte lui aussi le volume sonore.

— QUOI, NON ? TU L'APPELLES, TU VAS LA VOIR ET TU LA TUES. POINT BARRE. C'EST COMME ÇA QUE ÇA S'EST PASSÉ !

— NON !

— PUTAIN, MAIS TU SAIS DIRE QUE ÇA ! JE TE PROUVE PAR B PLUS C QUE TU MENS ET TOI TU CONTINUES À ME LA JOUER À L'ENVERS !

Drissa ne répond pas. Je scrute son visage sur l'écran de mon ordi. Il va dire quelque chose, c'est sûr. Il est en train de peser le pour et le contre.

C'est lui !

Silence. Lefort ne dit rien. Lui aussi a compris que l'aveu est là. Tout près.

— Je..., je l'ai appelée mercredi...

Letellier écrit sous la dictée. Un sourire se dessine sur le visage du lieutenant.

— ... pour savoir si je pouvais passer la voir... Mais... elle pouvait pas et je suis resté chez moi.

— Putain, Drissa ! Tu vas pas jusqu'au bout... On sait, toi et moi, que t'y es allé... Pourquoi tu le dis pas ?

— Parce que c'est pas vrai.

— Qu'est-ce t'as fait alors ? Qu'est-ce t'as fait pendant la nuit de mercredi à jeudi ?

— J'ai..., j'ai joué à la console... Après, j'me suis couché...

— Tout seul ? T'as joué à la console tout seul ?

— Ouais.

— Quoi comme jeu ?

— Foot.

— T'as quelqu'un qui peut confirmer ça ?

— Non.

La déception est palpable chez le lieutenant ; pourtant, il enchaîne :

— Et le sperme ? Comment t'expliques le sperme ?

— Je l'avais vue lundi... On a couché ensemble...

J'attrape mon téléphone et je compose en interne le numéro du poste de Letellier. Sur mon écran, je le vois décrocher.

— On fait une pause ! Remettez-le en cage !

— Putain, c'est lui, patron ! affirme Lefort. Il va craquer. Faut juste insister un peu.

— T'as fait du bon boulot, Jérémy. On va le laisser mariner dans son jus et on le reprend demain. Entre-temps, on va perquisitionner chez lui. Si on retrouve le couteau, lui faire cracher le morceau sera un jeu d'enfant.

— On y va quand ?

— Demain matin.

Je regarde ma montre. Il est 23 h passées ; cependant, je décide de prévenir Limousin. Il sera content de savoir qu'il y a du nouveau. Le magistrat répond à la première sonnerie.

— Commissaire Kuhn. Bonsoir, monsieur le juge. Je ne vous dérange pas ?

— Je parlais, commissaire. La garde à vue se présente bien ?

— Oui. Drissa Achaud vient de reconnaître qu'il a appelé la victime le soir du meurtre et qu'il la fréquentait régulièrement. Il n'a pas d'alibi pour le mercredi soir. Nous allons perquisitionner le plus vite possible afin...

— Je viens ! Demain, six heures, heure légale. On se retrouve devant le domicile du suspect. L'adresse, s'il vous plaît, cela m'évitera de ressortir le dossier.

— Il habite un meublé rue Cavé dans le dix-huitième. L'hôtel du Parc.

— Très bien. Demain six heures.

— Bonne nuit, monsieur le juge, je fayote.

— Bonne nuit, commissaire.

— Vous avez entendu ? je demande à mes hommes.

Ils hochent la tête comme les petits chiens sur les plages arrière des voitures.

— Cela nous laisse cinq petites heures pour dormir. On se retrouve ici à cinq heures vingt. À demain.

Le soleil n'est pas levé quand nous arrivons rue Cavé, sans tambour ni trompette. Ni gyro d'ailleurs. Pendant la nuit, la température, cette maladroite, a chuté d'une dizaine de degrés. Geneviève avait raison : la canicule est finie. Limousin, accompagné de sa greffière, est devant l'hôtel du Parc. Il porte cet imperméable à la Columbo que je lui ai toujours connu et qu'il revêt quelle que soit la saison.

— Bonjour, commissaire. Où est le suspect ?

— Dans la voiture avec mes hommes.

— Amenez-le, dit-il, je n'ai pas la journée devant moi.

Je fais un petit signe de main au commandant. Il fait sortir Drissa du Scénic

et, avec le lieutenant Lefort, il l'escorte jusqu'à nous.

— Monsieur Achaud ? Je suis le juge d'instruction Limousin. C'est moi qui mène les investigations concernant le meurtre de la dénommée Fatou Coulibaly dans le cadre de l'information judiciaire ouverte contre X le 12 août de cette année. À ce titre, nous allons procéder à la perquisition de votre domicile. À l'issue de cette perquisition, je vous demanderai d'en signer le procès-verbal. Je tiens à vous préciser que la loi nous autorise à saisir tous les objets susceptibles de faire progresser l'enquête. Allons-y !

D'une main ferme, il tambourine sur le rideau de fer protégeant la vitrine du café qui se situe sous l'hôtel. Lumière. Une ombre apparaît dans le bistrot.

— C'est quoi ?

— Bonjour, monsieur, je suis le juge d'instruction Limousin. Nous devons procéder à la perquisition d'une des chambres de votre établissement. Dépêchez-vous de nous ouvrir, monsieur.

Le ton employé ne permet pas de douter de la détermination du demandeur. Le proprio s'active rapidement. Le moteur du store mécanique se met en route et, en grinçant, enroule le rideau métallique sur son axe. Limousin n'attend pas qu'il soit remonté jusqu'en haut, il se plie en deux et passe dessous, suivi comme son ombre par sa greffière. J'appuie sur la tête de Drissa pour qu'il ne se cogne pas et nous les suivons. Le patron, un petit bonhomme rondouillard au crâne bien dégarni, a déjà ouvert sa porte et s'efface pour nous laisser entrer dans son café. Il semble surpris par notre nombre. Instantanément, il repère les menottes aux poignets de Drissa.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Cela ne vous regarde pas, dit Limousin, glacial. L'accès aux chambres, s'il vous plaît ?

— Ben, on y accède par l'extérieur ! C'est un hôtel ! Si les clients étaient obligés d'attendre que j'ouvre pour entrer, je n'aurais pas grand monde.

Limousin se tourne vers Drissa et le fusille du regard.

— Il fallait nous le dire, monsieur Achaud. Cette perquisition commence bien mal. Si vous ne collaborez pas, cela ne peut qu'augmenter les soupçons qui pèsent sur vous !

— Mais vous pouvez aussi passer par-derrière, suggère le cafetier.

— Montrez-nous.

En file indienne, nous emboîtons le pas de notre guide. Derrière le zinc, une porte qui donne sur une petite pièce servant de réserve. Au fond, une autre porte qui s'ouvre sur le couloir rejoignant la rue.

— Quel étage, monsieur Achaud ? demande le juge.

— Troisième.

Limousin s'élance dans l'escalier et gravit les marches deux par deux. Quand nous sommes tous sur le palier, il me demande :

— Vous avez les clés, commissaire ?

J'ai le trousseau de Drissa. Je l'ai récupéré dans la fouille[25] avant de venir.

— Quelle clé, monsieur Achaud ?

— La jaune.

J'ouvre. Nous entrons.

La chambre est relativement spacieuse. Elle me fait penser à celle de Fatou Coulibaly, la kitchenette en moins. Deux fenêtres qui donnent sur la rue, un grand lit. Une petite table sur laquelle est posée une balance électronique, instrument de travail indispensable pour qui vend du shit. La télé, modèle assez impressionnant, trône sur un petit meuble, au pied du lit. Dessous, un lecteur DVD, mais... pas de console de jeux !

IX

Nous sommes revenus bredouilles de la perquisition. Pas de couteau, rien qui ne lie Drissa aux deux victimes (pas de cannabis non plus, mais cela ne m'a pas étonné : c'est l'abc du dealer que de ne pas cacher la came chez soi).

Seul point positif, son alibi déjà branlant s'est écroulé : aucune PlayStation, Wii ou autre Xbox dans sa piaule. S'il n'a pas joué à un jeu vidéo le soir du meurtre, c'est qu'il a fait autre chose, dont il n'a pas envie de parler avec la police. Poignarder une femme, par exemple ?

De retour au quai, j'ai décidé d'organiser un tapissage[26]. Le témoin oculaire nous permettra peut-être de le confondre une bonne fois pour toutes. Chihab et Nyssen sont allés me dégouter trois blacks de la même carrure que Drissa (j'ai reconnu un des agents du service des archives).

Habillés à peu près de la même manière, chaussures sans lacets pour ne pas foutre la procédure en l'air, ils encadrent Drissa et attendent sagement, alignés derrière la vitre sans tain. Le vieux Chinois affirmant avoir vu sortir quelqu'un du 10, rue de Tanger, mercredi dernier vers minuit, entre, accompagné par le commandant Letellier qui est allé le chercher chez lui.

Quand Lefort supposait qu'il avait cent ans, il ne devait pas être loin de la réalité. Je lui tends la main, mais il ne la voit pas. Tant mieux, j'aurais eu peur de la lui briser en la serrant.

— Monsieur Li ?

— Oui.

— Bonjour, monsieur. Merci d'avoir fait le déplacement. Le commandant vous a expliqué ce que l'on attendait de vous ?

— *Wǒ bù míngbái.*

Je le regarde comme une poule un couteau.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Je n'en ai aucune idée, dit Letellier.

— *Wǒ yào huí jiā. Wǒ de hùshì jiāng chīzī yuē sì xiǎoshí.*

— Merde, je laisse échapper. Il ne parle pas français ?

— Si..., si... Un peu petit, dit le témoin.

— Ah ! Vous comprenez ce que je dis ?

— Un peu petit...

— Vous habitez bien rue de Tanger à Paris ?

— Oui.

— En face du numéro 10 ?

— *Wǒ bù míngbái.*

— *Wǒ pǒu míng bé ?* Ça veut dire non ?

Je sors de l'antichambre et vais trouver Anissa.

— Anissa ? Comment tu as fait pour interroger le papy de la rue de Tanger ? Tu parles chinois ou quoi ?

- Ben non, mais y avait son infirmière qui a fait la traduction !
- Tu ne pouvais pas le dire ? C'est malin. Il ne comprend rien de ce qu'on lui dit !
- Ah ? Désolée...
- C'est un peu tard ! Tu te démerdes, tu me trouves un interprète. Et fissa !
- OK.

Une heure plus tard, l'interprète est là. C'est un garçon imberbe qui ne paraît pas avoir dix-huit ans.

- C'est qui, lui ? je demande discrètement au lieutenant Chihab.
 - Impossible de joindre l'expert maison. J'sais pas, il est peut-être en vacances ; alors, j'ai improvisé. Tac, réquisition ! me glisse-t-elle à l'oreille.
- Elle se charge des présentations.

- Monsieur Zhang, voici le commissaire principal Kuhn.
- Enchanté, commissaire.

Étudiant, il m'apprend qu'il fait ses études à la Sorbonne en master de sociologie de l'éducation et de la formation. Excité à l'idée de participer à une enquête de la célèbre brigade criminelle de Paris, il a accepté de suivre le lieutenant Chihab.

- Anissa, monsieur a-t-il prêté serment ?
- Ouais, c'est fait.
- Bien. On y retourne !

Il faut plus de dix minutes pour réunir le suspect (qui était retourné en cellule) et les pseudo-suspects (qui attendaient devant la machine à café en taillant le bout de gras). Quand ils sont tous devant nous, tenant dans les mains un numéro écrit sur un morceau de carton blanc, je me lance :

— Monsieur, reconnaissez-vous un de ces hommes comme étant celui qui est sorti du numéro 10 de...

— Pas si vite, m'implore l'étudiant. Des phrases courtes, s'il vous plaît. Ce n'est pas mon métier !

— OK. Demandez-lui s'il se souvient de ce qu'il a vu mercredi dernier depuis sa fenêtre.

- *Nà nǐ kàn dào nǐ de chuāngkǒu shàng zhōusān ?* demande le jeune.
- *Shénme shíhou ? Wǒ huāle wǒ yītiān de chuāng qián,* répond le vieux.
- Il demande vers quelle heure.
- Vers minuit, je précise.
- *Dàyuē wǔyè.*
- *Shì de. Wǒ kànjàn yīgè rén dédào le xiāngfǎn de dàmén.*

— Oui. Il se souvient. Il a vu un homme sortir de la porte qui est en face de chez lui...

- *Wǒ duì nǚrén shuō.*

— Il dit qu'il l'a déjà dit à la femme. Quelle femme ? Je ne sais pas.
— Ce doit être Anissa. Est-ce que l'un de ces hommes est celui qu'il a vu sortir ?

— *Qǐng zhèxiē rén de rènhé ?*

L'octo- ou nonagénaire se lève et avance vers la vitre d'un pas tremblant. Il fixe les quatre Noirs de ses petits yeux perçants, noirs eux aussi.

— *Wǒ bù xiāngxìn.*

— Il dit qu'il n'est pas sûr.

— Comment ça ? Il l'a vu ou il ne l'a pas vu ?

— *Nǐ yǒu méiyǒu zhēnzhèng jiànguò ?*

— *Shì de. Dàn tā shì hēi'àn de. Jiědào zhàomíng bù zàiqǐ zuòyòng.*

— Alors ?

— Il dit qu'il l'a vu, il en est sûr, mais pas bien. Parce que l'éclairage dans sa rue ne fonctionne plus.

— Qu'il se concentre ! Est-ce l'un de ces hommes ?

— *Qǐng zhèxiē rén de rènhé ?*

— *Wǒ bù zhīdào.*

— Il ne sait pas.

— *Wǒ shén zhì bù zhīdào tā shì hēi de,* ajoute le vieux en revenant s'asseoir.

— Il dit qu'il n'est pas sûr que ce soit un Noir.

— QUOI ? je m'exclame. Il ne sait même pas si le gars était blanc, jaune ou noir ?

— *Shénme yánsè de rén ma ?*

— *Wǒ bù zhīdào.*

— Il dit que...

— *Wapouchéda...* Il ne sait pas. J'ai compris, je dis, dépité.

Nous l'avons passé sur le gril toute l'après-midi. Lui avons montré des photos d'Awa Niakate, la première victime. Avons cherché à savoir ce qu'il a fait le soir du meurtre. Il n'a rien lâché.

Vers dix-sept heures, peu avant la fin de la durée légale de sa garde à vue, j'appelle Limousin pour obtenir une prolongation de vingt-quatre heures. Il me l'accorde et nous convenons que je lui amènerai Drissa demain dans la matinée pour l'auditionner.

Je décide de ne pas faire tomber la pression sur le suspect : tous les membres du groupe vont se relayer pour l'interroger. J'espère que, la fatigue aidant, il va baisser la garde, relâcher son attention et commettre une erreur. Même infime. Un petit truc que nous pourrions exploiter pour le faire craquer.

Hélas, Drissa n'est pas un perdreau de l'année. Ce n'est pas la première fois qu'il passe une nuit à répondre aux questions de la police.

D'ordinaire, ce sont les stupés qui le travaillent au corps, mais cela reste des

flics. Avec les mêmes méthodes de flics. Le perdreau ne craint pas les poulets. Il ne flanche pas et je commence à penser qu'il n'a rien à voir avec cette affaire.

Quarante-six heures que Drissa Achaud est dans nos locaux. Je suis dans le bureau de Limousin pour faire le point sur la suite à donner aux évènements. L'avis du juge n'est pas équivoque :

— On le relâche ! Je ne vais pas le mettre en examen avec ce qu'on a ! C'est-à-dire rien du tout !

Comme dans un bon Sergio Leone, nous nous regardons sans un mot. C'est Limousin qui dégaine le premier :

— L'audition que j'ai menée n'a pas été concluante non plus. Non, la question ne se pose même pas : on le relâche.

— D'accord, mais voilà ce que je vous propose. Il nous reste deux heures de garde à vue. Pendant ces deux heures, nous insistons auprès de Drissa, histoire de lui faire comprendre que, si nous mettons la main sur le couteau ayant servi à découper les deux victimes, il est cuit. On le relâche et on le filoché. Si c'est lui, il essaiera forcément de faire disparaître le poignard. Sous réserve, bien sûr, qu'il ne l'ait pas déjà fait...

— Et sous réserve qu'il en soit le propriétaire !

Le dispo est en place quand nous relâchons Drissa vers dix-neuf heures. J'ai tenu à faire ma part et je suis sur mon scooter, casque à la visière fumée et fermée, devant l'agence BNP de la place Dauphine.

Drissa sort par l'entrée du 36. Nyssen, qui attend assis sur le muret de l'autre côté de la rue, face à la Seine, comme le touriste lambda, se glisse dans son sillage. Sans hésiter, Achaud se dirige vers le pont Saint-Michel. La voix de Nyssen dans mon Acropol[27] :

— OK. On prend le pont Saint-Michel, direction la fontaine Saint-Michel.

— Reçu. Jérémy, tu es en place ? Il va vers le métro à tous les coups.

— Ouais. Pas de problème, répond le lieutenant.

Trente-cinq minutes plus tard, je passe sans m'arrêter devant l'hôtel du Parc et vais garer mon scooter un peu plus loin, sur la droite, dans la rue Léon. Drissa est déjà dans sa piaule. La ligne 4 du métro est directe entre Saint-Michel et la station Château Rouge, située à une centaine de mètres de son domicile.

Il est arrivé avant moi. Discrètement, je fais mine de refaire mon lacet à

côté de la fourgonnette Iveco, stationnée juste après la rue Saint-Luc à côté du square Léon. Coups discrets sur l'aile droite et sur l'air de « Tiens, voilà du boudin ».

La portière avant droite se déverrouille. Je me glisse dans le soum, rejoins Letellier et Anissa dans la cuve[28]. D'ici, la vue est imprenable sur l'entrée de l'hôtel.

— Il est arrivé depuis longtemps ?

— Dix minutes.

— Vous avez vérifié qu'il n'y avait pas d'autres sorties que celle-ci ?

— C'est la seule.

— Bien. C'est sa chambre qu'on voit là ? je dis en désignant les fenêtres allumées au troisième étage.

— Oui, me confirme Anissa qui, pour l'occasion, prend une photo.

Minuit dix. À coup sûr exténué par ses quarante-huit heures de garde à vue, Drissa a dû se coucher. La lumière s'est éteinte relativement tôt, vers vingt et une heures. Depuis, rien. J'ai déjà renvoyé Alain chez lui afin qu'il puisse embrasser ses gamins qu'il n'a pas vus depuis deux jours.

— Anissa. Rentre chez toi. C'est inutile que nous soyons deux. Il ne se passera rien cette nuit, il pionce.

Le lieutenant a les traits tirés. C'est elle qui a assuré l'interrogatoire une grande partie de la nuit dernière pendant que le reste de l'équipe piquait un roupillon.

— Vous êtes sûr, patron ?

— Vas-y, j'te dis. Retrouve-moi demain matin vers huit heures.

— Ça marche. Merci, patron !

Elle sort.

La nuit va être longue. Je prends le thermos et me sers une tasse de café.

X

Le soleil se lève, il est sept heures, Paris s'éveille avec deux heures de retard sur la chanson. J'ai mal partout. Tous mes membres sont endoloris et courbaturés comme si j'avais couru un marathon. Je n'ai pas dormi, mais j'avoue m'être assoupi à deux ou trois reprises, l'espace d'une petite heure.

La portière avant du soum s'ouvre et le bruit me fait sursauter. C'est Chihab. Une délicieuse odeur de café chaud emplit l'habitacle.

Le lieutenant me rejoint ; elle apporte des croissants et me tend un gobelet en carton aux couleurs de la marque Starbucks.

— Merci.

Je fais sauter le couvercle en plastique, porte mes lèvres sur le breuvage brûlant... et me brûle.

— Attention, c'est chaud, me prévient-elle trop tard. Je n'ose pas vous demander si vous avez passé une bonne nuit.

— Tu fais bien. Et toi ? Bien dormi ?

— Comme une souche, pour paraphraser McCartney !

Je la regarde et elle comprend que je n'ai pas compris. Elle chantonne et je découvre avec surprise qu'elle a un joli brin de voix.

— *It's been a hard day's night, I should be sleeping like a log... A log*, c'est « la souche ».

— *Log*, c'est « la bûche ». C'est *stump*, « la souche ».

— Ah ?

— Enfin, le sens est là. Tu es une fan des Beatles ?

— Grande fan ! Je les ai vus en concert l'année dernière à la Cigale !

Nous rions. J'aime bien cette fille.

— Il est toujours là ?

— Ouai ! Il doit se faire une grasse mat'.

— C'est pas lui, hein ?

— Non, je ne crois pas. Mais qu'est-ce que je t'ai dit quand tu es arrivée à la brigade ?

— Ne jamais se fier aux apparences, lieutenant Chihab, récite-t-elle en m'imitant. Un croissant ?

Elle me présente le sachet de la boulangerie. Je vais y plonger la main quand mon téléphone se met à vibrer. La photo du commandant sur l'écran. Je pose mon gobelet et décroche.

— Oui, Alain ?

— Nils, un troisième cadavre a été découvert !

— Hein ? ! Où ? Quand ?

— Une nouvelle fois sur les voies de chemin de fer, sous le pont de la rue Doudeauville. C'est un cheminot qui l'a trouvé ce matin !

— C'est pour nous ?

— On dirait bien. Il s'agit d'une femme, black, un peu forte. Drissa n'a pas bougé cette nuit ?

— Non. Mais... Meeeeeeeeerde !

La rue Doudeauville n'est qu'à quelques minutes d'ici ! Drissa aurait eu le temps de sortir, tuer et revenir pendant que je somnolais ?

— On arrive ! je dis à Letellier avant de raccrocher.

— Un nouveau meurtre ? demande Chihab.

— On monte voir Drissa ! Vite !

Je débloque la sécurité du haillon arrière et j'ouvre grand les deux portes.

— Suis-moi !

Nous jaillissons du camion. Je n'attends pas le lieutenant qui referme derrière nous et pars en courant vers l'hôtel du Parc.

J'avale les trois étages à la vitesse d'Usain Bolt. Sur le palier, je sors mon pétard, fais tomber le cran de sécurité et reprends mon souffle en attendant Chihab.

Quand elle est là, je lui fais signe de prendre position de l'autre côté de la porte. Elle m'obéit tout en dégainant son Sig Sauer.

Collé au mur, à droite de la porte, je frappe du plat de la main à trois reprises.

— POLICE ! OUVRE !

Pas de réponse... Je tambourine à nouveau. Il me semble percevoir des frottements de l'autre côté.

— C'est quoi ?

C'est la voix d'Achaud.

— POLICE ! OUVRE !

Il s'exécute. Je pivote vivement face à lui, canon du Beretta en avant.

— Eh ! Oh ! Qu'est-ce qui se passe, là ? dit-il en reculant d'un pas.

Drissa est en caleçon et tee-shirt. Il a la tronche de celui qui se réveille : si ses cheveux étaient plus longs, ils seraient en bataille. J'entre dans sa chambre. Le lit est défait, les rideaux sont tirés, une odeur douceâtre plane dans l'air : il dormait.

— Qu'est-ce t'as fait cette nuit ?

— Ben, j'ai dormi !

Je le dévisage. Il ne baisse pas les yeux. Il dit la vérité.

Sans un mot, je remets mon automatique dans mon holster, fais demi-tour et sors. Au passage, je récupère Chihab et nous partons. Drissa sort sur son palier, se penche à la balustrade et crie dans notre direction :

— Eh ! Faudrait arrêter de me faire yech, hein, maintenant ?

Il nous faut exactement une minute et trente-quatre secondes pour aller de chez Drissa à la rue Doudeauville. Pour la première fois depuis le début de cette affaire, la presse est là.

En masse. Les voitures et camionnettes des principales chaînes de télévision sont stationnées de part et d'autre de la rue. Les cameramen sont agglutinés contre les grilles sales sur le côté droit et tentent de filmer la scène de crime en contrebas, sur les voies de chemin de fer.

Deux petits malins sont montés sur le toit de leur pick-up pour essayer de rapporter de meilleures images. J'aperçois la fourgonnette de la police scientifique de l'autre côté du pont, garée entre deux Peugeot 308 aux couleurs de la maison.

— Viens, je dis à Anissa, on traverse en essayant de ne pas se faire remarquer.

D'un pas rapide, nous passons devant un journaliste de BFM TV et son caméraman qui ne nous calculent même pas, obnubilés qu'ils sont par ce qui se passe un étage en dessous. Alors que nous ne sommes qu'à quelques mètres de la rubalise jaune qui maintient les curieux à distance, une voix que je connais trop bien m'interpelle :

— Commissaire Kuhn ? Commissaire Kuhn ?

L'horrible voix de Laurence Jacquier. La spécialiste des meurtres, crimes et homicides de France télévision. Elle me suit comme mon ombre et, si je ne l'ai pas encore croisée ces derniers temps, c'est qu'elle devait être en congé. Je me retourne.

Elle est bronzée, plus blonde qu'en temps normal : elle était bien en vacances !

— Troisième meurtre de la série, commissaire ! La brigade criminelle suit-elle une piste ? A-t-on affaire à un nouveau Guy George[29] ?

Je me tourne vers Chihab et murmure :

— Règle numéro 2, Anissa, ne jamais rien lâcher aux journalistes que tu n'aies longtemps prévu. Et surtout pas à Laurence Jacquier, ici présente.

— Compris, dit le lieutenant en photographiant mentalement la reporter pour ne plus oublier son visage.

— Désolé, madame Jacquier, pas de commentaire, je dis poliment.

Je présente ma carte au gardien de la paix qui surveille l'entrée de la zone interdite.

— Commissaire ! Commissaire ! Les trois victimes sont d'origine africaine. Le tueur est-il raciste ? Fait-il partie d'un réseau d'extrême droite ?

Si seulement je le savais...

Anissa vomit son café. Letellier est blanc comme un cachet d'aspirine effervescent (par chance, il ne devrait pas pleuvoir). Lefort tire nerveusement sur sa cigarette et je vois sa main qui tremble quand il la porte à ses lèvres. Moi-même, j'ai un violent haut-le-cœur en découvrant le cadavre.

Il est posé entre les rails, au milieu d'herbes folles, au pied d'un cube de béton qui doit enfermer un transformateur haute tension. L'endroit n'a pas été

choisi au hasard : le local électrique a été la cible des tagueurs parisiens comme tous les murs alentour, mais, peinturluré avec un magnifique jaune poussin, il se repère de loin (tache colorée dans cet océan de gris).

Toutefois, il est situé à la verticale du pont : il est donc impossible d'apercevoir le corps depuis la rue Doudeauville. Comme si le meurtrier, en déposant la femme à cet endroit, avait voulu réserver la primeur de cette macabre découverte à la police.

— Comment se fait-il que tu sois ici ? je demande à Sarah Paulin, penchée sur ce qu'il reste de cette pauvre femme.

— Le procureur Gardieux ! Il m'a appelée pour me demander de venir exceptionnellement sur la scène de crime. C'est déjà la deuxième fois, tu me diras... Tu parles d'une exception[30] ! Il faisait encore nuit quand je suis arrivée ; il était déjà là. Je l'ai senti..., comment dire ?... Irrité... Vous n'avez toujours rien ?

— Non. On patauge.

— Mmm. Bon. L'heure de la mort remonte à plusieurs heures. Je dirais dix, m'apprend la légiste.

— Donc, en début de soirée, hier.

Drissa Achaud vient de gagner un alibi or massif et, par conséquent, je le biffe de la liste des suspects. Les soixante heures passées en sa compagnie l'auront été en pure perte.

— À peu près. Mais elle n'est pas morte là. Il a apporté le cadavre au milieu de la nuit. Ensuite, il a décapité la victime et a sorti ses intestins ici même !

Je me fais violence et regarde une nouvelle fois.

Seules les vertèbres cervicales retiennent attachée la tête de la victime au reste de son corps. Son abdomen a été fendu du pubis jusque sous les seins. De cette plaie béante, l'assassin a extirpé les intestins qu'il a jetés sur le côté comme une serpillière sale.

Cette scène de crime ressemble comme deux gouttes d'eau à la première.

Sans aucun doute, il s'agit du même tueur : cette femme était noire, rondouillette comme les deux précédentes victimes, et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'elle faisait quelques passes à l'occasion. Anissa et Lefort, que je vais charger de l'enquête de voisinage, n'auront aucun mal à me le confirmer. J'en suis sûr.

— C'est le même tueur, non ? je demande à Paulin.

— Oui, quatre-vingt-dix pour cent de chance, c'est ce que j'ai dit au procureur d'ailleurs. Je pense aussi que ce gars a des notions d'anatomie. Ses coupes sont d'une précision redoutable.

— Médecin ?

— Oui, mais tu peux aussi ajouter sur ta liste les bouchers, les vétérinaires, les thanatopracteurs et même les kinés, les dentistes, les osthéo...

— Ça fait du monde...

— Mais ça en exclut pas mal aussi ! Maintenant, c'est une impression

personnelle, je ne le mentionnerai pas dans mon rapport. Après tout, tu peux être boulanger, maçon ou ingénieur en électronique et te passionner pour l'anatomie humaine et les travaux d'Ambroise Paré !

— Mouais. Merci, Sarah. Je vais voir ce qu'ont trouvé les gars de l'IJ, je dis en lui désignant les techniciens qui s'affairent un peu plus loin.

Je l'abandonne et rejoins les trois fantômes.

— Bonjour, messieurs, commissaire Kuhn. Brigade criminelle.

— Bonjour, commissaire ! lancent-ils d'une même voix.

— Dites-moi que vous avez trouvé quelque chose ! je supplie.

— Désolé, mais rien... Pas de traces papillaires sur les surfaces autour du cadavre. Pas de traces de pas. Le crimescope[31] n'a rien donné, mais ce n'est pas étonnant : on est à l'extérieur, alors, avec le vent, la poussière...

— Des indices matériels ? Une arme ? je demande sans trop y croire.

— Non, mais il y avait un portable et son portefeuille à côté d'elle.

— Où ?

— Entre son torse et son bras droit.

— Je ne les ai pas vus ; j'y retourne. Merci, messieurs.

Je reviens vers le cadavre alors que Sarah s'en éloigne.

— J'ai fini ! m'apprend la légiste. Je rentre à l'institut.

— Bien. Tu m'app...

— Dès que j'ai fait l'autopsie, ça marche ! J'en déduis que tu n'y assisteras pas ?

— Je t'enverrai Nyssen, j'élude.

— OK. À bientôt.

Je m'approche de la victime et repère le portefeuille que Sarah Paulin me dissimulait.

C'est un modèle deux en un, porte-monnaie portefeuille. Imitation Vuitton, le L et le V croisés sont imprimés à intervalles réguliers sur le skaï gris taché de sang.

J'enfile une paire de gants en latex, je l'attrape et l'ouvre avec précaution. En extirpe la carte d'identité glissée dans un rabat plastique.

Coup de fil à N'Guyen.

— Nicolas ? Kuhn. T'as de quoi noter ?

— Une seconde... Ouais, ça y est !

— Tu me fais une gamme sur Édith Bongue. B-O-N-G-U-E. Née le 26 mars 1975 à Tombacounda, au Sénégal. Tu veux que je t'épelle ?

— Non, ça ira, je connais.

J'ai envie de lui demander pourquoi, mais je n'ai pas le temps.

— Dès que tu l'as logée, tu appelles Jérémy pour qu'il s'y rende.

Je tends mon smartphone à Anissa qui m'a rejoint (elle est pâle comme un linge) :

— Tu peux me tenir ça, s'il te plaît ?

Le lieutenant le prend et le tient à bout de bras pour que je puisse continuer ma conversation, devenant le premier kit mains libres humain. Je me baisse et

j'attrape le portable d'Édith Bongue. Je reconnais ce « vieux » modèle, petit et dense, qui a bien marché il y a une dizaine d'années.

— Elle a un téléphone aussi.

— Quelle marque ?

— Nokia. Un vieux machin.

La police scientifique a une section chargée des traces technologiques[32], mais, depuis que N'Guyen a intégré le groupe, je n'ai jamais fait appel à ses services. Et pour cause, le lieutenant, véritable geek, est un maître en la matière. Je n'ai jamais compris comment il faisait, ne lui ai d'ailleurs pas demandé, car je le soupçonne d'avoir recours à des méthodes parfois peu officielles. Mais diablement efficaces !

— Tu peux te charger de la téléphonie ?

— Pas de problème, patron.

— Tu croises les numéros de ses derniers correspondants avec ceux de Fatou Coulibaly.

— Ça marche.

Je récupère mon smartphone. Glisse le Nokia dans un sac cristal à zip avant de le reposer où je l'ai trouvé, à côté du cavalier jaune numéro 2. Il sera identifié lors de la rédaction du PV de constatation. Alors que je m'apprête à reprendre l'inventaire du portefeuille, mon téléphone sonne. C'est Gardieux.

— Oui, monsieur le procureur ?

— Commissaire, rendez-vous séance tenante dans mon bureau ! Un point sur cette affaire s'impose. Le juge d'instruction Limousin va nous rejoindre.

— Tout de suite ? Je suis en ce moment sur...

— Tout de suite ! dit-il froidement. Nous vous attendons !

Il coupe la communication comme un coiffeur militaire : court.

— Il faut que je file, j'annonce.

— Gardieux ? me demande Anissa.

J'acquiesce. D'un geste du bras, j'invite Jérémy et Alain à nous rejoindre. Ce qu'ils font au pas de course.

— Bien, on a une identité : la femme s'appelait Édith Bongue. Jérémy, tu appelles Stéphane et vous vous collez à l'enquête de voisinage.

— P'tain, encore moi ! grommelle Lefort.

— Nicolas t'appelle dès qu'il a l'adresse de Bongue, je dis sans tenir compte de son mécontentement. Anissa, tu fais les constat' et la mise sous scellés. Tu rapportes les effets personnels ; on y jettera un œil à la brigade. Le portable, c'est pour Nicolas.

— OK, dit le lieutenant.

— Alain, tu viens avec moi. On est attendus chez le proc'.

Pusillanime, j'ai décidé d'emmener le commandant. Nous ne serons pas trop de deux pour essayer les reproches.

Quand nous entrons dans le bureau de Gardieux, il y a cette femme, assise près de la fenêtre. La cinquantaine, cheveux châtons, mi-longs. Ses ongles sont vernis de blanc et taillés en carrés comme ceux des starlettes californiennes. Elle porte un pendentif en or au bout d'une longue chaîne du même métal qui descend jusqu'à son nombril. Limousin est debout dans un coin.

— Ah ! Commissaire. Entrez, nous vous attendions, dit le procureur. Commandant.

— Bonjour, monsieur le procureur, répond poliment Letellier. Monsieur le juge...

— Asseyez-vous, messieurs.

Les deux chaises qui font face à sa table de travail sont libres. Nous y prenons place tels les accusés dans le box qui leur est réservé au tribunal.

— À la lumière des récents évènements, j'ai décidé, en accord avec monsieur le juge d'instruction, de profiter des compétences de madame Jenny Gardman ici présente. En effet, si le doute subsistait jusqu'à présent, il n'est plus d'actualité après la découverte de ce matin. Madame Paulin m'a confirmé qu'il s'agissait bien du même tueur. Même profil des victimes, même mode opératoire que lors des deux premiers crimes. Nous sommes confrontés aux agissements d'un tueur en série puisqu'il a *officiellement* tué trois personnes.

Il me regarde avec un petit sourire narquois. S'il le pouvait, il me ferait un clin d'œil.

— Bien. Madame Gardman, je vous laisse vous présenter.

Elle se lève. Elle est habillée avec élégance. Jupe noire qui s'arrête au-dessus du genou, mais remonte jusqu'au milieu du ventre, chemisier blanc, large ceinture en cuir tressé et chaussures à talons.

— Bonjour, messieurs.

Un accent à couper au couteau. Anglophone. Américaine peut-être.

— Monsieur le procureur l'a dit, je m'appelle Jenny Gardman et je suis *profiler* au n-ci-è-vi-ci, The National Center for the Analysis of Violent Crime, à Quantico, État de Virginie.

— Et vous avez fait le déplacement jusqu'à Paris pour suppléer la justice française ? Merci, j'ironise.

— Il s'agit d'une coïncidence et j'ai voulu profiter de l'expérience de madame Gardman, actuellement de passage à Paris. Son mari, le substitut du procureur Gardman, donne une conférence sur le système judiciaire américain devant les d'IEJ[33] de la faculté d'Assas. Monsieur et madame Gardman sont des amis. Nous avons dîné ensemble avant-hier et j'ai pensé que Jenny pourrait vous aider à débloquer cette enquête. Elle a gentiment accepté et a établi le profil psychologique du tueur en tenant compte des « spécificités » françaises. En effet, monsieur et madame Gardman sont des francophiles depuis toujours, parisiens d'adoption même, ils possèdent un pied-à-terre dans notre capitale, et Jenny connaît très bien nos concitoyens.

Il marque une courte pause avant d'ajouter :

— Évidemment, cette étude ne sera pas versée au dossier...

— Nous avons des psychologues chargés de ce genre de mission, je fais remarquer. De plus, quid du secret de l'instruction ? Une vue de l'esprit ? j'ajoute, railleur.

Gardieux est embarrassé.

— Certes, certes, mais je vous le répète, commissaire, il ne s'agit que d'une intervention de pure courtoisie, ponctuelle. Madame Gardman fait partie d'une des meilleures cellules du monde pour ce qui est de l'analyse comportementale et...

— Je n'ai pas l'habitude de travailler ainsi, je dis méchamment. Nous avons nos méthodes qui, jusqu'à présent, ont prouvé leur efficience.

Et poum ! Un petit mot savant pour en imposer davantage. Ça marche : Gardieux se tasse un peu plus dans son fauteuil.

Pour la première fois, il perd de son légendaire aplomb. Quoi d'étonnant ? Ce qu'il me propose relève d'une initiative personnelle sortant complètement du cadre judiciaire français. Pas terrible pour un procureur de la République censé en être le garant.

— J'entends bien, commissaire, toutefois...

— Peut-être qu'une recherche dans le SALVAC[34] s'avérera suff...

— Veuillez cesser, commissaire !

La voix de Limousin me fait froid dans le dos. Au sens figuré comme au sens propre (il est derrière moi).

Jenny Gardman a compris que l'ambiance n'était pas à la fête :

— Messieurs, je ne veux surtout pas créer des problèmes. Si je puis aider pour l'enquête, ce sera avec plaisir, mais si cela...

— Je suis convaincu que vous pouvez nous apporter quelque chose, madame Gardman, tranche Limousin. C'est bien pour cela que j'ai accepté la proposition de monsieur le procureur. Nous pataugeons depuis un mois, ce malade commence à se moquer de nous, cela ne peut plus durer. J'ai été saisi de cette affaire et je compte bien mettre la main sur ce dégénéré. Et s'il faut emprunter des chemins inhabituels pour réussir, nous les emprunterons. N'est-ce pas, commissaire ?

C'est bon. J'ai compris. Je ferme ma gueule et je souris. Gardieux, rasséréné par l'appui du juge, revient à la charge.

— Jenny, pourriez-vous nous faire part du profil que vous avez dressé ?

Ayant compris que Limousin tenait les rênes, elle se tourne vers lui :

— *May I ?*

— *Pliiiiize*, répond le juge dans une superbe imitation de Marie-Pierre Casey.

La profileuse prend un dossier orange dans son cartable, se rassied et l'ouvre sur ses genoux.

— Les tueurs en série a un fort individualité et chaque cas est particulier, mais certains éléments peuvent caractériser leurs crimes. Certains *serial killers* procèdent avec méthode, cherchent de contrôler le déroulement de la

crime et c'est le maîtrise de la situation qui provoque leur exaltation. D'autres tentent de réaliser un... Comment dites-vous *fantasy* en français ? demande-t-elle au procureur.

— « Fantasma », répond Nelson Monfort-Gardieux.

— Ah oui ! Merci. Certains crimes ont des motivations sexuelles, d'autres, non. Une minorité sont atteintes de troubles mentaux comme le schizophrénie. Certains *serial killers* sont des psychotiques compulsives, qui tuent de violente façon, désorganisée, mais dont les crimes peuvent étaler sur une longue période de temps, ce qui les distingue de ce que nous appelons aux États-Unis les *spree killers*, qui, eux, font généralement leurs crimes dans un très court espace de temps, motivé par l'argent. Votre meurtrier correspond plutôt à la première catégorie, ce qui ne va pas vous simplifier la tâche, car il est sain d'esprit. Il maîtrise ce qu'il fait et en tire de la jouissance. Ce genre de meurtrier a une signature. La signature est un acte compulsive, quelque chose que le tueur ne peut s'empêcher de faire et qui est inconscient. Ici, on dirait qu'il s'agit de... Mmm... *Evisceration* ?

— *Same thing in French*. « Éviscération », dit Gardieux.

— Souvent la signification de la signature vient de l'enfance, c'est le milieu de la famille qui favorise le développement de tendances sadiques.

— Bien, je vais envoyer des hommes dans toutes les crèches du dix-huitième dès la fin de cette réunion, je persifle. Sans oublier la DDASS[35] ! À moins que nous ne soyons dessaisis au profit du quai de Gesvres[36] ?

— Commissaire ! me rappelle à l'ordre Limousin.

Jenny Gardman continue comme s'il ne s'était rien passé.

— Les *serial killers* ont un profil différent de celui des autres criminels : ce sont généralement des hommes, autour de la trentaine, de race blanche et d'une grande intelligence. Un dixième des *serial killers* sont issus de professions paramédicales...

— En définitive, ça pourrait être moi ! je la coupe, moqueur.

Dans la galerie de la Sainte-Chapelle que nous avons empruntée pour rejoindre la brigade, je fais part de mon sentiment au commandant :

— Quelle connerie ! Venir d'Amérique pour nous débiter des généralités comme celles-là, merci bien !

Nous arrivons devant le couloir qui mène à l'escalier A.

— J'aimerais vérifier quelque chose, Nils. Tu as besoin de moi ? me demande Letellier, qui n'a pas ouvert la bouche depuis que nous sommes entrés dans le bureau de Gardieux.

— Quoi ?

— Je ne sais pas trop encore. J'en ai pour la journée, je pense.

Je n'insiste pas. J'ai une entière confiance dans le commandant. S'il ne juge pas utile de m'en dire plus, c'est qu'il n'y a pas lieu de le faire. Pour l'instant,

tout au moins.

— OK. On fait le point ce soir.

— D'accord.

Il file en direction du vestibule de Harlay.

XI

À cause des gros plans, les photos sont encore plus horribles que la réalité. Je les fais défiler sur l'écran de mon ordinateur et, chaque fois que je clique sur Suivant, je redoute ce qui va apparaître. Une torpeur indescriptible, mélange de fascination et d'horreur, me submerge. Toc, toc, toc.

— Oui !

Anissa entre.

— Les constat', c'est bon ?

— Reste à rédiger le PV, dit-elle, peu enthousiaste, en me désignant le petit dictaphone sur lequel elle a enregistré ses constatations. J'ai rapporté les effets personnels. Nicolas a le portable.

— Impec !

Elle dépose devant moi un sac plastique contenant le porte-monnaie d'Édith Bongue. Il y a aussi une chaîne à petits maillons dorée et un bracelet argenté. Dans mon tiroir, je prends une paire de gants, puis sors le faux Vuitton pour en terminer l'inventaire.

J'y trouve une carte de retrait dans les agences de la Caisse d'épargne, un passe Navigo, cinq cartes de fidélité pour des marques de vêtements, trois pour des enseignes de supermarchés, une carte de bibliothèque de la mairie de Paris, quatre bons de réduction Carrefour, un vieux ticket de pressing, un billet de cinq euros et trois euros quatre-vingts en monnaie.

Dans une petite poche, une photo cornée, pliée en deux, sur laquelle deux enfants se serrent l'un contre l'autre pour rentrer dans le cadre. Ils sourient, et la bouche du garçon laisse apparaître des trous à la place de ses anciennes dents de lait.

— Merde ! Elle a des enfants, je dis à Anissa en lui montrant la photographie.

— Ah ! L'enculé ! laisse échapper le lieutenant.

Je ne veux pas me laisser attendrir et replie vivement le cliché.

— Rien de très intéressant. À rendre à la famille.

— Bon, je vais me coller au PV de constat', dit Chihab, dont les yeux se sont remplis de larmes.

Elle est encore jeune et chaque affaire la touche. Non pas qu'en vieillissant on se foute de tout, mais on apprend à se blinder. La carapace s'épaissit. Question d'équilibre, pour paraphraser Francis Cabrel.

— Tu peux appeler Jérémy pour le prévenir... Non, laisse, je vais le faire.

Elle sort. En rassemblant le contenu du portefeuille, je remarque que la carte de bibliothèque, rutilante, détonne avec les autres cartes, sales et patinées. Elle est bleu électrique avec un gros B blanc dessus. Je la retourne.

Elle est au nom d'un certain Yohann Perrin. Valable jusqu'au 18 juin 2012, une petite étiquette code-barres y est collée. Pas de photo. Je compose

immédiatement le numéro d'Anissa sur la ligne interne.

— Oui ?

— La carte de bibliothèque !

— Quoi, la carte de bibliothèque, patron ?

— Elle était dans le portefeuille ?

— Non, elle était tombée à côté. Je l'ai remise dedans.

— Tu n'as pas regardé le nom ?

— Euh... Non... Je...

Inutile de la blâmer, *errare humanum est*. Je prends le combiné dans la main gauche et, de la droite, j'attrape ma souris d'ordinateur.

Je rapetisse l'image affichée sur mon écran et reviens au classement des clichés par vignette. Nerveusement, je les fais défiler avec la molette jusqu'à arriver aux photos des indices. Je me rapproche pour mieux voir.

— Patron ? Vous êtes toujours là ?

— Oui. Je cherche la photo de cette carte.

Enfin, je la repère. Sous le cavalier jaune portant le numéro 4. Je double-clique.

Effectivement, elle est posée à trois mètres environ du bras gauche d'Édith Bongue, au milieu d'une touffe d'herbe. C'est quoi, cette carte ? Coïncidence ou future pièce à conviction ?

— Cette carte n'est pas à elle !

— Hein ? s'exclame Chihab.

Perrin. Ce nom me dit quelque chose et, en descendant l'escalier recouvert de linoléum noir rendu célèbre par Simenon, je percute. Pierre Perrin. Je l'ai coffré il y a sept ou huit ans pour une affaire d'homicide, une rixe d'ivrognes qui avait mal tourné. Bah, il s'agit sûrement d'une simple patronymie : après tout, Perrin est un nom courant.

Mon téléphone sonne alors que je passe sous les arcades, au fond de la cour du 36. C'est Letellier.

— Nils ?

— Oui, Alain ?

— J'ai quelque chose ! Tu es à la brigade ?

— Oui.

— J'arrive.

Il raccroche aussitôt, me laissant comme deux ronds de flan. Je décide de passer outre, car je n'ai pas le choix et continue ma route.

En face du dépôt, je trouve l'entrée de l'INPS[37], près de laquelle clopent deux brigadiers. Pourtant, collé sur le battant vitré, un panonceau prie les fumeurs de s'éloigner pour consommer leur nicotine quotidienne, l'auteur estimant injuste de devoir supporter leur fumée qui, par un malin jeu de courants d'air, s'engouffre dans le labo dès qu'on ouvre. Pour ne froisser

personne, je referme vivement la porte derrière moi.

Connaissant les lieux comme ma poche, sans hésiter, je fonce au bureau de la directrice du LPS, Michèle Lafont. Je la connais depuis longtemps. C'est une scientifique d'une grande rigueur, chimiste de formation qui, contrairement à nombre de ses collègues ingénieurs, n'est pas sèche comme une figue : elle est toujours souriante, avenante et serait capable de redonner le sourire à un mort. Enfin..., c'est une expression...

J'entre sans frapper.

— Salut, Michèle !

Elle lève le nez de ses papiers.

— Nils ! Que me vaut l'honneur d'une visite du célèbre commissaire Kuhn ? dit-elle, taquine.

— Arrête, tu me fais rougir !

Elle se lève et, coquettement, enlève ses verres loupes. Nous nous faisons la bise. Je lui présente le rectangle de plastique bleu, enfermé dans une pochette plastique.

— C'est quoi, ça ?

— Une carte de bibliothèque trouvée sur la scène de crime de ce matin.

— Ah oui ! Les techniciens viennent de rentrer, les scellés doivent être au labo. Encore une femme ?

— Oui.

— C'est la troisième, non ? Vous avez quelque chose ?

— Jusqu'à présent, pas grand-chose. Cette carte peut-être ! Un des lieutenants a cru qu'elle était à la victime et l'avait mise dans les affaires de la victime. Visiblement, ce n'est pas le cas. À vérifier. Tu me relèves les empreintes ?

— Je l'apporte tout de suite au labo ; elle sera traitée en même temps que le reste.

— Merci, Michèle.

— De rien, monsieur le commissaire ! roucoule-t-elle.

Notre relation est amicale, mais, je dois l'avouer, Michèle est restée une très belle femme. Malgré la grosse dizaine d'années qui nous sépare, si elle n'était pas mariée, je la draguerais ! Elle l'a bien compris et s'en amuse. Toutefois, ce marivaudage n'a jamais été plus avant.

— Il faut qu'on déjeune ensemble un de ces jours, je propose.

— Pourquoi pas ? La dernière fois que tu me l'as proposé, c'était l'année dernière, je crois.

— Ah ? Et...

— Et, j'attends toujours ton invitation...

— Cette fois, ce n'est pas une proposition de Gascon. Je t'appelle. Promis ! Elle sourit.

Déjà, je suis sur le chemin du retour. Je traverse la cour du 36 en longeant le préfabriqué du greffe des ordres et grimpe au quatrième étage. N'Guyen, comme toujours, est devant ses ordinateurs.

— Nicolas ? Alors ?

— Édith Bongue avait quarante et un ans. Elle habitait 20, rue Affre, dans le dix-huitième, à deux cents mètres de l'endroit où vous l'avez trouvée. Elle était caissière dans un Franprix de la rue de Dunkerque. Elle avait deux enfants dont elle s'occupait seule. Son mari est au Sénégal.

— Tu as appelé Jérémy ?

— Ouais.

— Pour le téléphone, ça a donné quoi ?

— Pas de numéro en commun avec Fatou Coulibaly sur les fadettes des trois derniers mois.

— Bon. Tiens, tu me passes cette carte à la moulinette !

Je pose devant lui mon téléphone avec lequel j'ai photographié la carte de bibliothèque.

— Je veux savoir où elle a été délivrée. Tu en as pour longtemps ?

— Dix minutes !

— Tu en as huit, je dis en plaisantant à moitié.

Sur mon scooter, j'appelle le commandant Letellier.

— Tu es où ?

— J'arrive à la brigade.

— Je n'y suis plus ! Rejoins-moi au 2, rue de Fleury dans le dix-huitième.

— OK. À tout de suite.

Il n'a fallu que trois minutes et quatorze secondes au lieutenant N'Guyen pour apprendre d'où venait cette carte de bibliothèque. « Grâce aux premiers chiffres figurant sous le code-barres, m'a-t-il expliqué, c'est la référence de l'établissement émetteur. »

Référence qu'il a traduite en adresse en consultant une base de données mystérieuse sur laquelle je n'ai posé, comme d'hab', aucune question. « Bibliothèque de la Goutte d'Or », m'a-t-il annoncé.

Immédiatement, j'ai tiqué.

Depuis le début de cette affaire SNCF, tout tourne autour de ce quartier parisien qui possède un nom à faire saliver un orpailleur. La Goutte d'Or. À l'exception de Fatou Coulibaly, qui habitait dans le dix-neuvième, toutes les victimes résidaient dans ce rectangle, délimité par le boulevard de la Chapelle au sud, la rue Ordener au nord, le boulevard Barbès à l'ouest et les voies de chemin de fer à l'est. Un des quartiers les plus pauvres de Paris, classé en zone urbaine sensible, qui regroupe l'essentiel des logements sociaux de l'arrondissement.

Trente pour cent de sa population est étrangère, en grande partie d'origine maghrébine ou africaine. La plupart des habitations sont vétustes malgré le plan de réhabilitation lancé dans les années 1980.

L'entreprise est tellement vaste que le quartier est en perpétuel chantier : un

peu partout, des trous béants dans l'alignement des façades témoignent du lent avancement des travaux ; des barrières de chantier vertes et grises qui empiètent sur la chaussée rendent la circulation difficile ; de nombreux immeubles sont murés, offrant autant de lieux à squatter. Si Alain Bashung y a habité, l'endroit est malheureusement plus connu pour sa prostitution endémique et son trafic de crack ou de cigarettes de contrebande.

Je pénètre dans la bibliothèque, moderne, faite de verre, d'acier et d'un peu de béton aussi, je pense. Atmosphère feutrée (l'épaisse moquette lie-de-vin y participe en étouffant le bruit des pas) qui inciterait presque au recueillement. Il n'y a pas foule : l'établissement ferme dans quinze minutes. Je m'approche du comptoir derrière lequel une femme assez âgée, au visage rabougri, poireaute sans essayer de cacher son ennui.

— Bonjour, madame...

— Il est trop tard pour emprunter, monsieur. Si c'est pour un retour, voyez avec ma collègue à côté.

Je ne me fais pas prier. Pas envie de continuer cette conversation mort-née avec cette pisse-froid. Sa voisine a l'air plus aimable.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur.

Elle a compris (peut-être parce que je n'ai pas d'ouvrages sous le bras) que je ne voulais ni rapporter ni emprunter quoi que ce soit.

— En quoi puis-je vous aider ?

Je sors ma carte tricolore et la lui présente.

— Commissaire Kuhn, police judiciaire.

L'étonnement se lit sur son visage comme sur celui de la plupart des gens à qui je me présente en apposant mon grade devant mon nom.

— Oui ?

— J'aimerais tout savoir sur le propriétaire de cette carte, s'il vous plaît, madame, je dis en lui montrant la photo de la carte de Yohann Perrin sur mon téléphone.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir vous renseigner, monsieur le commissaire. Comme vous le savez, nos fichiers sont protégés par la commission informatique et liberté.

— Je comprends. Où puis-je trouver le responsable de l'établissement ?

— Je vous l'appelle.

Deux minutes plus tard, un homme noir en costume noir et cravate noire, qui doit avoir rendez-vous au cimetière après son travail, me serre la main.

Il m'emmène dans son bureau et prend soin de fermer la porte après que nous y sommes entrés.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Que puis-je faire pour vous ?

— Je veux accéder au fichier de monsieur Yohann Perrin qui a ouvert un compte dans votre bibliothèque le 18 juin dernier. Votre employée m'a déjà prévenu que cela pourrait poser problème...

— Tout à fait...

— C'est un problème passager. Obtenir une réquisition n'est qu'une formalité et je peux revenir avec demain matin. Toutefois, c'est une perte de temps et je vous avoue que, dans mon métier, sur une telle affaire, le temps est précieux. Il faut faire vite si on veut mettre la main sur le ou les coupables.

— C'est au sujet des femmes qu'on a trouvées sur les rails ? chuchote-t-il comme si des micros étaient cachés quelque part.

— Pas du tout, il s'agit d'un trafic de livres de poche pour enfant auquel se livre le propriétaire de ce compte dans votre établissement. C'est tout au moins ce que nous soupçonnons.

Il me dévisage. Je reste impassible.

— La police judiciaire pour un trafic de livres pour enfants ? s'étonne-t-il.

Ce n'est pas tous les jours qu'on peut rigoler, alors, quand l'occasion se présente, je ne fais pas les choses à moitié.

— La criminalité de nos jours possède des facettes surprenantes. Comme dit le proverbe : qui vole un œuf vole un bœuf. Dans la police, nous disons qui vole un livre, viole un ligre.

— Un ligre ?

— C'est le petit d'un lion et d'une tigresse.

Il reste interdit quelques secondes. Si ma mère était là, elle me gronderait : se moquer ainsi des gens ne fait pas partie des principes qu'elle m'a inculqués. Par chance, elle n'est pas là, et puis, la malsaine curiosité de mes contemporains me fatigue.

— Alors, pour le fichier ?

Il hésite encore un quart de seconde avant de se décider.

— Je vais regarder.

Il réveille son ordinateur en tapant sur la barre espace.

— Comment dites-vous ?

— Yohann, Y-O-H-A, deux N, Perrin, comme l'acteur.

— Lequel ? Francis ou Jacques ?

— Euh...

— Je plaisante, leurs noms s'orthographient de la même façon.

J'aime bien mes blagues, je n'apprécie pas les siennes.

— Voilà... Yohann Perrin... Par contre, je préférerais vous donner ces informations oralement. Cela m'embêterait de vous imprimer le dossier de ce monsieur. Bien sûr, si la loi m'y oblige, je le ferai, mais il me faudra alors un papier officiel.

— Je comprends tout à fait, dis-je en sortant de quoi noter. C'est déjà bien. Donc ?

Quand je sors de la bibliothèque, je tombe nez à nez avec le commandant Letellier.

— Ah ! Te voilà ! Alors, pourquoi tant de mystère, boule de glace ?

— Je ne peux pas t'expliquer ça ici. On peut peut-être prendre un café ?

— Ça me va !

De l'autre côté de la rue, il y a une brasserie PMU, le Triangle d'Or. Nous y entrons, nous enfonçons dans l'arrière-salle et choisissons la table la plus éloignée de l'entrée. L'endroit est parfait pour le débriefing du commandant, car nous y sommes les seuls clients, les habitués préférant s'assurer de la stabilité du zinc. Je commande un tango, Letellier se contente d'un café.

— Je crois que j'ai une piste sérieuse !

— Une piste rouge alors.

Il n'est pas adepte des sports d'hiver. Je passe.

— Je t'écoute.

— C'est la réunion chez le procureur de la République ce matin qui m'a poussé à faire cette vérification. Je n'avais pas fait le rapprochement lors du premier meurtre. Lors du second, l'idée m'a traversé l'esprit, mais je la trouvais encore farfelue ; en revanche, la découverte du troisième cadavre lui donnait un sens. Les propos de madame Gardman ont fini de me convaincre.

— De quoi tu parles ?

— Le tueur imite Jack l'Éventreur, c'est presque sûr ! L'été dernier, j'ai lu un livre passionnant sur celui qu'on estime être l'un des premiers tueurs en série de l'époque moderne. Cinq victimes avérées à son actif au cours de l'année 1888. Trois autres dont il pourrait bien être l'auteur.

Il sort son petit carnet Rhodia.

— Le 31 août, Mary Ann Nichols ; le 8 septembre, Annie Chapman ; double meurtre le 30 septembre, Elizabeth Stride et Catherine Eddows ; le 8 novembre, Mary Kelly.

— 31 août ! 8 septembre ! C'est à ces dates qu'on a trouvé les deux dernières victimes, enfin presque ! Coulibaly a été découverte le 1er septembre, mais elle a été tuée le 31 août !

— Attends, ce n'est pas tout ! Martha Tabram ne fait pas partie des cinq victimes officielles, néanmoins, tout porte à croire qu'elle fut l'une des proies du tueur de Whitechapel. Cette prostituée d'une quarantaine d'années a été tuée le 7 août 1888... Poignardée à trente-neuf reprises.

— Comme Awa Niakate !

— Mary Ann Nichols, la quarantaine, alcoolique et prostituée, est la deuxième de la liste. Elle a été égorgée et poignardée. Le tueur a entaillé le ventre et le sexe, tel qu'on a trouvé Fatou Coulibaly. Puis, Anny Chapman, quarante-sept ans, égorgée, ses intestins ont été sortis et posés à côté de son épaule gauche, comme...

— Édith Bongue ! Merde !

Je bois une gorgée de bière. Ce n'est pas la première et pourtant elle est fameuse. (Peut-être faut-il juste les espacer ?) Le commandant ne s'arrête plus :

— En faisant des recherches, j'ai appris que la police de l'époque suspectait Jack l'Éventreur d'avoir agressé une première femme, le 3 avril de

la même année. Emma Elizabeth Smith, une prostituée toujours, est frappée à la tête, mais s'en sort miraculeusement. Avant de décéder le lendemain, elle affirme avoir été attaquée par plusieurs hommes ; toutefois, les observateurs s'accordent à penser qu'elle aurait pu être la première victime du tueur. À tout hasard, j'ai donc consulté les infractions du STIC à cette date pouvant ressembler à l'agression de la prostituée britannique. Ce soir-là, le commissariat du dix-huitième, arrondissement qui semble avoir les faveurs de notre client, a recueilli la plainte de mademoiselle Caroline Jomain, une étudiante, agressée vers vingt-deux heures à la sortie des Bouffes du Nord alors qu'elle venait d'assister à une représentation théâtrale. Un homme l'aborde et la frappe à la tête avec un objet dur. Elle crie, il disparaît dans une camionnette blanche dont elle n'a pu relever que les deux derniers chiffres. Neuf et deux...

Bingo ! Yohann Perrin réside à Boulogne-Billancourt, dans les Hauts-de-Seine. Le Neuf-Deux, dirait Lefort.

— Je suis passé la voir chez elle. L'enquête des collègues du dix-huit n'a pas abouti, faute d'éléments, mais mademoiselle Jomain pense être capable d'identifier son agresseur si on le lui présente. C'est un individu blanc, environ un mètre quatre-vingts, la trentaine, pas spécialement costaud. Aucun signe distinctif particulier.

Il marque une pause, boit une gorgée de café.

— Voilà... Certes, cette fille n'est pas noire. Plutôt fine, elle n'a pas du tout la morphologie des trois autres victimes et je ne pense pas qu'elle se prostitue pour financer ses études. Cette agression n'est peut-être qu'une simple coïncidence.

— Je ne crois pas.

En trois phrases, je lui relate ce que je viens de trouver de mon côté : la carte de biblio à côté du troisième cadavre, Yohann Perrin, son adresse à Boulogne. Il ne dit rien, mais je sais qu'il pense comme moi. Je lampe la fin de mon rouge demi.

— Finis ton café, on rentre à la brigade !

Dès que j'arrive, je grimpe chez N'Guyen et déboule dans sa mansarde.

— Arrête tout ce que tu fais ! Je veux savoir si Yohann Perrin a une camionnette blanche ! je lance tout de go.

— C'est parti !

L'enthousiasme du lieutenant est légendaire : jamais je ne l'ai vu rechigner à une tâche que je lui demandais, même les plus ingrates.

Ses mains filent sur le clavier à une vitesse hallucinante. Tous ses doigts participent à la danse, ce qui décuple sa puissance de frappe (cinq fois la mienne tout de même). Je pense qu'il écrit plus vite que je ne parle !

— Voilà ! Pas de camionnette blanche au nom de Yohann Perrin, mais

Franck Perrin en possède une dans le Calvados, Gérard Perrin dans le Var, Olivier Perrin dans les Bouches-du-Rhône, Pierre Perrin...

— Dans les Hauts-de-Seine ?

— Ouais. Comment vous savez ?

— Tu peux vérifier si Yohann et Pierre ont un lien de parenté.

Alors qu'il se jette sur son clavier tel un chien sur les fesses d'un facteur, le commandant nous rejoint.

— Alors ?

— La réponse dans trois secondes, le temps que N'Guyen pirate le site de la préfecture..., je plaisante.

— Et voilà ! Pierre Perrin est le frère de Yohann Perrin. « Était », devrais-je dire... Il est mort l'année dernière, en juin. Il s'est suicidé dans sa cellule à la centrale de Poissy.

— Dernière adresse connue ?

— 75 bis, rue de Paris à Boulogne-Billancourt.

— La même que son frère Yohann a donnée quand il s'est inscrit à la bibliothèque !

— On passe le voir ? me demande Letellier.

— Dès demain... À l'heure du laitier !

XII

Michel Bastien, excité comme une puce, a tenu à être de la partie après que je lui ai relaté hier le faisceau de présomptions qui impose l'arrestation de Yohann Perrin.

Boulogne-Billancourt est au quartier de la Goutte d'Or ce que le chartreux est au chat de gouttière, pour user d'une féline métaphore. Parfois appelé le vingt et unième arrondissement de Paris (même si Megève et le quartier de la Défense lui disputent le titre), cette ville à laquelle on accède par la porte de Saint-Cloud, nichée dans un méandre de la Seine, est le prolongement naturel du bourgeois seizième avec qui elle partage le stade Roland-Garros, lieu de rendez-vous printanier de toute la upper class parisienne.

Ses rues sont calmes et propres. Les voitures qui y circulent sont souvent de marque allemande et/ou possèdent quatre roues motrices. Les magasins qui bordent le boulevard Jean-Jaurès témoignent du mode de vie aisé des Boulonnais.

Seule ombre au tableau : le fameux bois de Boulogne. Durant la journée, il est animé et sportif : ses allées pullulent de joggeurs, patineurs et cyclistes ; ses pelouses accueillent les familles pour un pique-nique sur l'herbe, autour du lac Inférieur, à quelques pas du célèbre Paris Racing.

La nuit tombée, une faune différente l'investit : prostituées et travestis racolent là où le matin même jouaient des enfants pour, à l'arrière d'une vieille camionnette, derrière une couverture tendue entre deux arbres, prodiguer fellations et autres réjouissances sexuelles.

Le docteur Jekyll et mister Hyde des parcs français. Que celui qui copie avec tant de minutie les crimes de Jack the Ripper (contemporain du sinistre médecin londonien imaginé par Stevenson) habite à proximité n'est finalement pas si surprenant.

Je ne lâche ma Speedmaster des yeux : les deux aiguilles sont presque à la verticale l'une de l'autre. Manque un chouïa avant six heures. Peu importe, le temps de monter, elles se seront alignées. J'attrape l'Acropol :

— OK ! On y va ! Comme prévu, Alain et Stéphane, vous restez en renfort en bas de l'immeuble. Anissa et Nicolas dans le hall. Nous montons avec le patron et Jérémy. On perquisitionne dans la foulée de l'interpellation. Je vous bipe dès que le suspect est sous contrôle pour que vous montiez nous aider. OK pour tout le monde ?

Limousin, qui ne pouvait être là, voulait que la BRI[38] se joigne à nous. N'estimant pas sa présence nécessaire, j'ai décliné l'offre.

Discrètement, Chihab est venue s'enquérir hier du code de la porte d'entrée auprès de la concierge. Je le compose sur le pavé métallique ; ça s'ouvre. J'aime quand les choses se déroulent comme prévu. Le double de la clé récupérée par Anissa nous libère la deuxième porte en verre de ce sas où se

trouvent les boîtes aux lettres. Nous prenons l'escalier, Perrin loge au second. L'immeuble est cossu et semble neuf ; la bande de moquette déroulée sur les marches est encore moelleuse et colorée. Deux portes sur le palier. Les noms sont écrits au-dessus des sonnettes : c'est celle de gauche. Lefort et moi dégainons nos pétards respectifs. Bastien, qui n'est pas armé, se décale sur la droite. Je regarde ma montre. 6 h 02. De la tête, je fais signe au lieutenant que nous pouvons y aller.

Il sonne, une fois, deux fois, puis du poing tape sur la porte.

— Oui ?

— Monsieur Perrin ?

— Oui.

— Veuillez ouvrir, s'il vous plaît ! Police !

— C'est à quel sujet ?

— Veuillez ouvrir !

Le bruit du verrou qui tourne. Dès que le battant pivote, Lefort y assène un grand coup d'épaule. Yohann Perrin est projeté en arrière et tombe à la renverse.

En un quart de seconde, l'ancien rugbyman est sur lui. Il le retourne et lui passe les pinces. J'attends qu'ils se relèvent pour présenter la commission rogatoire.

Perrin y jette un œil distrait, pas concerné. D'une voix claire, je lui annonce son placement en garde à vue. Lui notifie ses droits.

— Avez-vous bien compris, monsieur Perrin ?

Yohann Perrin me regarde.

Et sourit.

Sans qu'il me voie, tandis que mes hommes retournent son appartement, je le détaille. Il est plutôt mince, mais semble musclé. Comme il est blanc comme un boulanger, les cernes sous ses yeux ressortent bien. Il n'a que peu de cheveux sur la tête, mais possède de gros sourcils fournis qui font une barre noire en bas de son front. Il est rasé de près. Un physique quelconque. Pourrait être électricien, prof de maths, coursier ou... *serial killer*.

— Patron ! Regardez ce que je viens de trouver dans sa table de nuit !

Anissa me lance un bouquin depuis sa chambre. Je l'esquive. Il finit sa course contre le mur derrière moi. Je lève mes mains nues que je présente au lieutenant.

— Fais gaffe, merde !

— Désolée, patron.

J'enfile une paire de gants chirurgicaux et ramasse *Le Livre rouge de Jack l'Éventreur* écrit par Stéphane Bourgoin. Pour le coup, il est noir, le livre rouge.

Sur la couverture est dessiné un bonhomme moche qui poste une lettre de

la main droite, la gauche serrée sur un poignard à la lame courbée. Je connais Stéphane Bourgoïn : c'est le spécialiste français des tueurs en série. Fasciné par ces monstres, il a parcouru et parcourt encore le monde pour les interroger.

— Encore un ! crie Anissa. Vous avez des gants ?

— Ouais ! Envoie !

J'attrape le pavé qu'elle me jette. Titre rouge sang, une lune blanche peine à éclairer des cheminées en brique. Ombres angoissantes. *The Complete Jack the Ripper* de Donald Rumbelow. Je sors de la salle à manger, traverse le petit couloir et viens m'asseoir à côté de Perrin.

— Ces livres sont à toi ?

— Avez-vous joint mon avocat ?

— Il arrive, on l'a appelé. Alors... Ces bouquins ?

Il ne dit rien. Le rictus sur ses lèvres ressemble à un sourire et j'ai envie de le tarter. Évidemment, je m'abtiens.

— On aura tout le temps d'en reparler, ne t'inquiète pas.

— Je ne suis pas inquiet, dit-il posément.

Cinq heures qu'on le cuisine. C'est curieux, mais, comme la loi l'y autorise depuis peu, il n'a pas souhaité que son avocat assiste à son interrogatoire et l'a congédié à l'issue de leur entretien de début de garde à vue. Il répond à toutes nos questions d'une voix monocorde. Ne montre aucun affect. Affirme ne pas comprendre ce qu'on lui reproche.

— Cette carte de bibliothèque, elle est à toi ou elle est pas à toi ? gueule Lefort.

— Elle est à moi. Je vous l'ai déjà dit. D'ailleurs, mes empreintes sont dessus, j'ai cru comprendre.

Il a bien compris : le service de dactyloscopie a confirmé que ses paluches étaient bien celles relevées sur la carte de prêt. En revanche, elles n'apparaissent nulle part ailleurs, que ce soit sur les effets d'Édith Bongue ou encore ceux de Fatou Coulibaly et d'Awa Niakate.

— Je sais que tu l'as déjà dit, mais je vérifie. Pourquoi je vérifie ? Parce que, si elle est à toi, je comprends pas comment elle s'est retrouvée à côté du cadavre d'Édith Bongue ! À même pas deux mètres. Téma !

Pour la troisième ou quatrième fois, Jérémy lui met sous le nez une des photos de la scène de crime. Pour la troisième ou quatrième fois, sans montrer de signe d'agacement, Yohann répète, comme un enfant du cours préparatoire récite sa poésie :

— Je me suis fait voler mon portefeuille à la gare du Nord. Le voleur aura pris l'argent et jeté le reste sur les voies.

— Quand tu t'es fait voler ton portefeuille ?

— Mercredi. Je m'en suis aperçu vers dix-huit heures. Après être arrivé

chez moi.

— Et qu'est-ce que tu foutais à la gare du Nord ? C'est loin, la gare du Nord, de Boulogne !

— Je revenais des puces de Saint-Ouen.

— Et qu'est-ce que tu branlais aux puces, hein ?

— J'ai acheté une bouilloire électrique.

— Une bouilloire électrique ? Arrête de te foutre de ma gueule !

— Je suis sûr qu'en cherchant bien, vous trouverez mon portefeuille...

— Ben, on a cherché ! Et on a rien trouvé, gros malin ! Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Vous avez mal cherché sûrement...

Pris d'un doute, je me lève et fais signe à Nyssen de m'accompagner dans le couloir.

— Stéphane, tu retournes gare du Nord. Tu vas voir les cheminots et tu essaies de savoir s'ils n'ont pas trouvé un portefeuille sous le pont de la rue Doudeauville. Si besoin est, tu descends toi-même sur les voies et tu me ratisses la zone au peigne fin ! Vas-y tout de suite. Tu as encore cinq ou six heures de jour devant toi. Si tu trouves quelque chose, tu m'appelles immédiatement !

Je reviens dans le bureau du groupe.

— Et t'as la facture de cette bouilloire ?

— Non.

— Non ? C'est peut-être parce que t'as pas acheté de bouilloire !

— Vous êtes déjà allé aux puces, lieutenant ?

— Ouais. Et alors ?

— Vous savez donc que les commerçants n'y délivrent que rarement des factures. Retournez chez moi, vous trouverez la bouilloire. Elle est dans ma cuisine. Sur le micro-ondes.

— On va y retourner chez toi, mon pote, t'inquiète pas !

— Je ne suis pas inquiet, dit Perrin.

Lefort vient se poster dans le dos de Yohann et me regarde. Je le sens désarmé face à l'impassibilité du gardé à vue. Perrin n'a presque pas bougé depuis le début de son interrogatoire. Il se tient droit sur sa chaise, les épaules légèrement voûtées. Ses poignets menottés sont posés sur ses cuisses et ne bougent pas. Je fais tourner ma main dans le vide pour encourager le lieutenant à persévérer.

Il a compris le message et repart à la charge, reposant une énième fois les mêmes questions :

— Et les bouquins ? Pourquoi t'as ces bouquins ?

— Parce que j'aime lire, lieutenant, dit-il d'un ton neutre, sans impertinence.

— Ben, ouais, je vois que t'aimes lire. Surtout les passages les plus gore, on dirait !

— Ce ne sont pas des ouvrages interdits par la loi.

— Non ! Ce qui est interdit, c'est de faire ce qui est écrit, ducon ! Mais ça, t'as pas compris, on dirait ! La loi, ça te passe à dix mille. Tiens ! T'as fait une déclaration de perte au commissariat pour tes papiers ?

— Non.

— Normalement, c'est ce qu'on fait dans ces cas-là. T'avais ta carte d'identité dans ton portefeuille, non ?

— Oui.

— Alors, pourquoi t'as pas fait une déclaration de perte ? C'est la loi pourtant.

— J'allais le faire aujourd'hui. Hier, je n'ai pas eu le temps.

— Mouais. Moi, je crois qu'elle est chelou, ton histoire. C'est comme cette putain de camionnette ! Elle est à ton frère, mais tu sais pas où elle est ?

— Non. Elle *était* à mon frère. Je crois qu'il l'a vendue peu de temps avant sa mise en détention. Il savait qu'il aurait besoin d'argent en prison.

— Un sacré keum ton reuf !

— Pardon ?

— Pas le genre enfant de chœur. C'est de famille, on dirait !

— Mon frère s'est suicidé l'année dernière. Vous pourriez respecter ça.

Sa voix a vibré. Pour la première fois depuis le début de cet interrogatoire.

— Je respecte ceux qui le méritent, tête de nœud ! Les mythos ne rentrent pas dans cette catégorie ! assène Lefort.

Je suis revenu dans mon bureau, laissant Lefort s'acharner sur Perrin. Il est coupable, j'en suis intimement convaincu, mais ne lâchera rien. Il ne faut pas compter sur un aveu. À nous de transformer ces présomptions en preuve. N'Guyen me lit la gamme qu'il a préparée :

— Il est né en 1983 à Tours. Son père était médecin, sa mère, infirmière dans le même hôpital, le CHRU de Tours. Il a un frère, Pierre, de sept ans son aîné. Toute la famille réside à Blois jusqu'au décès du père, l'année de son bac en 2000. Tumeur au cerveau. Sa mère vend la maison deux mois plus tard, achète un appartement à Boulogne et s'y installe avec ses deux fils en novembre de la même année. Puis, Yohann hérite de l'appartement à la mort de sa mère, début 2002, suite à un accident de voiture. Il le partage avec son frère jusqu'à ce que ce dernier soit incarcéré en mars 2003. Ces décès, les problèmes récurrents de son frère avec la justice ont dû pas mal le déstabiliser, car, alors qu'il a obtenu son bac avec mention très bien, il ne s'inscrit en fac de médecine que six ans plus tard en 2006. Brillant, il passe le concours de première année haut la main, termine dans les vingt premiers. Il est maintenant en cinquième année. Plutôt bien vu de ses enseignants et de ses tuteurs, qui déplorent toutefois des absences nombreuses depuis deux semestres. Malgré tout, ils sont indulgents, car il a le profil d'un futur excellent médecin. Sa paye d'externe lui suffit à vivre. Comme il n'a pas de

loyer, ses besoins financiers ne sont pas importants.

— Pas de casier judiciaire ?

— Non.

Quelqu'un frappe à la porte.

— Oui ?

Anissa Chihab passe la tête.

— Patron. Le témoin est là.

— Déjà ? Impec ! Tu m'organises le tapissage. Dès que c'est prêt, tu viens me chercher.

Caroline Jomain est une jeune fille fluette. De jolis traits, mais un teint maladif. Ses cheveux peu épais, filandreux, sont attachés en queue de cheval par un immonde chouchou vert. Elle me jette des regards apeurés.

— Il ne peut pas me voir, n'est-ce pas ?

— Non. Aucun risque, je vous l'assure. Vous êtes prête ?

— Oui, dit-elle, comme à regret.

J'appuie sur le bouton de l'interphone :

— Faites entrer !

Yohann Perrin et les quatre autres garçons, blancs, environ du même âge, pénètrent dans la pièce et s'installent le dos au mur. Le dernier n'est pas encore en place que mademoiselle Jomain s'écrie :

— Le numéro 3 ! C'est lui !

— Vous êtes sûre ?

— Certaine !

La pancarte numéro 3 dans les mains, Yohann Perrin sourit.

Limousin affiche un air ravi. Bien calé dans son fauteuil, il se délecte de mon compte rendu.

— Il est droitier et mesure un mètre quatre-vingt-un. Ça colle parfaitement avec les hypothèses émises dans les trois rapports d'autopsie quant à la carrure de l'assassin. L'empreinte de pas relevée sur la première scène de crime est du quarante-deux ; il chausse du quarante-deux.

— Vous avez retrouvé la chaussure dans son appartement ?

— Non.

— L'arme du crime ?

— Les couteaux de sa cuisine sont propres, mais ils sont partis au labo pour analyse. Par contre, nous avons trouvé deux ouvrages sur Jack l'Éventreur. De nombreuses pages sont cornéées, annotées, des passages concernant la mutilation des victimes sont surlignés. Nous avons bien à faire à un *copycat*, comme disent les Américains. Il a bien préparé son coup, s'est

minutieusement documenté.

— On dirait bien. Quoi d'autre ?

— Primo, il est étudiant en médecine et possède de bonnes connaissances en anatomie humaine. Elles lui ont été indispensables pour charcuter ses victimes comme il l'a fait. Deuzio, la carte de bibliothèque trouvée à côté de la troisième victime est à lui. Et enfin, tertio, il a été formellement identifié par Caroline Jomain, cette fille qu'il a agressée le 3 avril dernier pour débiter son macabre plagiat.

— Des alibis pour les dates des meurtres ?

— Aucun. Il affirme qu'il était chez lui, à regarder la télé, mais il n'est pas capable de nous dire ce qu'il regardait, même pour la soirée d'avant-hier !

Le juge ouvre le tiroir de son bureau et en sort sa balle antistress. Il la lance en l'air. La rattrape. Deux fois de suite.

— Vous avez fait du bon boulot, commissaire.

— Merci, monsieur le juge.

— Quelle heure est-il ? dit-il en regardant sa montre. Dix-neuf heures trente. Je vais l'entendre, amenez-le-moi !

— Maintenant ?

— Pourquoi attendre ? C'est lui, oui ou non ?

— C'est lui !

— Bien. À l'issue de cet interrogatoire de première comparution, je lui signalerai sa mise en examen. Je vais voir avec le juge des libertés et de la détention pour que soit décidée sa mise en détention provisoire. Il a un avocat ?

— Oui, maître Clamart.

— Je le connais. Un coriace... Je l'ai croisé tout à l'heure. Il doit encore être dans le palais. Je vais l'appeler.

Il attrape le combiné de son téléphone, compose un numéro et pose sa main sur le micro.

— Merci, commissaire, vous pouvez aller me chercher monsieur Perrin.

— Ah non ! Gérard ! Pas ton gamay ! La dernière fois, il m'a fallu trois jours pour m'en remettre ! supplie Anissa.

— Taratata, ne bois rien d'autre et tu verras qu'il ne rend pas malade ! Blanquette pour tout le monde ?

— Celle au porc, s'il te plaît !

Tout le monde se tourne vers Nyssen.

— Je rigole ! confesse-t-il.

Et il joint le geste à la parole, imité par toute la tablée. J'observe Anissa. Elle rit, elle aussi.

XIII

L'instruction n'est pas close. Depuis l'incarcération de Yohann Perrin, nous n'avons pas chômé. Limousin entend blinder son dossier avant d'ordonner une mise en accusation devant la cour d'assises.

Je reviens du dix-huitième. Nous venons de terminer la reconstitution de l'agression de Caroline Jomain. Étonnamment, Perrin, qui ne cesse de clamer son innocence depuis sa détention provisoire, s'est plié de bonne grâce à cet exercice.

Sans traîner les pieds, il a fait ce qu'on lui a demandé tout en répétant à l'envi qu'il ne comprenait pas sa présence ici. Sur le côté, je ne l'ai pas lâché des yeux, guettant un geste, un regard, un déplacement qui aurait confirmé qu'il était bien présent ce soir-là.

Qu'il était bien l'agresseur de mademoiselle Jomain. Que ce premier forfait était bien la première pierre de son sanglant édifice.

Je n'ai rien vu.

À trois reprises, il m'a regardé. Et a souri. C'est devenu une habitude. Chaque fois que nos regards se croisent, ses yeux brillent. Une façon insupportable de me narguer que je n'apprécie pas, il l'a bien compris.

Intimement convaincu qu'il est le meurtrier, je reste perplexe devant l'absence de preuves tangibles et irréfutables.

De ces pièces qui, versées au dossier, conduisent tout droit à la case prison. Sans passer par la case départ et ses salutaires vingt mille francs.

Après-demain, un nouveau tapissage est prévu. J'espère que monsieur Li confirmera qu'il s'agit bien de l'individu qu'il a vu sortir, le 31 août vers minuit, de chez Fatou Coulibaly.

Limousin, à cheval sur les détails, a tenu à ce que la reconstitution ait lieu à la même heure que l'agression du 3 avril. C'est pourquoi il est presque minuit quand je gare mon scooter dans la petite cour de mon pavillon.

Machinalement, je sors la poubelle grise sur le trottoir, referme le portail, puis relève le courrier, ce que je n'ai pas fait depuis le week-end dernier.

Malgré la pénombre ambiante, une lettre attire mon attention.

Mon nom et mon adresse ont été imprimés à même l'enveloppe, procédé peu courant : Commissaire Kuhn, 7, rue François-Premier, 92170, Vanves. L'orthographe me fait sourire.

Elle me rappelle cette remarque d'un employé de la mairie qui, lisant un formulaire sur lequel j'avais écrit mon adresse de la même manière, avait dit : « C'est son nom de famille, "Premier" ? »

Je rentre, pose mes clés sur la table, me débarrasse de mes affaires et j'ouvre la lettre, oblitérée le 8 septembre. Une feuille blanche que je déplie.

Au centre, trois mots, imprimés à l'encre noire, lettres droites de deux centimètres de haut : *HA ! HA ! HA !*

Je tourne dans mon lit sans parvenir à trouver le sommeil. Quelque chose me chiffonne. Cette désagréable sensation que l'on éprouve quand on a un mot sur le bout de la langue : on sait que l'on sait, mais on ne sait plus. Généralement, ça revient, d'un seul coup. Poup !

Comme un bouchon maintenu sous l'eau et qui remonte à la surface quand on le lâche. Vers trois heures du matin, alors que je me relève pour aller faire pipi, cela me revient. Poup ! Les SMS ! Au pas de charge, je descends pour récupérer mon téléphone dans mon blouson et consulte avec frénésie mes textos.

Lundi 5 septembre. 9 h 02, bulle jaune : HA ! HA ! HA ! 9 h 28, bulle bleue, ma réponse : BÉ ! BÉ ! BÉ ! Convaincu d'en avoir reçu un autre au moment de la mort d'Awa Niakate, je remonte le temps, le faisant défiler du bout de l'index sur l'écran tactile. Aucun SMS autour du 8 août, mais je crois me souvenir que je l'avais effacé.

Un meurtre, un message. D'abord deux SMS, puis ce courrier. Yohann avait décidé de jouer avec moi. Une autre manie des *serial killers*, paraît-il, qui, inconsciemment, veulent être stoppés par la police.

Ainsi, il n'est pas rare qu'ils sèment derrière eux des indices comme le petit Poucet des cailloux blancs. Pour se faire pincer. Un jour.

Yohann Perrin est l'auteur de la lettre !

Nicolas a identifié le numéro utilisé pour envoyer le deuxième SMS que j'ai retrouvé dans mon smartphone.

Un numéro en 07 (les 06 sont « complets », m'a-t-il expliqué) provenant d'un téléphone jetable, acheté en mai dans un tabac du douzième arrondissement de Paris.

Un appareil prêt à téléphoner : déjà chargé, crédité d'une certaine durée d'appel, il suffit de le débiller et de l'allumer pour passer un appel ou envoyer un message. Le genre de numéro qui n'a pas de propriétaire.

Profitant de son savoir-faire, je lui ai aussi présenté l'enveloppe qui contenait la lettre de Perrin. Il a pu en identifier la provenance à l'aide du code ROC[39] figurant en lieu et place du bureau d'origine. Elle a été postée depuis Boulogne-Billancourt !

En traversant la cour du 36, en direction de l'INPS, je regrette subitement de ne pouvoir faire un tour à la Santé pour discuter avec Yohann Perrin, entre quatre yeux.

Ce message était son dernier, mais j'ai envie d'être sûr qu'il en était l'auteur, simple curiosité personnelle (ou déformation professionnelle, c'est selon). Michèle Lafont pourra peut-être m'aider.

Assise dans son gros fauteuil en cuir, la directrice du LPS observe la lettre

à travers la puissante lumière de sa lampe de bureau.

— Aucun filigrane... Grammage standard... C'est du bête papier imprimante.

Elle repose le pli devant elle.

— Écoute, je ne te promets rien d'extraordinaire, Nils. Une CCM nous donnera la composition de l'encre utilisée, mais...

— Une quoi ?

— Une CCM, chromatographie sur couche mince. Tu déposes l'encre utilisée pour l'impression sur un support fixe, gel de silice ou cellulose, et tu ajoutes des dépôts d'encres références. Le tout est entraîné par une phase mobile, qu'on appelle éluant, qui grimpe sur le support par capillarité. Les encres migrent et, selon leur composition, les lignes de front sont différentes. C'est un procédé de séparation et d'identification.

Je crois entendre madame Pasquet, cette vieille prof de physique-chimie dont j'ai subi l'enseignement pendant mes deux premières années de lycée et qui m'a laissé un souvenir pénible.

— Nathanaël n'est pas au collège ?

— Non ! Pas encore ! CM1.

— Ah ? Je le voyais plus vieux.

— Neuf ans, c'est déjà bien. Pourquoi tu me demandes ça d'ailleurs ?

— Typiquement, c'est le genre de chromato qu'on fait au collège. Tu peux même faire ça chez toi. Tu prends un filtre à café, de l'eau, ça marche très bien. Ma petite dernière en a fait une l'année dernière en cinquième. Ceci étant dit, je connais le résultat : quatre-vingt-quinze pour cent de chance qu'il s'agisse d'une encre HP ou Epson. Ce sont les deux marques qui inondent le marché des imprimantes.

— Tant pis, ça vaut le coup d'essayer. Tu regarderas les empreintes aussi ?

— Évidemment. Et comme tu es un ami, un très bon ami (clin d'œil espiègle), je commencerai par un foulage[40], on ne sait jamais.

— Merci, Michèle.

— Tu ne veux toujours pas me dire d'où vient cette lettre ?

— Ne le prends pas mal, mais non. Pas pour le moment.

— Chacun ses petits secrets...

— Si on veut.

Dehors, il fait gris. La fin du mois de septembre s'annonce merdique. Les températures ont chuté vertigineusement, nous faisant entrer dans l'automne comme par effraction.

Sans grand entrain, je parcours le profil psychologique dressé par l'« experte » Jenny Gardman avant l'arrestation, j'essaie d'y trouver des similitudes avec Yohann Perrin. J'ai la même sensation qu'à la lecture d'un horoscope : en cherchant bien, en se convainquant de, on trouve toujours des

éléments qui font penser que...

Anissa entre dans mon bureau. Sans frapper.

— Patron ! Patron ! On a retrouvé la camionnette ! crie-t-elle, surexcitée.

— Tu dis ?

— La camionnette de Perrin, la blanche, celle avec laquelle il a agressé Caroline Jomain, ben, on l'a retrouvée !

— Assieds-toi. Souffle. Et raconte-moi ça dans le détail.

Respectueuse de mes recommandations, le lieutenant s'assied, souffle et se lance :

— C'est un sacré coup de chance, vous allez voir. Le box est au 64 de la rue de l'Est à Boulogne, pas loin de l'appart de Perrin. Un voisin, qui a l'habitude de venir faire chier son chien dans l'allée menant aux deux rangées de garages, a vu disparaître son clebs dans le trou d'une des portes. Seulement, après que son chien est entré, il a entendu un gros bruit à l'intérieur. Visiblement, le clébard a fait tomber des bidons ou je sais pas quoi en entrant, et l'ouverture par laquelle il est entré a été bouchée : impossible de sortir ! Le chien coincé dans le garage s'est mis à gueuler. Alors, le gars est allé voir la concierge de l'immeuble en face pour savoir à qui appartenait ce garage. Elle savait pas. Il essaie de se renseigner, mais personne ne sait à qui est ce box. Comme son chien gueule de plus en plus fort, il remonte chez lui, prend un manche à balai, redescend et commence à essayer de forcer la porte. Son idée, c'était juste de l'écarter un peu pour que son chien puisse sortir. Ce sont de vieilles portes en bois un peu pourries ; c'était jouable. Pendant qu'il essaie, un locataire de l'immeuble du 78, rue du Château, une rue perpendiculaire à celle de l'Est, dont les fenêtres arrière donnent sur la rangée de garages, le voit depuis chez lui en train de s'acharner sur la porte avec ce qu'il croit être un pied de biche. Il est tard, genre vingt-trois heures, le mec croit à une tentative de vol par effraction et il appelle les collègues du CIAT[41] de Boulogne. Ceux-ci sont sur les lieux en moins de cinq minutes. Le proprio du clébard leur explique, les collègues l'engueulent en lui disant que ce n'est pas une façon de procéder, chien ou pas chien. Mais, quand ils essaient de savoir à qui est ce garage, ils font chou blanc eux aussi. Le clebs gueule de plus en plus fort, des voisins commencent à descendre, c'est un peu le bordel, alors, les collègues se décident à ouvrir la porte. Elle est fermée par un pauvre verrou qu'ils n'ont pas de mal à crocheter avec une clé à percussion. Dès qu'ils ouvrent la porte, le clébard sort en hurlant. Il avait eu le temps de pisser partout, une horreur ! Les collègues relèvent le numéro de plaque pour prévenir le propriétaire et, quand ils consultent le SIV[42], bingo ! Ils s'aperçoivent que le véhicule est recherché !

— Tu parles d'un coup de chance ! Elle est où, maintenant, cette camionnette ?

— À la fourrière, à Levallois-Perret.

— Qui l'a emmenée ?

— Ben, je sais pas. Un camion de remorquage ?

— J'espère que personne n'a mis ses grosses mains grasses sur le volant !

J'ai envie de bouger, marre d'être dans ce bureau. Je redoute les escarres à trop laisser mes fesses posées dans ce fauteuil. J'attrape mon téléphone, contacte l'IJ et demande l'aide d'un technicien.

On me l'accorde gentiment. Je me lève, j'attrape les clés de mon Piaggio et je m'enquiers auprès du lieutenant si elle n'a pas peur en scooter.

— Non.

— Impec ! Tu viens avec moi, on va la voir.

Comme convenu, le gars du SCIJ[43] nous attend devant l'entrée du parking Antonin-Raynaud, qui abrite la fourrière automobile de Levallois. Je le reconnais, car il tient une espèce de grosse mallette en plastique gris, dont la sangle traîne par terre. Je m'arrête à sa hauteur.

— Commissaire Kuhn. Vous êtes de l'identité judiciaire ?

— Oui. Xavier Demaison. Bonjour.

— Bonjour. Vous êtes venu en voiture ?

— Oui. Je me suis garé plus loin, dit-il en me désignant d'un signe de tête la rue Carnot par laquelle je suis arrivé.

— On descend, vous nous suivez à pied ?

— Ça marche.

Je m'engage dans la rampe d'accès qui plonge en direction du sous-sol. Grande boucle dans le sens inverse des aiguilles d'une montre jusqu'au moins un.

Je pose mon scooter à côté de la petite pièce sombre qui fait office de réception. Chihab saute à terre et enlève le Nolan intégral que je lui ai prêté. Ses cheveux retombent sur ses épaules avec une grâce involontaire, mais charmante. Cette fille est vraiment jolie.

— Ça va ? Tu n'as pas eu peur ?

— Non. Pourquoi ?

— J'ne sais pas... Souvent, mes passagers se plaignent de ma conduite.

— Non, ça va... J'aime bien comme vous conduisez... C'est un peu... sportif !

Elle me regarde et cela me gêne. Pour me donner une contenance, je range les casques dans le top-case. Demaison nous rejoint, et nous entrons dans l'aquarium-accueil.

Le gardien de la fourrière, dos à la porte d'entrée, regarde un match de foot sur une petite télé quand nous nous présentons. Comme il ne nous a pas entendus, je me penche au-dessus du comptoir pour comprendre ce qui l'absorbe avec autant d'intensité.

Sur l'écran évoluent les joueurs du mythique FC Barcelone, les Blaugranas. Je comprends mieux la fascination de l'agent d'accueil : le Barça est probablement la seule équipe au monde à avoir su concilier (à grand renfort

de millions d'euros, soit !) culture de la gagne et grand spectacle. À cet instant, pour illustrer mon analyse, Messi s'engage dans la surface de réparation, s'y balade comme s'il y était seul, puis, arrivé devant le goal, balance un pointu qui finit sa course dans les filets.

— Putain, ce Messi ! Il est trop fort ! commente le factionnaire en fin connaisseur.

Sur le terrain, le petit Argentin a disparu sous ses partenaires qui, pour manifester leur joie, ont décidé de faire une montagne humaine du plus bel effet. Curieux, ce besoin de se toucher, de communier par le contact des chairs. Assez sexuel, en fait.

— C'est vrai, je confirme. On peut vous déranger deux minutes avant que le match ne reprenne ?

— Hein ? Quoi ? Ah ! dit-il en se retournant. Qu'est-ce qu'y a ? grogne-t-il.

Je regrette de lui avoir laissé le temps d'admirer la virtuosité incontestée du numéro 10 catalan.

— Commissaire Kuhn, PJ de Paris. J'ai besoin de voir un véhicule qui doit être chez vous.

— Hein ? Maintenant ? Ça peut pas attendre ?

J'ai dû mal entendre. Je le regarde. Il a un visage chafouin aux traits disgracieux, ses lèvres sont pincées, et ses narines, dilatées. Non, j'ai bien entendu et sa réponse ne me plaît pas. Bien que je ne sois pas natif de la Côte-d'Or, la moutarde me monte au nez. Je fais le tour de la banque d'accueil.

— Eh ! Vous n'avez pas le droit de passer de ce côté ! me prévient-il en se levant.

— Ah ! Le droit... Vous avez le droit de regarder la télé pendant vos heures de service ?

— Ben... Euh... C'est pas pareil...

— Si, c'est pareil !

J'attrape son petit poste de TV et je l'éteins.

— Eh ! Faut pas vous gêner ! Posez ce poste immédiatement sinon...

— Sinon quoi ?

Je viens coller mon visage au sien. Je déteste régler un problème par la violence.

Hélas, certaines personnes ne comprennent pas d'autre langage plus civilisé, et je viens de classer mon interlocuteur dans cette catégorie.

Comme un grand (pas un gros, il doit peser soixante kilos tout habillé, avec des pierres dans les poches), il comprend que le rapport de forces n'est pas à son avantage et se rassied. Le message est passé.

— C'est quoi comme véhicule ? bredouille-t-il.

— Fourgonnette blanche, immatriculée dans le quatre-vingt-douze. On vous l'a amenée hier dans la nuit.

— Ah ouais ! Elle est au deuxième sous-sol. Rangée B.

— On descend par où ?

— Au fond, la porte verte.

Je me tourne et j'aperçois l'issue en question de l'autre côté du parking. Sans prendre la peine de le remercier, je prends congé de ce désagréable personnage. Chihab et le technicien me suivent.

— Eh ! Ma télé ! crie dans mon dos le footex par procuration.

— Confisquée !

Nous n'avons aucun mal à trouver le camion de Perrin : c'est le seul de la rangée B. Nous nous équipons avec des gants en latex.

— Regarde devant, j'ordonne à Chihab. Sous les sièges, boîte à gants...

— OK, dit-elle en ouvrant la portière avant.

Je fais coulisser la grande porte latérale côté passager qui glisse sur ses rails sans aucun frottement, sans aucun bruit, comme si elle était neuve.

La cabine a été aménagée : le sol et les parois du camion ont été recouverts de grands panneaux de bois et j'ai devant moi un gros parallélépipède d'une dizaine de mètres cubes.

Entièrement vide.

— Je voudrais savoir s'il y a eu du sang, je dis au TSC.

— Pas de problème.

Il pose sa besace, s'accroupit à côté, l'ouvre et en sort un pulvérisateur qui ressemble à celui que mon père utilise pour humecter ses bonzaïs.

— Luminol, me dit-il. Faut que je prépare la solution. Je dois dissoudre la poudre de luminol dans une solution alcaline et après je rajoute l'activateur. J'en ai pour deux minutes.

— Si jamais il y a du sang, on pourra en tester l'ADN malgré le produit ? je demande, même si j'ai une petite idée de la réponse.

— Oui, oui, pas de problème.

Il entreprend de réaliser son mélange. Je le laisse faire et viens voir ce qu'a trouvé Anissa que j'entends farfouiller à l'avant.

— Alors ?

— Rien. À croire qu'il a été nettoyé. C'est nickel !

— À croire...

— Faut quand même vérifier les empreintes, je pense, suggère-t-elle.

— Ouais. Mais mon petit doigt me dit qu'il n'y en aura pas.

— Commissaire ? me hèle Demaison. Venez voir !

Je me retourne. Le technicien est bronzé comme un schtroumpf. Par-dessus ses épaules, Anissa et moi venons jeter un œil sur la cabine. L'intérieur brille d'une jolie lumière bleue. Uniformément. Comme si elle avait été peinte de cette couleur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? je demande.

— Ça veut dire que ça a été frotté à l'eau de Javel et bien comme il faut ! C'est le problème du luminol : la réaction de chimiluminescence est catalysée par le fer contenu dans le sang, mais ça marche aussi avec les ions hypochlorites de l'eau de Javel. Maintenant, ça veut pas dire qu'il n'y a pas de sang...

— Comment fait-on pour le savoir ?

— Faut faire des prélèvements et ana... Attendez !

Son cou se tend. Il fixe le plafond de la cabine.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Là ! Près du plafonnier !

Il me montre du doigt une minuscule tache bleue, près de la lampe centrale qui sort d'une découpe faite dans le contreplaqué.

— Ça n'a pas été correctement lavé... Si ça brille, c'est que c'est du sang !

Je fais les cent pas dans le couloir de la galerie des juges d'instruction. Perrin est dans le bureau de Limousin qui a tenu à l'auditionner suite à la découverte de la camionnette.

Enfin, la porte s'ouvre. Sort maître Clamart, robe noire, épitoge blanche, suivi de Perrin encadré par deux gardiens de la paix. Mes années de service m'ont appris que quelques jours au ballon suffisent à durcir les traits d'un innocent injustement embastillé. En général, cela se voit sur son visage.

Changement imperceptible pour qui n'a pas l'habitude. Aussi visible que le nez au milieu de la figure pour moi. Perrin est au trou depuis deux semaines et... il n'a pas changé !

Même regard brillant quand il m'aperçoit. Petit sourire en coin. Quand ils passent devant moi, son baveux feint de ne pas me reconnaître. Yohann, lui, me regarde droit dans les yeux.

— Bonjour, commissaire, dit-il d'une voix posée au vibrato obséquieux. À bientôt.

Je le regarde s'éloigner, puis, quand il a disparu, j'entre dans le bureau de Limousin.

— Bonjour, monsieur le juge.

— Ah ! commissaire !

— Alors ?

— Asseyez-vous.

J'obtempère.

— Fabienne, vous me sortez un exemplaire du PV d'audition, s'il vous plaît ?

— Oui, monsieur le juge.

— Que vous a-t-il dit ?

Le magistrat vient récupérer les feuilles qui sortent de l'imprimante et me les tend.

— Lisez-vous même.

J'attrape les deux feuillets.

PROCÈS-VERBAL D'INTERROGATOIRE

L'an deux mil douze,

Le vingt-sept septembre à quatorze heures deux,

Devant Nous, Jean-François LIMOUSIN, juge d'instruction, étant

en notre Cabinet,

Assisté de Fabienne REAUX, greffière,

A comparu Yohann Jean Michel PERRIN, personne mise en examen des chefs de meurtres, faits prévus et réprimés par les articles 221-1, 221-2, 221-3 du Code pénal.

Me Louis CLAMART, avocat de l'intéressé, est présent.

NOUS AVONS POURSUIVI, AINSI QU'IL SUIIT, L'INTERROGATOIRE DE LA PERSONNE MISE EN EXAMEN :

QUESTION : Monsieur Perrin, la camionnette de votre frère, Pierre Perrin, a été découverte hier, le 26 septembre, dans un garage situé au 64, rue de l'Est, à Boulogne-Billancourt. Des taches de sang ont été découvertes à l'intérieur. Connaissiez-vous l'existence de ce garage, monsieur Perrin ?

RÉPONSE : Non, monsieur le juge.

QUESTION : Connaissiez-vous l'existence de cette camionnette ?

RÉPONSE : Oui, monsieur le juge.

QUESTION : Vous saviez que votre frère avait une camionnette, mais vous ignoriez qu'il la rangeait dans un garage, c'est ça ?

RÉPONSE : Oui, monsieur le juge.

QUESTION : Comment cela est-il possible ?

RÉPONSE : Mon frère ne m'a jamais parlé de ce garage. J'ai déjà déclaré que je croyais qu'il avait vendu sa camionnette peu de temps avant sa mise en détention.

QUESTION : Avez-vous déjà utilisé la camionnette de votre frère ?

RÉPONSE : Oui. Il y a huit ou neuf ans. Juste après que j'ai obtenu mon permis de conduire. J'ai aidé un ami à transporter un frigo. Mon frère m'avait prêté son camion.

QUESTION : Comment expliquez-vous la présence de sang dans cette camionnette ?

RÉPONSE : Avant son interpellation, mon frère était boucher aux Halles de Rungis. Il n'est pas imaginable qu'il se soit servi de son véhicule pour transporter des carcasses ou des morceaux de viande qui auraient laissé des traces dans son camion. Mais le commissaire Kuhn ne doit pas l'ignorer.

QUESTION : Pourquoi ?

RÉPONSE : Faites des analyses. Je suis sûr que ces taches de sang sont d'origine animale.

QUESTION : Le camion avait été nettoyé à l'eau de Javel. Avez-vous nettoyé cette camionnette, monsieur Perrin ?

RÉPONSE : Comment aurais-je pu, monsieur le juge ? J'ignorais que mon frère avait gardé ce camion et j'ignorais où il était rangé. Lecture faite, Yohann Jean Michel PERRIN persiste et signe avec

nous et la greffière.

J'observe la signature de Yohann. La calligraphie est enfantine : chaque lettre de son nom est correctement formée, la jambe du dernier « n » revenant souligner l'ensemble. On dirait le paraphe d'un gamin de dix ans.

— Il se moque de nous !

— Je ne vous le fais pas dire, commissaire. Et cet air condescendant !

Il prend le PV que je lui tends et l'apporte à sa greffière.

— Qu'est-ce qu'il entendait par « le commissaire Kuhn ne doit pas l'ignorer » ?

— Son frère a été condamné en 2003 pour homicide volontaire sans préméditation. C'est moi qui l'ai bouclé.

Comme je suis récemment descendu aux archives pour me rafraîchir la mémoire au sujet de l'aîné de la famille Perrin, je lui fais un rapide topo :

— En 2002, Pierre Perrin sort d'un bar avec un ami. Ils sont bien éméchés. Pour des raisons inconnues, sur le chemin du retour, le ton monte, ils en viennent aux mains et Perrin lui fracasse la tête sur un plot en ciment. C'est la nuit, il n'y a pas de témoins, Perrin prend la fuite et va se réfugier chez un ami. C'est là-bas que je lui mettrai la main dessus quelques semaines plus tard. Après son arrestation, il ne cesse d'invoquer la légitime défense, mais écope de la réclusion criminelle à perpétuité assortie d'une période de sûreté de vingt-deux ans. L'absence de témoin, sa fuite et les quelques valises qu'il traînait alors n'ont pas plaidé en sa faveur.

— Vous saviez qu'il était boucher ?

— Oui.

— Drôle de famille, dit-il d'un air désabusé.

Il se rassied, ouvre son tiroir et en sort sa balle fétiche qu'il se met à écraser nerveusement.

— Vous avez eu les résultats du labo concernant la tache trouvée dans le camion ? je demande. Il s'agit bien de sang de cochon.

— Je sais. Mais je n'avais pas envie de lui faire ce plaisir ! Il faut continuer à fouiller, commissaire. On ne le lâche pas !

— Entendu, monsieur le juge.

XIV

Mon téléphone sonne. Appel interne. Une petite lumière orange clignote à côté du nom du taulier. Je décroche.

— Oui, Michel ?

— Nils. J'étais en communication à l'instant avec le commissaire Burtin du commissariat du dixième. Ils viennent de recevoir un appel anonyme leur indiquant la présence d'un cadavre au numéro 15 de la rue Demarquay, dans un appartement au premier étage. Ils bouclent le quartier. Je leur ai dit que tu arrivais.

— OK.

Je fonce au coffre récupérer mon Beretta que je glisse dans mon holster, puis passe avertir mon groupe.

— Ça chauffe dans le dixième, on y va ! Quelqu'un sait où se trouve la rue Demarquay ?

Chihab se jette sur son ordi et lance Google Maps. La punaise rouge vient se ficher dans une petite rue proche de la gare du Nord.

— Eh ! C'est à côté des rails où on a trouvé deux des corps ! fait remarquer l'ingénu lieutenant Lefort.

Il a raison : située du côté est de la voie de chemin de fer, la rue Demarquay n'est qu'à une centaine de mètres du quartier de la Goutte d'Or.

— Nous sommes le 1er octobre, ajoute, énigmatique, Letellier.

— Et ? je l'invite à poursuivre.

— Le quatrième meurtre de l'Éventreur a été perpétré le 30 septembre !

Il dégage son calepin Rhodia, son *Wikipédia* à lui, le feuillet, trouve l'information et me la communique :

— Catherine Eddows, quarante-trois ans, est la troisième victime officielle de Jack l'Éventreur. Elle est défigurée, égorgée et éventrée. L'assassin sort ses intestins et vole son rein gauche.

Un frisson me parcourt.

— Deux coïncidences..., c'est beaucoup, philosophe le commandant.

C'est impossible ! Strictement impossible. Je veux m'en convaincre, mais je n'y arrive pas. Tel saint Thomas, il faut que je le voie pour y croire !

— Magnez-vous ! On fonce ! Je veux tout le monde, passez chercher Nicolas !

Équipé de la combinaison de rigueur, je suis penché au-dessus du sac noir scellé de façon hermétique avec du gros scotch marron, celui qu'affectionnent les démenageurs.

Il est posé au milieu du salon de Rose Mabanda Bizunga. Propriétaire de ce

deux-pièces dans lequel règne un bordel indescriptible, madame Mabanda est aux abonnés absents.

— Tu es prête ? je demande à Anissa en face de moi.

— Prête !

De ses deux mains gantées qui tremblent un peu, elle tend le bas du sac. Je plonge la lame de mon cutter dans le plastique, puis le fends sur toute sa longueur. Une odeur nauséabonde s'échappe subitement et je porte ma main sur mon nez pourtant coiffé d'un masque en papier. Le parfum chimique du latex me fait du bien.

— On ouvre !

Nous écartons les pans du sac.

Elle est black. Elle est bien portante. Elle a été égorgée, et son visage n'est plus qu'une bouillie de chair. Sa poitrine est ouverte de la gorge jusque sous son nombril. Les intestins sont sortis et ont été jetés en vrac entre ses jambes.

— Merde ! dit Anissa. C'est pire que tout ! Ah... Je crois que...

Elle se lève précipitamment et s'élance hors de l'appartement, bousculant au passage le commissaire Burtin qui est resté en retrait, à la porte du salon, pour assister au déballage du « paquet-cadeau ».

Le cœur au bord des lèvres, je me force à regarder le corps. Je ne sais pas si le rein gauche manque à l'appel, mais je suis prêt à parier que oui.

La victime est entièrement nue et serre dans sa main droite un petit bocal en verre. Il fait une chaleur étouffante ici, et une goutte de sueur coule depuis mon front, prend de l'élan sur mon nez et chute sur le cadavre.

— Quelqu'un pour m'aider !

Burtin, équipé du costume réglementaire de celui qui pénètre sur une scène de crime, s'agenouille en face de moi. Je le vois marquer le coup quand il découvre le cadavre, même s'il essaie de ne rien laisser paraître.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Elle tient quelque chose dans sa main droite. Je voudrais voir ce que c'est. Essayez de lui écarter les doigts pour que je le prenne.

Le commissaire s'exécute et je récupère le bocal. C'est un pot à moutarde. De ceux qu'on achète pour faire plaisir à ses enfants, car, une fois vides, ils se transforment en verres bariolés.

Celui-ci est aux couleurs de Sam-Sam, une espèce de petit super-héros coiffé d'un masque carmin aux oreilles pointues (la version Chaperon rouge de Batman).

À l'intérieur du récipient que je lève au niveau de mes yeux, il y a deux boutons-pression en métal brillant et un dé à coudre.

J'ai réuni le groupe dans la rue, laissant les policiers scientifiques s'emparer des lieux où, malgré les fenêtres ouvertes, plane un relent pestilentiel difficilement supportable, Vicks ou pas Vicks. Ma voix est

autoritaire, presque synthétique :

— Je veux tout le monde sur le coup ! Il faut être efficace ! Nicolas, tu portes toi-même les échantillons à tester au labo. Un, prélèvement ADN pour l'identité de la victime, car il y a de fortes chances que ce soit la propriétaire. Tu penseras à récupérer sa brosse à dents pour comparaison. Deux, tu fais tester le sac pour savoir si c'est le même plastique que celui qu'on a retrouvé sous les ongles d'Awa Niakate. Trois, tu passes au fichier toutes les empreintes que l'IJ trouvera dans l'appart. Quatre, tu te débrouilles pour trouver son portable et tu m'épluches tous ses appels des trois derniers mois. Tu as compris ?

— Oui, patron.

— Dépêche-toi. Je veux tout avant demain dix heures du matin.

Il regarde sa montre. Il est six heures moins le quart. Il comprend qu'il n'a pas une minute à perdre et décampe.

— Anissa, ça va mieux ?

— Ouais, ouais, patron, me rassure le lieutenant.

— Bien. Alors, toi et Jérémy, vous faites les constats, puis enquête de voisinage poussée. Vous interrogez tout l'immeuble, toute la rue, tout le quartier ! Quelqu'un a forcément vu ou entendu quelque chose ! Rendez-vous demain dans mon bureau. Go ! Stéphane. Tu te charges d'obtenir une autopsie le plus vite possible. Demain, ce serait le top. Tu peux faire ça ?

— Pas de problème, patron.

— Après tu remontes et tu vois si l'un des techniciens peut te donner l'heure du décès. Même approximative. Allez, action !

Le commandant Letellier attend mes consignes.

— Nous, on fonce chez le proc'. Il faut le convaincre d'ouvrir une information distincte.

— Commissaire Kuhn !

Je me retourne. Cette peste de Laurence Jacquier a réussi, Dieu sait comment, à pénétrer dans la zone pourtant sécurisée que les hommes du commissaire Burtin ont délimitée en amont et en aval de la rue Demarquay.

— Que faites-vous là, madame Jacquier ? dis-je froidement.

— Ce meurtre est-il dans la lignée des précédents ? Disculpe-t-il Yohann Perrin ? Le choix de cette rue qui rend hommage à un célèbre chirurgien est-il anodin ?

— Je vous demande de quitter les lieux, madame Jacquier. Vous n'avez rien à faire ici !

— Répondez à ma question et je m'en vais.

C'est une femme, mais j'ai pourtant envie de la baffer.

— Commandant, veuillez raccompagner madame Jacquier derrière les barrières.

Letellier s'avance vers la journaliste.

— Pourquoi ne répondez-vous pas à ma question, commissaire ?

— Parce que je n'en ai pas envie ! Commandant, je vous attends dans le

Dans la voiture, je cherche à connaître le fond de la pensée du commandant. Son avis est toujours de bon conseil. La plupart du temps, il est la voix de la raison.

— Qu'est-ce t'en penses ?

Il s'arrête au feu rouge (je ne l'ai jamais vu user, et donc abuser, du deux tons).

— Je ne sais pas trop. Tout comme toi, j'étais convaincu de la culpabilité de Perrin. Ce nouveau meurtre remet tout en question.

— Pourquoi ?

— C'est amusant que tu me demandes cela. Tu le sais très bien, mais on dirait que tu n'oses pas le dire.

— Peut-être... Alors ?

— 30 septembre, nouveau meurtre. Copie parfaite de celui de Jack l'Éventreur : à l'époque, Catherine Eddows avait été retrouvée serrant dans sa main un petit pot de moutarde qui contenait deux tickets du mont-de-piété, des boutons en métal et un dé à coudre. C'est le même meurtrier et il suit le canevas qu'il s'est fixé avec une minutie, un respect du détail qui l'honore, si je peux m'exprimer ainsi. Yohann Perrin est sous les verrous depuis quinze jours. La conclusion s'impose : Yohann Perrin n'est pas le meurtrier.

Il se tourne vers moi. Silence.

— C'est vert, je dis.

— Il te faudra bien l'admettre. Le juge, le procureur arriveront à la même conclusion, dit-il en passant la première.

— On s'en fout du juge et du proc' ! Toi, Alain, t'en penses quoi ? C'est Perrin ou pas ?

Il réfléchit. Dans ma tête, je compte jusqu'à cinq avant qu'il n'affirme :

— Ce n'est pas Perrin.

Limousin et Gardieux m'ont écouté sans m'interrompre. Ils ont clairement compris mon point de vue et c'est le procureur qui pose en premier la question qui fâche :

— Bref, que voulez-vous, commissaire ?

— Que vous ouvriez une information distincte ! On ne peut pas libérer Perrin !

— Et pourquoi donc ? m'interroge Limousin.

J'essaie d'être convaincant :

— Rien n'interdit de penser qu'un dégénéré ait décidé de reprendre le flambeau. Bien que cela n'ait jamais été mentionné dans la presse, il aura

compris que Perrin copiait les meurtres de l'Éventreur et il se sera mis en tête de finir le travail. Un *copycat* de *copycat*, dirait votre amie américaine, celle du FBI.

— C'est parfaitement absurde, commissaire ! me gifle le juge d'instruction.

— Je ne crois pas, c'est...

— Arrêtez ! Vous êtes ridicule ! Monsieur le procureur ?

Gardieux me regarde.

— Je pense que monsieur le juge a raison, commissaire Kuhn... Maître Clamart doit déjà être au courant de ce nouveau meurtre. Inutile de vous dire le foin qu'il va mettre !

— Vous allez lier les deux affaires ?

Il souffle. Tapote ses doigts sur son bureau.

— Vous pensez trouver quelque chose contre Perrin avec ce nouveau meurtre ?

— Je ne sais pas... Il faut au moins attendre le résultat de l'autopsie que vous avez dû requérir. Le gardien Nyssen vous a appelé ?

Il hoche la tête.

— Je veux bien faire traîner jusqu'à demain dans l'attente de ce rapport, mais...

Mon téléphone vibre dans ma poche.

— Veuillez m'excuser, dis-je en l'attrapant.

C'est Nyssen ! Je décroche vivement et j'enclenche le haut-parleur.

— Oui, Nyssen ?

— Commissaire. Un des gars pense que la mort remonte à hier. Il n'a pas pu être plus précis. Sinon, l'autopsie aura lieu demain à neuf heures.

— Tu y assistes et tu m'apportes tes notes dès qu'elle est finie.

— OK, patron.

— Et insistez pour que le légiste me faxe son rapport immédiatement ainsi qu'à monsieur le juge d'instruction Limousin ! vocifère Gardieux.

— Tu as entendu ?

— Oui.

Je raccroche.

— Perrin était en cellule hier, si je ne m'abuse, commente Limousin, laconique.

— Laissez-moi jusqu'à demain, monsieur le procureur, je supplie.

— Demain, c'est dimanche. Je vous laisse jusqu'à lundi. Nous ferons le point ici même, à huit heures trente. En espérant que Clamart ait un repas de famille prévu pour la journée de demain !

Mes hommes sont sur le terrain ; ils savent ce qu'ils ont à faire. Par conséquent, je n'ai pas jugé utile de rester à la brigade et suis chez moi à vingt et une heures. Je suis dans un état d'excitation intense : après Limousin et

Gardieux, Bastien n'a pas abondé dans mon sens. Pour lui aussi, il faut tout reprendre à zéro. Perrin est mis hors de cause par ce nouvel assassinat. J'enrage de ne pas avoir réussi à leur faire passer mon sentiment : Perrin est coupable des trois premiers meurtres. Je ne peux pas le prouver, pourtant, j'en suis sûr. Hélas, j'ai bien compris que, sauf miracle, il devrait sortir très prochainement. Toutefois, il me reste une carte à jouer : la plainte de Caroline Jomain. C'est le seul élément tangible de nos investigations et j'entends bien en tirer profit pour prolonger le séjour derrière les barreaux de Perrin. Ce premier malade hors d'état de nuire, je m'intéresserai au second. Cet abruti qui n'a rien trouvé de mieux que de copier le copieur.

J'ai besoin de me détendre. Je me fais couler un bain, j'ouvre une bouteille de sancerre blanc que je déguste en barbotant. Mais ni l'eau chaude ni le vin frais ne parviennent à me calmer.

Comme je n'ai pas encore mangé, l'éthanol fait son effet, et la tête me tourne un peu. Je descends à la cuisine, j'attrape une tranche de jambon dans le frigo, le bocal de cornichons, un yaourt et une pomme.

Déniche un vieux morceau de pain dans la huche que je fais griller pour lui redonner un semblant de moelleux.

Alors que je m'installe devant la télévision avec mon plateau-repas improvisé, mon smartphone bipe.

Nouvel SMS. De l'index, fébrilement, je pousse la photo de mon fils qui me sert de fond d'écran sur la droite pour faire apparaître le message, daté du samedi 1er octobre, 23 h 02.

J'ai du mal à croire ce que je lis : *HA ! HA ! HA !*

Le commandant Letellier et le lieutenant Lefort sont déjà dans leur bureau commun quand j'arrive. Ils regardent la télévision sur l'iPad de Jérémy.

— Eh ! patron ! Venez voir ça !

Sur la tablette, BFM télé. Maître Clamart répond aux journalistes. Sûrement pour donner plus d'emphasis à son allocution, il a revêtu sa robe noire aux trente-trois boutons et choisi comme arrière-plan les grilles du palais de Justice. Le mot Direct clignote en haut à droite de l'écran. Comme quoi il n'y a pas que les flics qui bossent le dimanche.

« Cette cabale contre mon client n'a que trop duré. Ce nouvel assassinat met clairement en évidence les lacunes de l'enquête à charge instruite à l'encontre de monsieur Perrin. Trop de suppositions, aucun fait. J'exige que ces attaques *ad hominem* prennent fin séance tenante. Dès lundi, à la première heure, j'irai en faire part au juge d'instruction. Mon client ne passera pas une journée de plus en prison. Merci. »

— Ah ! le bâtard ! commente Lefort en éteignant son iPad. Comment il se la pète ! Attaque *ad nomenclam* ! C'est quoi, ces conneries !

— Tu veux vraiment savoir ? propose le chef de groupe.

— Ouais, pourquoi ? Tu crois que j'suis pas assez malin pour capter ? se braque le lieutenant.

— Une attaque *ad hominem* (il insiste sur le « h » en l'aspirant bruyamment) est une formule de rhétorique par laquelle tu démontres que l'affirmation de ton interlocuteur est fausse en se servant de ses propres arguments.

C'est dit sans prétention, comme une évidence. La réaction de Jérémy est amusante : il se renfrogne, ses sourcils se froncent, ses lèvres se scellent. Il n'a pas compris, mais ne veut pas le dire.

— C'est souvent utilisé à mauvais escient. En l'occurrence, comme vient de le faire maître Clamart. *Ad personam* eût été plus adéquat. L'attaque *ad personam* est personnelle, sans relation avec l'objet du débat. Tu as compris ?

— Ben, ouais..., ment Lefort.

— Merci pour cette belle leçon de français, Alain, je dis pour sonner la fin des cours. Pourquoi Anissa n'est pas là ?

— Je suis là, patron ! J'étais aux toilettes !

— Bien, on peut commencer. Nicolas nous rejoindra.

Je viens poser une fesse sur la table la plus proche.

— Je vous écoute.

C'est Anissa qui s'y colle.

— La victime s'appelait Rose Mabanda Bizunga. Une de ses voisines l'a formellement identifiée grâce à ses vêtements et au petit tatouage qu'elle arborait au-dessus de la malléole droite. Française d'origine camerounaise, elle avait trente-cinq ans. Elle était vendeuse dans une petite boutique d'ustensiles africains de la rue Affre. Enfin... Vendeuse... Le gérant, monsieur Bizunga comme par hasard, nous a dit qu'il l'employait à titre « amical », mais, vu sa tronche et son manque évident de coopération, Jérémy a compris comme moi : il est polygame et Rose devait être l'une de ses femmes ! Hein, Jérémy ?

— Euh... Ouais, ouais, dit le lieutenant en sortant de la réflexion intense qui l'absorbait (les explications de Letellier à n'en pas douter). Y a pas intérêt que l'inspection du travail vienne lui rendre visite, c'est clair.

— Ni la mondaine[44] d'ailleurs ! Si on en croit le voisinage, Rose était un petit peu attardée mentale, et son employeur-mari lui envoyait régulièrement des visiteurs... Le genre de visiteurs qui entrent avec le sang qui bout et qui sortent avec le bout qui sent.

Elle s'arrête, un large sourire aux lèvres.

— Pas mal, non ? C'est moi qui l'ai trouvée.

— L'heure n'est pas à la déconnade Anissa, je dis sèchement. Poursuis !

Gênée, elle toussote, puis reprend :

— Enfin, Rose Mabanda Bizunga se prostituait, quoi !

— Elle se droguait ?

— Non. On n'a rien trouvé chez elle et elle n'était pas connue pour ça.

— Pour quoi elle était connue alors ?

— Elle était un peu folle, je vous l'ai dit. Suffisamment folle pour proposer ses services en échange d'une cigarette ou d'une boîte de pâté ! C'est à tout le moins ce que m'a dit un gars qui affirmait le tenir d'un gars.

— Quelqu'un a vu quelque chose ?

— Whalou ! lance Lefort. Elle est plutôt calme, cette rue. C'est pas le même bordel que dans le dix-huit !

Je m'énerve :

— L'appartement est en face d'un restaurant, l'immeuble a un concierge et vous me dites que personne n'a rien vu ! Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ?

Je regrette aussitôt de m'être emporté. Personne ne dit rien, mais je comprends que je les ai vexés d'avoir pu penser qu'ils ont mal fait leur boulot.

— Excusez-moi. Je suis un peu tendu en ce moment. Ce n'est pas contre vous... Rien, donc ?

— Rien, patron. La seule info potable, c'est que les voisins n'avaient pas vu la victime depuis un moment, ni son pseudo-mari d'ailleurs, mais cela n'a inquiété personne. Il lui arrivait fréquemment de disparaître ou de s'enfermer dans son appartement pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Un peu chtarbée, la meuf...

Je pose ma tête dans mes mains et me masse le front. Puis les yeux. Je suis las.

— C'est du bon travail. Comme d'habitude. Vous pouvez rentrer vous reposer. On se retrouve demain.

— Nils ? m'interpelle doucement Letellier qui n'a encore rien dit.

— Oui, Alain ?

— Juste un détail. Le 30 septembre, Jack l'Éventreur a tué deux femmes. Catherine Eddows et Elizabeth Stride.

— Tu penses qu'un nouveau cadavre devrait faire surface ?

— En toute logique..., oui.

— Si on peut parler de logique dans cette affaire... Allez ! Rentrez vous reposer et profitez de votre dimanche ! À demain !

En sortant, je tombe sur le lieutenant N'Guyen.

— Ah ! patron ! Désolé du retard ! dit-il, essoufflé.

— Ce n'est pas grave. Viens, on passe dans mon bureau.

Une fois que nous sommes installés, j'ouvre le bal :

— Alors, comme ça, la victime s'appelle Rose Mabanda Bizunga ?

— Comment vous savez ? dit-il, interloqué.

— Une de ses voisines a pu la reconnaître. Qu'as-tu trouvé de ton côté ?

— Les mauvaises nouvelles d'abord : pas d'autres empreintes que les siennes dans l'appartement. Il semblerait que, malgré l'étonnant foutoir qui régnait chez elle, elle était assez maniaque. Le concierge m'a dit qu'il la voyait souvent passer la serpillière sur le palier de son étage alors qu'une société de nettoyage le fait une fois par semaine. Une folle du chiffon !

— Entre autres...

— Deuxième mauvaise nouvelle, il y a une caméra de vidéoprotection au bout de la rue Demarquay, mais elle n'a pas encore été activée. Elle fait partie du plan qui prévoit le déploiement de plus de mille caméras dans la capitale. Mise en service à partir de l'été prochain.

— On faisait sans jusqu'à présent..., je remarque, fataliste.

— Troisième mauvaise nouvelle : elle n'avait pas de téléphone portable...

— Putain, ce n'est pas croyable ! Il y a un portable par habitant en France et on tombe deux fois de suite sur des personnes qui n'en ont pas ! Rien ne tourne correctement dans cette affaire !

Refusant de céder au syndrome de « la faute à pas de chance », j'essaie de positiver, comme ils disent chez Carrefour, et je demande :

— Et la bonne nouvelle ?

— Le sac plastique dans lequel son corps était enveloppé est le même que celui retrouvé sous les ongles de la première victime ! Même composition, même épaisseur !

— Est-ce que tu pourrais retrouver qui vend ces sacs ? Et à qui ?

— Je peux essayer, mais il y a de fortes chances qu'ils soient assez courants... Mais je vais essayer, patron.

— Merci.

Il se lève.

— Une dernière chose. Peux-tu me dire qui a passé le coup de fil anonyme au commissariat du dixième, quand et où ?

— Ça, ça devrait être plus facile.

— Tu le fais tout de suite ?

— Il faut que je monte.

— Vas-y et appelle-moi dès que tu as la réponse. Après, tu peux rentrer chez toi. Tu commenceras la recherche sur les sacs demain.

— OK, patron.

Il sort.

Sept minutes, onze secondes et trente-huit centièmes plus tard, mon fixe sonne.

— L'appel a déclenché un relais dans le vingtième arrondissement, à seize heures cinquante, rue Malte-Brun, près du métro Gambetta. Il provenait d'un téléphone portable.

— Tu as le numéro ?

Je note, sous sa dictée, mais sur un bloc, les dix chiffres qui commencent par 07.

— Un nom ?

— Désolé, ça vient d'un téléphone jetable. Comme celui que vous m'avez fait chercher il y a quinze jours. C'est pas le même d'ailleurs ?

— Merci, Nicolas.

Je raccroche pour ne pas avoir à répondre et prends mon Galaxy S. J'ouvre l'historique des textos, je retrouve le message du 1er octobre. Combien de chances pour que les deux numéros de téléphone soient identiques ?

Statistiquement ? Aucune.

Et pourtant... Bloc-notes, smartphone... Ce sont les mêmes !

L'ambiance est anxiogène dans le bureau du procureur de la République. Je dois avouer que je n'en mène pas large. Néanmoins, il va me falloir défendre mon bifteck avec opiniâtreté et conviction.

Car j'ai raison.

Gardieux déambule de long en large, s'arrêtant par instants pour regarder par la fenêtre avant de reprendre sa ronde. Comme un fauve en cage.

— Il n'aura pas fallu longtemps à Clamart pour monter au créneau ! Hier la télé, et ce matin, je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il fait le pied de grue devant votre bureau, monsieur le juge.

— Exact, confirme Limousin. Il a exigé que je le reçoive. Je lui ai donné rendez-vous après cette réunion ! C'est pourquoi j'aimerais que nous soyons constructifs, messieurs. Dressons deux listes. Une qui regroupe tous les éléments à charge contre Perrin, une autre à décharge. Pour ma part, je ne vous cache pas que mon opinion est faite, et l'intervention télévisée de maître Clamart n'y est pour rien, mais cette double liste permettra à chacun de juger de la pertinence de ma décision.

— Commençons par le rapport d'autopsie que j'ai sous les yeux, dit le procureur. Vous avez eu le temps de le lire, commissaire ?

— Oui.

— Vous avez donc lu comme moi que le médecin légiste estime que ce meurtre a été commis par la même personne que les trois autres. Même type de couteau, même précision chirurgicale.

— J'ai lu. J'ai aussi vu la signature en bas de ce rapport.

— Oui ? Et quel est le problème avec cette signature ?

— Il y en a deux ! J'ai appris hier que la mère du docteur Paulin a fait une attaque cérébrale jeudi dernier et qu'elle a été hospitalisée au CHU de Rennes. Madame Paulin s'est rendue à son chevet immédiatement et c'est donc le docteur Porret qui a procédé à l'autopsie. Je l'ai eu ce matin au téléphone ; il m'a avoué l'avoir confiée à un étudiant. Il dit être débordé et...

— Je suppose que son étudiant a fait cette autopsie sous son autorité directe. Ses conclusions sont donc validées par le docteur Porret.

— Permettez-moi d'en douter...

— Non ! Je ne vous permets pas, commissaire, dit Limousin, cinglant. Une enquête de police repose sur le professionnalisme de tous ses acteurs et il ne doit pas être remis en cause.

— Je me permets de vous faire remarquer que je ne suis pas en très bons termes avec le docteur Porret et...

— Je ne vois pas en quoi cela remettrait en cause son analyse ! À ce compte-là, l'expertise psychiatrique de monsieur Perrin que j'ai ordonnée et

qui ne rend compte d'aucun désordre mental est aussi à mettre à la poubelle ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, mais...

— N'en parlons plus. Cette autopsie est évidemment à ranger dans la colonne des éléments à décharge, tout comme cette fameuse expertise, n'est-ce pas, monsieur le procureur ?

— Oui. Ainsi que l'analyse du sang retrouvé dans la camionnette de Yohann Perrin. Du sang de cochon, je crois savoir.

— Exact, je confirme.

— La présentation du suspect devant l'unique témoin oculaire, monsieur... Liu... Ou Lu-i...

— Monsieur Li.

— Oui, c'est ça ! Monsieur Li ! Elle n'a rien donné non plus. Que reste-t-il alors ? Une empreinte de pas taille quarante-deux qui est, somme toute, une pointure bien courante. Des lectures en rapport avec Jack l'Éventreur...

— ... dont les pages sont cornées, annotées...

— Et ? Je suis moi-même passionné par la chasse à courre et notamment les chiens de grande vénerie de race grand anglo-français tricolore. J'ai plusieurs ouvrages sur ces bêtes et j'espère que cela ne fait pas de moi un zoophile !

Personne n'ose infirmer ou confirmer. Le procureur continue :

— L'élément le plus troublant est certes cette carte de bibliothèque retrouvée à côté du troisième cadavre...

— Et la plainte de mademoiselle Jomain. Elle a formellement reconnu Yohann Perrin comme étant son agresseur. La date de cette agression n'est pas anodine. Tous les meurtres ont eu lieu aux mêmes dates que ceux perpétrés par Jack l'Éventreur en 1888. Quand on sait le soin qu'apporte le meurtrier à imiter son idole, j'en veux pour preuve le dernier meurtre avec ces objets retrouvés dans la main de la victime, le foie qui a été dérobé, les intestins sortis... Non ! Cette agression ne peut pas être une coïncidence !

Limousin décide de le prendre de haut et c'est d'une voix basse, presque rampante, qu'il me demande :

— Vous savez combien d'agressions ont lieu chaque jour à Paris, commissaire ? Une moyenne ? Vous devez connaître cela tout de même ? Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire... Pour l'année 2010, les faits constatés pour des atteintes volontaires à l'intégrité physique se chiffraient à une centaine par jour à Paris. Plus de quatre cents au niveau de l'Île-de-France. Alors, oui, permettez-moi de croire à la coïncidence !

— Vous n'avez pas hésité à mettre Yohann Perrin en détention provisoire, monsieur le juge ! Personne ne vous a forcé la main, c'est bien...

— Il ne manquerait plus que ça ! Oui, j'ai mis monsieur Perrin en détention provisoire au vu des éléments dont je disposais alors. Au jour d'aujourd'hui, ces éléments ne pèsent plus très lourd dans la balance.

— Je sais, j'ai vu la statue à l'entrée, vous vous y connaissez en balance ! Sauf que vous avez les yeux bandés pour ne pas v...

— COMMISSAIRE KUHN !

Ce rappel à l'ordre vient de Michel Bastien. Décidé à me laisser exposer mes arguments, il n'a rien dit jusqu'alors, mais, fidèle défenseur de la hiérarchie, quelle qu'elle soit, et des marques de respect qui les accompagnent, il ne peut tolérer une telle remarque de ma part.

— Je vous prie d'excuser le commissaire principal Kuhn, monsieur le juge. Ses mots ont dépassé sa pensée. N'est-ce pas, commissaire ?

Comme je ne réponds pas, il enchaîne. (Je sais que j'aurai droit à un savon en règle dès que nous franchirons la porte de ce bureau.)

— Il nous faut tout reprendre à zéro, messieurs. Cette instruction doit redémarrer sur de nouvelles bases. Bases auxquelles nous pouvons ajouter ce dernier meurtre. Il doit pouvoir nous apporter de nouvelles pistes à explorer. L'assassin de la Goutte d'Or est toujours dans la nature. Il nous nargue, c'est évident.

Un ange passe. Petit, grassouillet et magicien, car ses ailes font flap flap en silence. Dois-je leur parler des SMS ? De la lettre ? L'envie de le faire est forte, mais quelque chose me retient.

— Je vais signifier la libération de Yohann Perrin à son avocat, maître Clamart, lâche Limousin. Qu'avez-vous décidé, monsieur le procureur ?

— Je vais demander l'ouverture d'une information distincte contre X, mais, au regard des points de convergence, je motiverai mon réquisitoire introductif pour que vous en soyez saisi.

— Bien, dit le juge. Commissaire Bastien, j'aimerais que le commissaire Kuhn soit déchargé de cette affaire. Il serait bon qu'une nouvelle équipe se penche dessus avec un regard neuf. Sans a priori. Qu'en pensez-vous ?

Bastien se tourne vers moi. Qu'attend-il ? Que je lui donne mon aval ? Je ne dis rien.

— Monsieur le juge a raison, commissaire, me dit-il, penaud. Vous avez fait de l'excellent travail jusqu'alors, personne ne dira le contraire, mais il est temps de passer la main. À partir de maintenant, vous ne vous occupez plus de cette affaire et c'est valable pour tout le groupe du commandant Letellier. Je vais mettre le commandant Danglard sur le coup. Il me rendra personnellement compte des avancées de l'enquête. Vous le brieferez et veillerez à lui communiquer toutes les pièces du dossier.

Je serre les dents.

Dans la salle du Sein-Miche, Nyssen, Chihab, Lefort, N'Guyen et Letellier attendent de savoir pourquoi je les ai rassemblés ici.

— Inutile de dire que ce que je vais vous demander doit rester entre nous...

— C'est pour ça qu'on est pas à la brigade ? demande Nyssen avec candeur.

— T'as tout compris, Stéphane. À la brigade, les murs ont des oreilles...

Je bois une gorgée de coca.

— C'est officiel, Perrin va être libéré. D'ailleurs, il est peut-être sorti à l'heure où je vous parle. Nous sommes déchargés de l'enquête qui est récupérée par Danglard, supervisé par Bastien lui-même. Je ne vous cache pas que je l'ai mauvaise, presque deux mois que nous sommes sur cette affaire et il n'est pas question de tirer un trait sur ces deux mois de boulot ! Simplement, je vais vous demander d'être discrets. Si le taulier apprend que nous n'avons pas lâché, ça risque de chauffer dans les chaumières.

— Patron ?

— Oui, Anissa.

— Vous nous demandez de continuer nos investigations mais en « sous-marin », c'est ça ? dit-elle en mimant les guillemets.

— C'est ça.

— Mais on enquête sur quoi ?

— Ouais, c'est vrai ! reprend Lefort. On a whalou...

— Je ne suis pas d'accord. Le sac dans lequel était Rose Mabanda Bizunga est le même que celui retrouvé sous les ongles de Niakate. N'Guyen s'occupe de savoir qui les produit, où on les achète. D'autre part, Alain pense qu'un deuxième cadavre devrait être découvert très prochainement, s'il ne l'a pas déjà été. Il va falloir s'en assurer. Troisièmement, je veux mettre en place une filature de Yohann Perrin. Si, comme je le pense, c'est bien le meurtrier, il faut...

— Comment ça peut être lui vu qu'il était au ballon avant-hier ? me coupe Jérémy.

— Ouais, je comprends pas non plus, patron, surenchérit Nyssen.

Je les observe. Ils ne me comprennent pas et je ne peux pas leur en vouloir.

— Vous me faites confiance ?

Les lieutenants me témoignent leur loyauté d'un signe de la tête. Nyssen marmonne que « Ouais, ouais ». Seul Alain garde le silence. Nous travaillons ensemble depuis de nombreuses années et avons toujours été en phase. Toujours. C'est pourquoi je n'ai encore jamais vu cette expression sur son visage, cette curieuse alliance d'incompréhension et de méfiance qui ressemble, j'en ai peur, à de la suspicion à mon endroit.

— Là n'est pas la question, affirme-t-il posément. La question est : pourquoi êtes-vous persuadé de la culpabilité de Perrin ?

Quinze jours se sont écoulés depuis la découverte du corps de Rose Mabanda.

Aucun cadavre de femme n'a été découvert dans Paris ou sa couronne qui puisse, de près ou de loin, être relié au meurtrier de la Goutte d'Or. *Serial killer* que la presse a oublié aussi vite qu'elle en a fait ses choux gras, passant comme elle sait si bien le faire à un autre sujet, plus brûlant, plus d'actualité !

La traque de Kadhafi, la mort de Steve Jobs, la probable victoire de François Hollande à la primaire socialiste et la probable défaite des bleus en demi-finale de la Coupe du monde de rugby ont relégué l'affaire de la SNCF aux oubliettes de l'information. Plus assez fun, plus assez sanglante...

La filature de Perrin que j'ai mise en place malgré les réticences du commandant n'a pas porté ses fruits. La semaine qui a suivi sa libération, il n'a rien fait d'extraordinaire et, quand il est retourné à la fac la semaine dernière, tel l'étudiant modèle, j'ai décidé de mettre fin à cette surveillance.

Nicolas N'Guyen a pu identifier la marque du sac plastique, Raja, qui se targue d'être le leader européen de l'emballage.

Si le siège social de cette entreprise se situe à Roissy, les magasins qui diffusent ses sacs sont très nombreux sur le territoire. On peut même les commander par Internet. Encore une piste cul-de-sac.

De mon côté, je suis retourné voir Michèle Lafont. Le résultat de l'analyse de l'encre ayant servi à écrire la curieuse lettre que j'ai reçue après le quatrième meurtre était sans appel : encre Hewlett Packard.

En replongeant dans les photos prises lors de la perquisition chez Perrin, j'ai constaté qu'il était propriétaire d'une imprimante de la marque américaine. Hélas, les produits de cette firme de la Silicon Valley représentent plus de quarante pour cent du marché des périphériques informatiques dans le monde.

J'ai une HP, nous avons des HP, Perrin a une HP. Il eût fallu confier le disque dur de son PC à N'Guyen qui, avec ses doigts de fée et ses logiciels de hacker, aurait pu, peut-être, savoir si ce message avait été écrit depuis cet ordinateur. Il eût fallu... Passé.

Enfin, cerises sur le gâteau, deux coups m'ont été portés à quelques jours d'intervalle qui ont fini par me convaincre de passer à autre chose malgré ce sentiment d'inachevé qui me taraude encore aujourd'hui.

Trois jours après la remise en liberté de Perrin, Dangelard est venu me prévenir que Caroline Jomain avait retiré sa plainte.

Je suis tombé des nues, j'ai demandé plus amples explications que le commandant s'est refusé à me donner, arguant simplement mais fermement que je n'étais plus chargé de l'enquête. Je suis passé voir mademoiselle Jomain, un soir, après le boulot.

Autour d'un café, j'espérais qu'elle m'explique les raisons de cette subite volte-face. La demoiselle était gênée, avait du mal à me regarder dans les yeux, mais elle ne m'a rien dit.

A juste concédé qu'elle n'était plus très sûre... Qu'après tout, elle n'avait vu que les deux derniers chiffres de la plaque d'immatriculation, que les autres étaient cachés, qu'elle avait pu se tromper en les lisant... Qu'il faisait sombre ce soir-là... Sans toutefois me convaincre, elle m'a assuré que, dans le doute, elle avait préféré revenir sur son témoignage... J'ai compris que le pugnace et convaincant maître Clamart avait su trouver les mots. Quels mots ?

Et puis avant-hier, coup de grâce, Nyssen a rapporté à la brigade le

portefeuille de Yohann Perrin ! Un cheminot l'a retrouvé sur les voies, de l'autre côté du pont de la rue Doudeauville, à moitié caché sous un rail.

Comme nous l'a rabâché Perrin lors de sa garde à vue, il pourrait avoir été jeté côté nord du pont, la carte de bibliothèque se séparant, s'envolant et planant jusqu'au cadavre d'Édith Bongue, côté sud. Il pourrait. Conditionnel.

J'essaie d'oublier cette affaire SNCF en me concentrant sur celle pour laquelle nous venons d'être saisis : un basketteur de deux mètres cinq qui a été retrouvé, non pas sur le parquet du stade du Paris Levallois, le club où il évoluait, mais au fond du canal Saint-Martin.

Ses deux pieds géants (taille cinquante-deux) étaient coulés dans un bloc de béton aussi disgracieux que pesant qui l'a contraint à rester sous l'eau plus longtemps qu'il n'en était capable.

Je suis confiant : les premières auditions de ses coéquipiers ont mis au jour un mobile, l'argent, et un suspect, l'entraîneur adjoint. Tout reste à prouver, mais l'issue de cette affaire ne fait aucun doute.

Plus personne à la brigade ne parle de Perrin, de la Goutte d'Or et de ces quatre pauvres femmes ignoblement charcutées. Comme je le redoutais, Danglard n'a pas avancé d'un pouce et c'est la mine basse qu'il nous le fait savoir chaque matin, dans le bureau de Bastien.

Moi, j'attends le 9 novembre.

Wikipédia est formel : le 9 novembre 1888, Jack l'Éventreur assassine sa dernière victime officielle, Mary Jane Kelly, dite Ginger. Elle est éventrée, ses parties génitales sont réduites en bouillie, Jack ampute ses seins, disperse ses viscères et ses organes autour de son corps, vole son cœur et la défigure.

Abominable bouquet final.

Ce jour-là, j'aurai Yohann Perrin dans ma ligne de mire.

C'est une abeille. Une énorme abeille qui me tourne autour, qui se rapproche, qui se rapproche, qui va me piquer...

J'ouvre les yeux. Une faible lueur éclaire ma chambre. C'est l'écran de mon téléphone. Le vibreur... L'abeille... Je m'assieds dans mon lit, j'attrape mon Galaxy. 1 h 12 du matin. Qui peut m'appeler à une heure pareille ? Je ne suis pas de permanence, bordel ! Numéro inconnu. Je décroche.

— Allô ?

Voix nasillarde comme gonflée à l'hélium, probablement déformée par un petit *voice coder* :

— C'est entre toi et moi, commissaire. Tu auras compris que j'ai pris du retard. Le 30 septembre aurait été mieux, mais je n'étais pas disponible. La prochaine te touchera personnellement. Comme tu l'as fait pour moi. Tu la trouveras à l'hôtel Bervic. Dépêche-toi, il n'est peut-être pas trop tard ! HA ! HA ! HA !

— Qui est à l'appareil ? Perrin ? C'est toi, enfoiré ?

Le la du diapason, quatre cent quarante hertz. Il a raccroché. Je saute de mon lit. *Que faire ? La prochaine ? Hôtel Bervic ? C'est où, ça ?* Je pianote sur mon smartphone. Un petit établissement, rue Bervic, dans le dix-huitième. À la lisière de la Goutte d'Or. *Putain, non !* J'enfile mon pantalon, mon polo et mon pull de la veille. Chaussettes. *La prochaine me touchera personnellement ? Qui ? Paulin ? Lafont ? Elles ne sont pas grosses, elles ne sont pas black.* Je dévale l'escalier, j'enfile mes baskets. Mon étui, mon Beretta. Mon blouson, dedans ma carte de police. *Personnellement... Personnellement... Valérie ? Mon ex-femme ? Non !* D'une main tremblante, j'appuie sur son numéro, toujours rangé parmi mes favoris. Ça ne sonne pas, je tombe sur le répondeur. « Vous êtes bien sur le portable de Valérie Prével, veui... » Je coupe. *Qu'est-ce que je fais ? Elle coupe toujours son téléphone pendant la nuit. Je passe chez elle. Non. Je fonce, je fonce rue Bervic. Il n'est peut-être pas trop tard... C'est ce qu'il a dit...* Ma décision est prise, je suis déjà dehors, manœuvre mon scooter pour le sortir de la cour.

Les lampes au sodium des tunnels du périph défilent si vite qu'elles font un long ruban jaune ininterrompu, comme un rouleau de scotch.

Mon guidon guidonne et j'ai du mal à le tenir. Jamais, peut-être, je n'ai été aussi vite sur cette machine. Portes d'Auteuil, d'Asnières, de Clichy, je sors porte de Saint-Ouen. Coupe les maréchaux sans tenir compte des feux de signalisation, à fond sur le boulevard Ornano, puis celui de Barbès.

J'aperçois le magasin Tati qui fait l'angle, juste avant le métro aérien. Rue Bervic, juste là, à droite. Elle est à contresens, peu importe. L'hôtel est là, enseigne à l'écriture verte et vieillotte. *Comme tu l'as fait pour moi. Son frère. La famille. Frapper ceux que l'on aime, plus que tout. Faire du mal à la*

famille. Je grimpe sur le trottoir, j'arrache mes clés de contact et je m'engouffre dans l'hôtel. Il n'y a personne à la réception.

Une lumière éclaire une petite pièce, là-bas, derrière le comptoir. Je m'acharne sur la sonnette cloche, que je casse. *Ma femme pour me faire payer la mort de son frère, œil pour œil, dent pour dent*.

— Oh ! hé ! Du calme ! Ça va pas, de taper comme ça ? m'investive le réceptionniste.

C'est un Maghrébin, la cinquantaine bien tapée. Il a la tête chiffonnée du gars qui se réveille.

— Ben, c'est malin, vous l'avez cassée ! dit-il en prenant la clochette défoncée. Je vous préviens, je le rajouterai sur votre...

— Police, je dis en tendant ma brème.

— Qu'est-ce qu'y a ? s'inquiète-t-il.

— Une femme, une cliente, noire peut-être, un peu forte. Quelle chambre ?

Sa bouche dessine un V retourné au-dessus de laquelle sa petite moustache joue le rôle d'accent circonflexe.

— Pas de cliente black, pas ce soir à tout le moins. Y en avait une hier, avec son mari, mais...

— Une autre ! Est-ce qu'une femme seule a demandé une chambre ce soir ?

— Ben, y a ben une fille, ouais, mais elle est pas black du tout... Ni grosse d'ailleurs...

— Quelle chambre ?

— Attendez...

Il attrape son registre, chausse les petites lunettes qui pendent autour de son cou, puis, avec son index, suit la liste des clients en commençant par le haut de la page. Chacun de ses gestes me paraît infiniment long et j'ai envie de lui coller mon calibre sous le nez pour qu'il accélère.

— Ah ! voilà ! Chambre 212, au deuxième étage. Madame...

Je suis déjà parti. J'avale les marches au pas de course. Sur le palier, un petit panneau : chambres paires à droite, chambre impaires à gauche.

Avant de m'engager dans le couloir, je dégaine mon Beretta. Fais tomber le cran de sécurité.

— Ça va ? s'inquiète l'hôtelier depuis le rez-de-chaussée.

Les appliques des parties communes s'allument, toutes seules, comme par magie.

J'avance, je trouve la 212, colle prudemment mon oreille sur la porte. Pas un bruit.

Un cliquetis discret, plus loin. Un rai de lumière. Deux yeux curieux qui brillent dans la pénombre.

— Rentrez dans votre chambre ! Police ! j'ordonne sans crier pour ne pas amener le reste des clients de l'hôtel.

J'inspire. Je pose ma main gauche sur la poignée, serre la crosse de mon automatique de la droite.

J'ouvre vivement en poussant la porte du pied. Je me mets en joue, ma main libre qui vient étayer mon avant-bras dans un geste maintes fois répété au cours des séances d'entraînement au tir.

De l'autre côté de la pièce, sous la fenêtre ouverte, elle est allongée sur le flanc, elle me présente son dos. À la lueur de la lampe de chevet allumée près du lit, je devine une mare de sang gigantesque. Ses cheveux bruns, si foncés qu'ils paraissent noirs. Son gabarit si familier. Ses hanches, ses fesses, ses épaules...

— NON ! VALÉRIE !

Je vais jusqu'à elle, tombe à genoux à ses côtés, la fais basculer sur le dos. Elle a la gorge tranchée, et la coupure ressemble à un sombre collier.

Dans sa main droite, elle tient une rose rouge. Et il y a tellement de sang sur son visage ! Tellement de sang ! Je laisse tomber mon Beretta et, des deux mains, j'essuie son visage. C'est chaud et poisseux. J'essuie. J'essuie avec une frénésie que je ne contrôle pas.

— Qu'est-ce que vous... ?

Je fais volte-face en reprenant mon flingue au passage. Je braque le gérant, venu aux nouvelles. Ses yeux s'ouvrent grand, sa bouche aussi, et il lève son avant-bras devant sa figure, réflexe de défense.

— Oh ! Merde ! Qu'est-ce que c'est ça !

— Sortez ! Je..., je gère la situation.

Comme il ne bouge pas, je crie :

— SORTEZ !

Il obtempère. Je fais demi-tour, la regarde à nouveau et devine maintenant son visage. C'est une jolie fille. Elle est jeune, trop jeune... Son nez... Son front... Ce..., ce n'est pas ma femme ! Ce n'est pas Valérie.

Je ferme les yeux, m'assieds sur mes mollets, laisse tomber mes bras le long de mon corps et ma tête en avant. Le canon de mon Beretta fait un bruit mat quand il touche le parquet. Je souffle. Longuement. Un soulagement intense, puis, tout de suite, j'ai honte. Cette fille est morte et j'en suis content.

Cette fille est morte, mais ce n'est pas ma femme.

Au loin, des bruits de pas. Ils se rapprochent vite, très vite. « La 212 », dit le réceptionniste dans le couloir. Je me lève.

— BOUGE PAS ! POLICE ! LAISSE TOMBER TON ARME !

Je ne fais plus un geste. J'écarte mes bras, je fais glisser avec difficulté la crosse de mon semi-automatique de ma paume vers le bout de mes doigts gluants.

— Je suis de la maison, messieurs, je dis avec calme.

— POSE TON ARME !

Le plus lentement possible, sans essayer de me retourner, je viens poser mon arme par terre, la pousse du pied. Je n'ai pas le temps de me redresser. Suis plaqué au sol avec violence.

— JE SUIS FLIC, BORDEL ! COMMISSAIRE PRINCIPAL KUHN, BRIGADE CRIMINELLE !

Le gardien de la paix me passe les bras dans le dos et j'ai l'impression qu'il me luxé les épaules. Péniblement, je tourne la tête, pose ma joue sur le parquet et vois deux paires de rangers noirs, ce modèle en cuir, souple, sportif qui équipe les forces de l'ordre.

Le flic au-dessus de moi enfonce son genou entre mes omoplates et m'arrache un cri de douleur. Je sens le froid des pinces en métal qui se ferment sur mes poignets, plus qu'il ne le faudrait.

— OK. Je le tiens !

— Appelle une ambulance, dit une voix plus grave.

— Inutile, elle est morte, je crois bon de préciser.

— TA GUEULE !

— Arrêtez vos conneries, les gars ! Je suis flic ! Regardez dans la poche de mon blouson... Ma carte...

— Relève-le !

Il attrape la chaîne qui lie les deux anneaux et tire. La douleur m'oblige à me mettre debout.

— Là, dans ma poche, je dis au plus gradé, un brigadier-chef que je reconnais aux galons blancs traversés par un fil rouge sur ses épaulettes.

Il me dévisage quelques secondes. Veut voir si je cherche à l'embrouiller. Je ne dis rien. Il range son Sig Sauer.

— Tiens-le bien, ordonne-t-il à son coéquipier.

Il vient fouiller dans mon blouson entrouvert. Sort ma pochette de cuir qui renferme ma carte tricolore. L'ouvre, la scrute pendant dix longues secondes.

— Enlève-lui les menottes ! Dépêche-toi !

Le gardien de la paix s'exécute.

— Désolé, commissaire ! Mais...

J'essaie de rien laisser paraître de mon trouble et je prends un ton neutre, professionnel :

— Vous avez bien fait, brigadier, vous avez fait ce qu'il fallait faire.

— Je pouvais pas deviner, surtout que j'ai r'connu votre pétard : c'est un Beretta 92, non ?

— Ouais.

— Plus personne n'a ça dans la police depuis un bail !

— J'ai eu une dérogation. Je le préfère au Sig Sauer. Je serais ravi de discuter arme à feu avec vous, brigadier... Comment vous appelez-vous ?

— Brigadier-chef Martin, commissariat du neuvième.

— Brigadier Martin, on discutera de l'avantage du Beretta 92 sur le SP 2022 un autre jour. On a du taf ici ! Comment êtes-vous arrivé ici ?

— On patrouillait avenue Trudaine, c'est sorti sur la radio. Alors, comme on était les plus proches...

— Il ne faut rien toucher dans cette pièce, on a déjà foutu suffisamment de bordel ! Je vais appeler mes hommes pour l'analyse de la scène de crime. En attendant qu'ils arrivent, je compte sur vous pour en interdire l'accès. Il faudrait aussi me faire évacuer l'hôtel. Au moins cet étage. Vous pouvez faire

ça, Martin ?

— Pas de problème, commissaire ! Gérald, tu te mets devant la porte. Personne n'entre sans l'autorisation du commissaire. Jean-Paul, tu viens avec moi : on va vider l'étage.

— Une dernière chose : quand l'IJ arrivera, il faudra que nous laissions nos empreintes, vous, vos hommes et moi[45]. On a touché trop de choses dans l'hôtel.

— Ça marche !

— Votre pistolet, commissaire, me dit Gérald en me tendant mon arme.

— Merci.

Ils sortent.

Il n'y a pas de salle de bains dans la chambre, juste un lavabo dans les toilettes, une petite pièce à côté de la porte. Je glisse mes mains sous l'eau froide et la transforme en vin. *Il n'est peut-être pas trop tard. Dépêche-toi ! Le corps est encore chaud... La patrouille qui me tombe dessus... Il n'est pas loin... Il me regarde...* J'attrape la petite serviette blanche qui pend sur le côté du lavabo, je la mouille et j'essuie mon automatique. *La fenêtre ! Elle est ouverte !* Je reviens précipitamment dans la chambre. J'enjambe le cadavre en prenant soin de ne pas marcher dans le sang. Je m'appuie sur le dormant et regarde dehors. Sur la gauche, un immeuble dont le rez-de-chaussée est occupé par le magasin Tati. Il y a quatre rangées de fenêtres au-dessus, toutes éteintes. En face et à droite, un mur sale, dont les ouvertures sont protégées par d'épais barreaux métalliques. Pas de lumière non plus.

Il est là... Tapi dans l'ombre, je le sens. Il m'observe... Tu veux quoi, Perrin ?

Bastien m'a demandé de le retrouver dans son bureau. Son nœud de cravate n'est pas ajusté et ses cheveux sont mal peignés. À n'en pas douter, il était encore dans son lit une demi-heure auparavant. Il a fermé la porte capitonnée ; rien de ce que nous dirons ne devrait transpirer à l'extérieur.

— Mais qu'est-ce que tu foutais là-bas, putain, Nils ? Tout seul ! En pleine nuit !

— Je te l'ai dit, Michel, j'ai reçu un appel anonyme ! « Y a un cadavre rue Bervic, dépêche-toi, il n'est peut-être pas trop tard ! »

Il ne me croit pas. Pas sur parole en tout cas.

— Tu n'as qu'à demander la fadette de mon téléphone, tu verras !

— Je te crois. Je te crois, dit-il sans conviction. Tu avoueras quand même que c'est bizarre...

— Tu aurais fait quoi, toi ? je dis, espérant faire vibrer sa corde d'ancien flic de terrain pour finir de le convaincre.

— Tu appelles du renfort ! Tu n'y vas pas tout seul !

— Le mec me dit « Dépêche-toi, il n'est peut-être pas trop tard » et moi je prends le temps d'appeler tout le monde, de les réveiller ? Je leur donne

rendez-vous dans le café d'en bas et puis on y va tranquilles ? Sois sérieux, Michel ! Si j'ai des résultats depuis que je bosse ici, c'est parce que j'agis vite !

— Pourquoi tu l'as touchée ?

— J'ai cru qu'elle était encore vivante ! J'ai..., j'ai voulu prendre son pouls...

Par chance, mon téléphone sonne. C'est Letellier.

— Oui, Alain ?

— Elle avait une boîte de Tic Tac à la menthe serrée dans la main gauche !

— Une boîte de Tic Tac ?

— La cinquième victime de l'Éventreur a été découverte en possession d'une petite boîte de cachous dans la main gauche. Sur sa poitrine était épinglé un petit bouquet de cheveux-de-Vénus avec une rose rouge.

— C'est quoi, des cheveux-de-Vénus ?

En face de moi, Michel me fait de grands signes. Il veut savoir de quoi je parle.

— C'est une espèce de fougère.

— Tu penses comme moi ?

— Oui. Le tueur de la Goutte d'Or vient de frapper à nouveau !

— En avance ! Le prochain meurtre ne devait avoir lieu qu'en novembre !

— En retard ! Elizabeth Stride a été tuée le 30 septembre. Au cours de la nuit pendant laquelle mourut Catherine Eddows. Double meurtre, souviens-toi !

Je me souviens, et Perrin s'est permis de me le rappeler. « Tu auras compris que j'ai pris du retard. Le 30 septembre aurait été mieux... »

— Elizabeth Stride, que la presse surnomma Lucky Lizzy, car elle ne fut pas éventrée, était suédoise. Les femmes y ont la réputation d'être claires de peau. La nouvelle victime est blanche.

— Cet enfoiré aime les détails. Merci, Alain. Dès qu'il y a du neuf, tu m'appelles.

— Oui. L'IJ vient d'arriver ; ils vont se mettre au travail.

— Très bien.

Je coupe la communication. Michel trépigne.

— Putain, mais c'est quoi, ce bordel ! jure-t-il. C'est quoi, ces Tic Tac et ces cheveux-de-Vénus ?

Je prends le temps de lui raconter ce que je viens d'apprendre. Sans rien omettre. Au moment où je termine, mon *Samsung* retentit. Letellier again.

— Nils ?!

Sa voix vibre de façon inhabituelle.

— Oui ?

— Les techniciens viennent de trouver l'arme du crime ! Un petit poignard qui était sous le lit !

Il est 9 heures. Je fais le point dans mon bureau avec Anissa et Jérémy.

— Elle s'appelle Vanessa Martin-Rodriguez, c'est le nom qu'elle a noté sur le registre, le même que sur la facture de carte bleue avec laquelle elle a réglé la chambre. Elle habite dans le onzième, place Léon-Blum. Nous sommes passés voir ses parents qui sont dans le même immeuble : ils l'ont reconnue sur photo. Le gérant l'a accueillie vers vingt et une heures. C'était sa dernière cliente de la soirée. Après, il n'a vu personne avant vous.

Je l'ai réveillé en arrivant ; il aura été facile pour Perrin de se glisser dans l'hôtel sans être remarqué.

— Elle avait vingt-six ans et était caissière à la FNAC des Ternes.

— À quelle heure ça ouvre, la FNAC ?

— J'sais pas... Dix heures, je pense.

— Les employés doivent arriver un peu plus tôt. Tu viens avec moi ; on va aller interroger ses collègues.

Le responsable du personnel nous a autorisés à utiliser la pièce réservée aux employés, dans laquelle ils peuvent souffler pendant leur pause, déjeuner sur l'heure de midi ou, à l'occasion, subir l'interrogatoire des forces de l'ordre. Sabine Duval a un visage de petit rat.

Comme elle est habillée en gris des pieds à la tête, l'illusion est parfaite. Je lui tends un mouchoir en papier pour qu'elle essuie ses larmes.

— Vous la connaissiez depuis longtemps ?

— Deux ans, dit-elle entre deux sanglots. C'était une fille super...

Elle se mouche sans grâce. Anissa se penche à mon oreille et murmure :

— Je vous abandonne, patron, j'ai giga envie de faire pipi.

D'un signe de tête, je l'y autorise. Elle sort.

— Vanessa avait-elle des ennemis ? je demande avec naïveté, sachant qu'il ne faut pas négliger les questions les plus directes, même si, neuf fois sur dix, leurs réponses sont décevantes.

— Non... Je sais pas...

— Des tensions avec ses supérieurs ? Même pour des brouilles ?

— Non, non. Je peux prendre un verre d'eau ?

— Je vous en prie.

Elle se lève, prend un verre dans un placard au-dessus de l'évier qu'elle remplit au robinet. Elle le boit d'une traite, le rince, le pose sur l'égouttoir et revient s'asseoir en face de moi.

— Merci.

— Ça va mieux ?

— Oui, concède-t-elle du bout des lèvres. Je..., je savais qu'elle aurait des ennuis...

Je me raidis.

— Pardon ?

— Ce garçon qu'elle fréquentait depuis quelques mois... Elle disait qu'il était génial, qu'elle était heureuse. Je crois même qu'elle était en train de tomber amoureuse, mais...

Elle s'essuie le nez une nouvelle fois.

— Mais quoi ?

— Je l'ai vu à la télé, moi, ce garçon ! Quand il est sorti de prison, il y a quinze jours. Je n'ai rien dit à Vanessa, mais je l'ai bien reconnu.

— Son nom ? Vous connaissez son nom ?

— Non. Ils ne l'ont pas dit, mais la presse l'avait surnommé l'Éventreur...

— ... de la Goutte d'Or !

Je me lève précipitamment.

— Merci, mademoiselle Duval. Je n'ai pas d'autres questions. Je vous souhaite une bonne fin de journée.

Je l'abandonne sans même lui serrer la main et sors dans le couloir. Au même moment, Chihab sort des toilettes.

— Alors ?

— Elle ne sait rien. Rien d'intéressant tout au moins. On rentre à la brigade !

La nuit tombe sur Paris quand Michel Bastien entre dans mon bureau. Il a un air sérieux qui ne laisse rien présager de bon. Ce sentiment se confirme quand il prend le temps de fermer ma porte.

— Tu as vu les photos prises à l'hôtel ? dit-il sans préambule.

Je ne les ai pas vues. Elles sont arrivées sur mon ordi, mais je ne les ai pas ouvertes, trop perturbé que j'étais par ce que j'ai appris à la FNAC. Depuis que nous en sommes revenus, j'essaie de mettre mes idées au clair sans y parvenir. Yohann joue avec moi et je suis obligé de reconnaître qu'il a un coup d'avance. Dans son rapport, Sarah Paulin a estimé que Vanessa avait été tuée entre 22 heures et minuit. Il m'a appelé à 1 h 12 : je n'avais strictement aucune chance de la trouver vivante. Il le savait. C'était calculé.

— Oui.

— Tu as vu l'arme du crime ?

Je continue de mentir :

— Oui.

— Oui ? J'attends tes explications, Nils !

— Mes explications ?

— Ça fait combien, plus de dix ans qu'on se connaît ?...

— Onze.

— Onze ans. Je suis ton supérieur, mais j'espère être un ami avant tout.

— Je ne te suis pas, Michel.

Il change brusquement de ton.

— Arrête tes conneries, Nils ! Pas avec moi !

Cette conversation sonne comme un quiproquo théâtral. Je ne peux pas continuer à lui donner la réplique sans savoir de quoi il retourne.

Je double-clique sur le dossier contenant les clichés de l'IJ, repère le couteau, photographié à côté d'une règle en plastique orange. J'agrandis l'image.

C'est un kaiken, un petit poignard que les femmes des samouraïs cachaient jadis dans la manche de leur kimono pour se défendre. O-ka-zou !

Il y a quelques années, mon ex-femme m'en a offert un. Comme je pratique l'aïkido depuis l'âge de vingt ans, art martial qui enseigne, entre autres, le maniement des armes, elle me l'avait rapporté d'un de ses voyages professionnels au pays du Soleil-Levant. Il est quelque part chez moi et...

Je me fige. Un frisson me glace l'échine. Les explications de Paulin se bousculent soudain dans ma tête. *Tu ne remarques pas d'écraflures, ou de contusions autour de la plaie, le couteau n'avait donc pas de garde...*

Le kaiken n'a pas de garde. *La lame est assez fine... Et à simple tranchant, tu vois, l'arrière de la plaie est moins bien coupé que l'avant.* Le kaiken est un poignard à simple tranchant, affûté comme un rasoir.

Je la revois sortir son réglet métallique de la plaie : *Treize centimètres.* Le kaiken a une lame qui mesure une quinzaine de centimètres.

Le mien a un manche laqué noir sur lequel est incrustée une fleur de nénuphar en métal doré. C'est un très bel objet.

Unique.

Enfin, presque... Car c'est le même sur l'écran de mon ordinateur !

Les murs de la pièce, mus par un mécanisme secret qui vient de se mettre en marche, se rapprochent de moi, grignotant la surface au sol qui se réduit comme peau de chagrin.

Lentement, mais inexorablement, dans un silence assourdissant. Je suis le condamné à mort au pied de l'échafaud... Je suis le résistant, les yeux bandés face au peloton d'exécution... Je suis assis sur la chaise reliée au générateur... Je suis...

Par un surprenant réflexe de survie, l'adrénaline, ma meilleure compagne dans ces moments critiques, inonde mon cerveau. Une bonne rasade, ma potion magique à moi. Je ne me laisserai pas écraser sans bouger ! Échec Perrin. Je te l'accorde. Mais le roi a encore le droit de se déplacer d'une case ! La meilleure des défenses est l'attaque : je demande sèchement :

— Qu'est-ce que tu veux savoir, Michel ?

— Ce que je veux savoir ? Ce que je veux savoir ?

Il jette devant moi les feuilles qu'il tenait à la main. Je reconnais tout de suite un rapport du LPS.

— JE VEUX SAVOIR POURQUOI TES EMPREINTES ONT ÉTÉ RETROUVÉES SUR LE MANCHE DE CE COUTEAU, BORDEL !

XVI

J'accuse le coup. Ça sent le roussi. Le cramé, même ! Je ne réfléchis pas trop, je n'ai pas le temps. Je dois mentir. Encore.

— Je l'ai touché !

— C'est toi qui l'as mis sous le lit ? Pourquoi tu ne l'as pas dit ?

— Quand je suis arrivé, il était près du corps. Je ne sais pas, dans la précipitation, je l'ai empoigné et... Et quand les collègues sont arrivés, j'ai paniqué... Je..., je l'ai essuyé rapidement sur mon pantalon et je l'ai jeté sous le lit. Je ne pensais pas... J'ai fait une énorme connerie, Michel, je sais, mais tout est allé si vite !

— Putain ! dit-il en se laissant tomber dans le fauteuil qui me fait face. Putain, Nils ! Dans quelle merde tu t'es fourré !

— Je sais, mais...

— Tu ne pouvais pas le dire avant qu'il parte pour le labo, bordel de merde ?!

Je garde le silence, j'essaie de jouer au mieux le gamin qu'on engueule après une grosse boulette. Michel me regarde en secouant la tête de droite à gauche.

— Tu étais tout seul sur cette scène de crime, Nils, et maintenant on retrouve tes paluches sur cette arme. Qu'est-ce que je dois en conclure ?

— Que j'ai paniqué, putain, ça arrive ! Une heure du mat', une femme complètement vidée de son sang ! J'ai paniqué ! C'est tout ! je m'énerve.

— Pourquoi tu es devenu commissaire principal si jeune, Nils ? Hein ? Parce que tu n'as jamais confondu vitesse et précipitation, parce que tu n'as jamais paniqué...

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? Que c'est moi qui ai buté cette femme ? C'est ça ?

Il me dévisage, circonspect.

— Tu me fais chier, Michel ! Tu te pointes, tu me fais le coup du « Ça fait combien temps qu'on se connaît » pour mieux me tacler ensuite ! Arrête tes suppositions foireuses ; je n'ai pas tué cette femme !

— Je sais, dit-il sans allant.

J'ai les poings serrés. Quand je m'en rends compte, je les ouvre. Je ne dois pas me tromper d'adversaire. Michel n'est pas mon ennemi.

— Quand elle a vu ton nom, Michèle Lafont m'a fait parvenir son rapport sans en transmettre une copie à Gardieux et Limousin. Elle attend mon feu vert. Qu'est-ce que je fais ?

— Tu fais ce que tu veux ! Je suis claqué. Je rentre chez moi !

Je saisis mon blouson sur le portemanteau, mon casque et je m'en vais.

— Vous écoutez France Inter, nous sommes le dimanche 16 octobre, il est six heures. Bip bip bip. Les titres du journal, Fabrice Drouelle. Bonjour, Fabrice.

— Bonjour, Laurence, bonjour à tous. Aubry ou Hollande ? Le candidat socialiste qui affrontera probablement Nicolas Sarkozy en 2012 sera connu ce soir. Le résultat final devrait être annoncé vers vingt et une heures trente. D'ores et déjà, l'engouement pour ces primaires semble se poursuivre, et la participation à ce scrutin s'annonce massive. Les All Blacks tenteront ce matin de rejoindre la France en finale de la Coupe du monde de rugby pour un France-Nouvelle-Zélande dont rêve le sélectionneur Marc Lièvremont. Les champions du monde 87 affrontent l'Australie, double championne du monde en 91 et 99. Choc de titans en perspective. Coup d'envoi dans deux heures. Israël et le Hamas se préparent à un échange sans précédent entre...

J'ouvre les yeux. J'ai mal à la tête. Abruti par les trop nombreux verres de vin que j'ai bus hier, je n'ai pas coupé mon réveil et me suis effondré sur mon lit, tout habillé, pour sombrer dans un sommeil agité.

— ... Yohann Perrin, accusé un temps d'être l'Éventreur de la Goutte d'Or, ce tueur en série qui sévit dans la capitale depuis le mois d'août, s'est porté partie civile suite au nouveau meurtre d'une femme, égorgée hier dans un petit hôtel du dix-huitième arrondissement de Paris. En effet, cette nouvelle victime était la petite amie de monsieur Perrin. Maître Clamart, son avocat, a...

J'envoie balader mon radioréveil de l'autre côté de la pièce. Il rend l'âme dans un grésillement électronique. La sonnette de mon interphone retentit. Deux fois. J'avance vers le velux que j'entrouvre et jette un œil en direction de la rue. Les plaques de métal vissées sur les grilles de mon portail m'empêchent de voir mon visiteur, mais, de l'autre côté de la rue, j'aperçois un véhicule de police garé sur le trottoir.

Ils sont déjà là. Six heures. Heure légale.

Je descends d'un pas lourd, traverse la courette de mon pavillon et j'ouvre. Le commandant Danglard et Michel Bastien me font face.

Il y a aussi le commissaire Garnier, des bœufs-carottes[46], avec lequel je ne suis pas en très bons termes depuis le jour où je lui ai dit qu'il n'était pas obligé de couper les cheveux en quatre pour justifier son patronyme.

Derrière cette brochette de costumes cravates, je repère les deux gardiens de la paix qui attendent à côté de leur voiture. Un peu plus loin, sur la droite, je distingue le Scénic du groupe Letellier.

Je crois reconnaître, assis à l'intérieur, les lieutenants Chihab et Lefort. Tout ce beau monde tire une tronche d'enterrement, à l'exception de Garnier, oiseau de mauvais augure, qui affiche un sourire railleur.

— Entrez, je dis avant de faire demi-tour.

Ils me suivent. Michel s'essuie méticuleusement les pieds sur le paillason avant d'entrer. Quand ils sont tous dans mon salon, Michel m'annonce d'un air grave :

— Commissaire principal Kuhn, voici le mandat d'amener délivré par le juge d'instruction Limousin. Il souhaite vous entendre comme témoin assisté dans le cadre de l'information judiciaire qu'il mène au sujet...

— C'est bon, Michel, épargne ta salive, j'ai compris. Témoin assisté, hein ?

— Commissaire, dit Garnier, vous comprendrez qu'il faut vous expliquer. Votre présence sur les lieux du dernier meurtre, bien avant les forces de l'ordre... Vos empreintes sur l'arme du crime...

Foutu kaiken que, malgré mes recherches frénétiques, je n'ai pas réussi à retrouver chez moi ! Je regarde Michel qui baisse les yeux. Il ne m'aura pas couvert longtemps, mais je ne lui en veux pas. Comment pouvait-il faire autrement ?

— ... cet acharnement policier dont vous avez fait preuve à l'endroit de Yohann Perrin. Nous avons appris que vous avez donné des ordres pour poursuivre les investigations le concernant alors que vous étiez déchargé de l'enquête. Et maintenant, l'identité de cette nouvelle victime...

— Je vous suis. Je suis prêt à tout expliquer, je mens d'une voix blanche. Peut-être que, eu égard à mes fonctions, vous me laisserez prendre une douche ? Je pense que je n'aurai pas l'occasion d'en prendre une autre avant un bon moment.

— Bien sûr, dit Michel dans un accès d'empathie.

— Est-ce vraiment nécessaire ? conteste Garnier en faisant un pas vers moi, l'air menaçant.

Bastien le stoppe en tendant son bras comme on lève une barrière.

— L'un de vous veut m'accompagner ? je provoque. Non ? Installez-vous, je n'en ai que pour cinq minutes.

Je grimpe à l'étage. Mon mal de tête a disparu. En revanche, mon cœur bat vite. Mon métier m'a appris à gérer des situations comme celles-là, pour lesquelles les hésitations, les questions existentielles ne sont pas de mise. Mon choix est simple, à dix années-lumière de celui du dramaturge Corneille : soit je les accompagne gentiment et tente de m'expliquer face à un Limousin qui ne me fera aucun cadeau, soit je prends la poudre d'escampette pour prouver mon innocence. Je joue gros, car fuite rime avec aveu, mais tout m'accuse et, si une enquête soignée devrait me blanchir, rien ne m'assure qu'elle sera bien menée !

Je passe dans ma chambre récupérer mon Beretta, puis j'entre dans la salle de bains. Je ferme le loquet, j'ouvre l'eau au maximum. Je saute sur le plan du lavabo, fais basculer le velux qui donne de l'autre côté de la maison. Je me hisse sans difficulté sur le toit.

Le sol est environ cinq mètres plus bas. In petto, je me surprends à remercier ma voisine : je lui ai demandé à de nombreuses reprises de tailler son érable dont les branches se courbent au-dessus de chez moi, remplissant ma gouttière de feuilles qu'il me faut dégager quand arrive l'automne.

Elle ne l'a jamais fait et c'est tant mieux ! J'attrape la plus grosse branche,

en vérifie la solidité avant de m'y accrocher. Suspendu dans le vide, je fais glisser mes mains jusqu'à atteindre le tronc.

La suite de la désescalade est un jeu d'enfant et je suis dans le jardin. À l'exception du vasistas de ma salle d'eau et d'une rangée de pavés de verre pour faire entrer de la lumière dans le salon, il n'y a aucun autre accès à ce jardin depuis ma maison.

Cela devrait me donner une avance suffisante. Je cours jusqu'au mur d'enceinte, prends appel du pied droit et viens poser un avant-bras sur le rebord, puis l'autre. Je tire sur mes bras, un genou, deux genoux, et me laisse tomber de l'autre côté.

Quand je me retourne, Jérémy Lefort est devant moi. Qu'est-ce qu'il fait là ? Nous restons quelques secondes face à face, silencieux.

— Fais-moi confiance, Jérémy.

Il redescend sa main droite, qui était venue se poser sur la crosse de son Sig Sauer, puis, de la gauche, porte sa cigarette à ses lèvres en se détournant de moi.

Je file.

XVII

C'est bien connu, cavale égale argent. Très vite, je ne vais plus pouvoir utiliser ma carte bleue : la moindre opération signalerait ma position aussi sûrement qu'un GPS. Je retire donc mille euros, le montant maximal autorisé, dans le distributeur automatique de l'agence Caisse d'épargne de la rue Sadi-Carnot.

Je suis filmé, mais peu importe, la ville n'est pas équipée en caméras de vidéosurveillance et, quand je m'éloignerai de ce dab, personne ne saura la direction que j'ai prise. Dos à la chaussée, je baisse la tête et rentre les épaules quand passe derrière moi, toutes sirènes hurlantes, une voiture de police.

Du coin de l'œil, je la vois tourner dans la rue Marceau à vive allure. Ils vont chez moi. Dans quelques minutes, le quartier va grouiller de collègues, un joli portrait de moi dans leur poche. Je ne dois pas traîner pour me trouver une planque, même provisoire, où je me terrerai en attendant que les recherches se tassent.

Je connais un petit hôtel, pas loin, au coin de la rue Barbès. Le genre d'établissement qui ne paie pas de mine, deux étoiles, pas d'enseigne tapageuse à l'entrée, presque invisible pour celui qui ne sait pas qu'il existe. Jamais ils ne penseront à me chercher si près de chez moi. Par sécurité, je décide de faire le tour par la rue Jean-Jaurès, moins directe, mais plus sûre.

En chemin, j'éteins mon téléphone portable et je sors la carte SIM que je range dans mon portefeuille. Trois précautions valant mieux qu'une, et parce que j'ai vu N'Guyen réussir des trucs que je croyais impossibles, je sépare aussi la batterie du reste de l'appareil. Garnier, qui est loin d'être un imbécile, doit déjà être en train de donner des consignes pour mettre en place une géolocalisation. Je ne lui faciliterai pas la tâche.

J'entre dans le hall de l'hôtel. Il n'y a personne pour m'accueillir et, un instant, j'ai peur qu'il ne soit pas ouvert.

— Y a quelqu'un ?

— Oui, oui... J'arrive !

Effectivement, une petite mamie qui porte des lunettes épaisses comme des culs de bouteille vient à moi. Elle est toute petite, toute ridée et respire la gentillesse. Ses cheveux blancs sont tirés en arrière, maintenus en une petite queue de cheval amusante.

— C'est pour ?

— Une chambre, s'il vous plaît.

— Ah... Vous venez pour le salon ?

Je mets quelques secondes à comprendre le sens de sa question. Puis, je tilte : nous ne sommes qu'à un jet de pierre du Parc des expositions. La majorité de sa clientèle doit être composée de visiteurs des différents salons qui s'y relaient tout au long de l'année.

— Oui, oui, je bredouille.

— Monsieur est gourmand...

Elle se penche vers moi et rajoute sur le ton de la confiance :

— Moi aussi, j'adore le chocolat !

Mais oui ! Demain ou après-demain s'ouvre le salon du chocolat. J'ai vu l'énorme pancarte qui en annonce l'ouverture depuis le périphérique, juste avant de plonger sous la place des Insurgés de Varsovie.

— Je pense que je le suis plus que vous ! Je viens de Lille pour ça. Rendez-vous compte !

— Effectivement !

— Mais je resterai plus longtemps : j'ai pour projet de visiter la capitale.

— Combien de temps pensez-vous séjourner ?

— Une semaine, minimum, peut-être plus.

— Très bien. Je vais vous demander un acompte si cela ne vous...

— Pas du tout, pas du tout.

— Voulez-vous une chambre avec une salle d'eau ?

Il existe donc des chambres sans ! Avec WC sur le palier, mazette !

— Oui. S'il vous plaît.

— Vous avez de la chance, vous êtes le premier. Il y a le choix... Mmmm, je vais vous donner la 304. Elle donne sur la rue et est très lumineuse.

— Très bien.

Elle s'empare du registre d'arrivée, d'un vieux stylo Bic.

— Monsieur... ?

— Garnier. Comme la marque de shampoing.

Pour écrire, elle se penche sur son cahier de façon surprenante. Ses yeux ne sont qu'à quelques centimètres du papier. Elle est myope comme une taupe. Cela tombe bien, j'adore les taupes quand je suis recherché.

— Bien. Je vous fais régler les trois premiers jours, cela vous convient-il ?

— Tout à fait.

— Alors, cela vous fera cent trois euros, s'il vous plaît.

J'hésite à lui faire remarquer que un plus zéro plus trois égal quatre qui n'est pas divisible par trois, mais je m'abstiens.

Règle numéro 1 du fugitif : se faire discret. Les règles régissant les nombres multiples de trois passent après. Je la paye.

— Bien, je vais vous montrer votre chambre. Si vous voulez bien me suivre.

— C'est parti, je dis faussement joyeux.

— Ah ? Vous n'avez pas de bagage ? tique-t-elle.

— Euh... Non... Je... Ils sont dans ma voiture. J'irai les chercher plus tard. J'ai voyagé de nuit, je suis claqué. J'aimerais me reposer un peu.

Je suis suffisamment naturel et elle gobe mon bobard sans ciller.

Nous montons. Sans charme, à la déco vieillotte, la chambre est cependant propre, très lumineuse et équipée d'une petite télé. Je remercie mon hôte qui, avant de me laisser seul, m'informe qu'elle sert un petit-déjeuner copieux de

sept heures à neuf heures trente, pour la modique somme de neuf euros.

Comme je lui fais savoir que je le prendrai demain, elle s'enquiert de la boisson chaude qui me ferait plaisir.

— Café ! Noir, s'il vous plaît. Ah ! Une dernière chose : pouvez-vous, s'il vous plaît, ne pas faire ma chambre. J'aime retrouver mon lit défait et mes affaires éparpillées. L'ordre me stresse.

Je mime un petit rire gêné.

— Pas de problème, monsieur Garnier. Cela me fait du travail en moins. Bonne journée.

Enfin seul et, pour l'instant, libre. Je me laisse tomber sur mon lit. Dehors, les deux tons s'en donnent à cœur joie.

Cela fait deux jours que je n'ai pas bougé, me contentant d'un unique repas : le petit-déjeuner de la gérante que j'ai dévoré à la manière d'un Gargantua rompant le régime Slim Fast qu'il se serait imposé.

Pas d'infos sur moi à la télé. Sans surprise, ma fuite a été gardée secrète. Il aura été décidé de ne pas laver le linge sale de la police en public.

Mais cela se saura tôt ou tard. Les flics ont déserté le quartier. Comme je le supposais, personne ne m'a cru assez stupide pour me planquer à quelques mètres de chez moi.

Toutefois, je ne serais pas étonné de découvrir un collègue caché devant chez moi, poireautant dans sa voiture en attendant que je me pointe.

J'ai reconstitué par écrit le déroulement chronologique de cette affaire SNCF, depuis le premier meurtre début août jusqu'à celui d'hier. Pour comprendre comment j'en étais arrivé là.

Pour tenter de comprendre comment j'allais m'en sortir. En fouillant dans ma mémoire, en la couchant sur le papier, j'ai constaté avec effroi que je n'avais aucun alibi le soir des meurtres : pour le premier et le quatrième, j'étais chez moi, tout seul ; le second a eu lieu la nuit où j'ai ramené Anissa chez elle et, après l'avoir déposée, j'étais seul ; pour le troisième, je planquais dans le sous-marin, seul encore une fois, devant chez Drissa Achaud.

Perrin a tout manigancé depuis le début ! Il nous a manipulés, il m'a manipulé !

Il avait programmé son arrestation : cette carte de bibliothèque, retrouvée à côté du cadavre d'Édith Bongue, qui n'a jamais servi, créée dans le seul but d'être retrouvée ; cette pseudo-agression de Caroline Jomain à qui il laisse entrevoir sa plaque minéralogique.

Seulement les deux derniers chiffres, pour ne pas se faire taper par les flics du dixième chez qui elle va porter plainte, mais pour que nous puissions tout de même remonter jusqu'à lui le moment venu... Et ce couteau... Mon couteau !

C'est le premier point que je veux éclaircir. Suivront ces mystérieux appels

téléphoniques, ce tour de passe-passe du quatrième meurtre, ce camion briqué comme un sou neuf...

Mais chaque chose en son temps et du temps pour chaque chose. Un peu plus qu'en temps normal : *I'm a poor lonesome* poulet qui va devoir se débrouiller sans les moyens logistiques de la cavalerie.

Je jette un œil sur ma Speedmaster, j'ai une petite pensée pour mon ex-femme, fugace. Il est cinq heures et demie. J'ai rendez-vous avec monsieur Pinson.

Je me suis posté au coin de l'avenue Marcel-Martinie et de la rue Jullien, à l'abri des regards, derrière un des platanes qui bordent le mur d'enceinte du cimetière municipal. Monsieur Pinson ne devrait pas tarder. Cette petite tache brillante, là-bas. C'est lui.

Monsieur Pinson est mon voisin. Ancien militaire, veuf depuis de nombreuses années, il affiche quatre-vingt-cinq, peut-être quatre-vingt-dix ans au compteur. Cependant, malgré cet âge avancé, il déborde d'énergie ! Sans cesse à vadrouiller avec son vieux C15 Citroën.

Pas un jour ne passe sans qu'il râle à l'encontre des malotrus qui stationnent devant la porte de son garage, si vieille qu'on ne peut imaginer que, chaque matin et chaque soir, une voiture en sort.

Il règle le problème à coups de klaxon ou de téléphone à la fourrière. Car monsieur Pinson a un portable dernier cri, sait s'en servir et s'en sert !

J'ai tout de suite sympathisé avec lui à mon arrivée. Puis, de fil en aiguille, je lui ai confié le double des clés de mon pavillon.

Quand je m'absente plus d'une semaine, il arrose les quelques plantes maigrichonnes de mon jardin, donne à manger à mon poisson rouge, relève mon courrier.

En échange, chaque fois que je suis chez moi, je fais la chasse aux malpolis qui confondent son bateau avec une place de parking. Monsieur Pinson tire sûrement sa forme olympique de son tour de vélo quotidien. Il n'y déroge que lorsqu'il pleut à torrents ou neige à gros flocons.

Tous les soirs à cinq heures (une heure plus tôt en hiver), il enfle son gilet de signalisation autoroutière jaune fluo, enfourche son vieux VTT et fait invariablement sept tours du pâté de maisons : rue François-Ier, rue Barbes, rue Jullien, rue Gambetta et retour au point de départ.

Je le laisse passer six fois devant moi. Je sais qu'il ne s'arrêtera pas s'il vient de commencer. À son septième passage, je sors avec prudence de mon recoin et l'interpelle. Il vient à ma rencontre, met pied à terre et cale la roue avant de son VTT contre le trottoir.

— Ah ! Monsieur Kuhn, dit-il en haletant, comment allez-vous ?

— Bien, monsieur Pinson, bien. Et vous-même ?

— Ça va... Ça va... Dites-moi...

Il reprend son souffle.

— Y a du remue-ménage devant chez vous ces derniers jours. Le bal de la police est organisé chez vous cette année ? s'esclaffe-t-il.

Je m'efforce de rire avec lui, car, après tout, la blague n'est pas mauvaise. Puis, comme je n'ai ni le temps ni l'envie de tourner autour du pot, je me lance :

— Dites-moi, monsieur Pinson, c'est juste une vérification... Vous n'avez pas prêté mes clés à quelqu'un cet été quand...

— Oh !

Il tape du plat de sa main sur sa cuisse.

— Vous faites bien de me le dire ! J'ai complètement oublié de vous en parler, mais alors complètement et, d'ailleurs, ça m'était complètement sorti de la tête ! C'est que j'rajeunis pas, moi !

— Je signe pour avoir votre forme à votre âge, monsieur Pinson... Et c'était quoi, ce que vous avez oublié ? je demande, l'air de rien.

— Ben, justement, vous parliez de vos clés. En juillet, quand vous êtes parti, y a un de vos collègues qui est venu vers la fin du mois. Je l'voyais poireauter d'avant chez vous, alors j'lui d'mande ce qu'il veut. Il me montre sa carte et il me dit qu'il faut qu'il récupère un papier important chez vous, pour une enquête, que c'est votre chef qui l'envoie. Alors, moi j'lui dis qu'j'ai les clés, j'lui ai ouvert pi j'ai pas r'gardé c'qui f'sait, j'ai été arroser pendant c'temps. Il est r'sorti, j'ai r'fermé. Et pi c'est tout. J'm'étais dit qu'j'vous l'dirais, mais comme j'suis parti tout l'mois d'août chez mon n'veu à Antibes, en rev'nant j'ai complètement oublié d'vous l'dire, mais alors complètement ! J'suis désolé.

— Ce n'est pas grave, monsieur Pinson. Et puis, vous me le dites maintenant, donc... Mon collègue... C'était un jeune, un peu plus grand que moi, mais plus jeune, assez blanc, avec des cernes sous les yeux... Pas beaucoup de cheveux, mais des gros sourcils...

— Oui, oui complètement ! Avec une belle moustache !

— Une moustache ?

— Ben oui, une moustache.

— Bon. Je vais vous laisser finir votre sport, monsieur Pinson...

— Oh ! j'avais fini !

— Ah ! d'accord. Je vous abandonne, je retourne chez un ami, à Villeneuve-la-Garenne. J'y réside quelques jours en ce moment.

— Ah !

Renseignement qui n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. On ne sait jamais.

— Ben, bonne fin d' journée, m'sieur Kuhn.

— Vous aussi, monsieur Pinson.

Une moustache... Un accessoire commode et pas cher...

Troisième jour. Je reviens du Monoprix de la rue Vaugirard. J'ai acheté deux ou trois fringues, une brosse à dents, du dentifrice, des rasoirs jetables, un pack de Coca-Cola, des Mars et des boîtes de biscuits.

Je me suis aussi fendu d'une paire de fausses lunettes de vue et d'une casquette beige, toute simple, sans logo ni signes distinctifs. Déguisement de fortune, mais déguisement quand même.

Pour le parfaire, je me raserai demain et ne garderai que la moustache. Comme Marc Lièvremont. Comme Yohann Perrin.

Alors que je sors de la rue Paul-Lefèvre, une petite artère pavée qui débouche sur la rue Sadi-Carnot, je tombe nez à nez avec une vieille dame qui attend patiemment que son chien finisse ses besoins sur le trottoir.

C'est un chihuahua et, malgré l'horrible manteau de tissu écossais dont sa maîtresse l'a affublé, je le reconnais instantanément.

Le bougre avait déféqué devant ma porte d'entrée au milieu de l'été. Je baisse la tête, regarde mes pieds et j'accélère. Je passe devant les contrevenants récidivistes. Il fait sombre... Nous nous sommes croisés il y a deux mois... Il est fort probable qu'elle ne me reconnaisse pas.

— Inspecteur !

Je ne m'arrête pas.

— Inspecteur !

Je m'arrête. Elle m'a reconnu. Je me retourne. La grand-mère brandit un sac en plastique jaune qu'elle agite au-dessus de sa tête tel un commissaire de course avec son drapeau à damier.

Puis, au ralenti, elle enfonce sa main dans ce gant en polyéthylène et vient cueillir la crotte de son cabot, retourne le sac, en attrape les anses, le fait doucement osciller. Deux pas sur sa droite et elle le dépose dans une poubelle municipale. Elle me sourit. Je fais de même.

— Bonne soirée, madame.

— Bonne soirée, inspecteur.

Je traverse la rue Carnot, tourne à droite pour m'éloigner de l'hôtel. Tant pis, je ferai le tour du cimetière avant de rentrer.

Je souffle.

Jamais une petite mamie ne m'aura fait aussi peur.

Le lieutenant Lefort habite rue Raymond-Losserand, près du métro Plaisance, en face de l'hôpital Saint-Joseph. Au numéro 172, le lieutenant a un petit trois-pièces dans une résidence collée à une ancienne station EDF, réhabilitée en immeuble d'activité high-tech, qui tranche avec l'architecture des autres bâtiments de cette artère du quatorzième.

Il est presque vingt-deux heures. J'avance prudemment, à l'affût. Une surveillance a peut-être été mise en place devant les domiciles des hommes du groupe.

C'est une possibilité, pas une certitude. Je prends le trottoir à droite, j'accélère le pas. Je scanne aussi discrètement que possible les voitures stationnées de ce côté de la rue, prêt à décamper si j'y vois un collègue tassé derrière son volant.

Elles sont toutes vides ; pourtant, je ne m'arrête pas devant l'entrée de chez Lefort, continue ma route une centaine de mètres avant de faire demi-tour. Je fais un deuxième passage, sur le trottoir d'en face cette fois-ci. Sûr que personne ne m'attend, je veux maintenant m'assurer que Jérémy est chez lui et j'entre dans l'unique cabine téléphonique du quartier.

Avec la carte que j'ai achetée plus tôt, j'appelle les renseignements et je demande le numéro de fixe du lieutenant. J'accepte que l'on transfère mon appel. Ça sonne, cinq fois, puis Jérémy décroche.

— Allô ?

Je raccroche aussitôt. Tous les flics vous le diront, moi le premier : un fugitif finit toujours par se faire coincer à cause d'une négligence.

Quand la confiance s'installe, sa paranoïa diminue et il fait une erreur. Ce n'est souvent qu'une brouille, une vétille comme disait ma grand-mère, qui le trahit. Le lieutenant est peut-être sur écoute.

C'est un procédé coûteux, surtout si chacun des hommes de mon groupe et ma famille sont surveillés, mais le flic qui a faim trouve toujours les moyens. Et quelque chose me dit que Garnier a les crocs.

Troisième passage. Cette fois, j'entre dans le hall. Je suis déjà venu, notamment en mars dernier pour fêter son anniversaire, et j'ai retenu le code : 1848, l'année de l'abolition de l'esclavage. Ça s'ouvre.

Je préfère l'escalier à l'ascenseur. Arrivé au niveau du cinquième étage, j'entrouvre la porte donnant sur le palier, y jette un œil. Personne. Sans traîner, je viens frapper chez Lefort. Il ouvre presque aussitôt.

Je le pousse à l'intérieur et referme derrière moi.

— Salut, Jérémy.

Je guette sa première réaction qui me donnera la température. Elle ne se fait pas attendre :

— Merde, patron ! Putain, ça fait plaisir de vous voir !

— Merci.

— C'est chelou la stachemou ! s'essaie-t-il à la rime.

— Et les lunettes ? Tu aimes ?

— Ouais, bof... Entrez... Entrez...

— Tu peux fermer tes rideaux, s'il te plaît ? On ne sait jamais... Depuis les fenêtres de l'immeuble en face...

— Ah ouais, bien sûr ! s'exclame-t-il comme pour s'excuser d'avoir omis un tel détail.

Il passe dans le salon. Bruit des anneaux qui glissent sur les tringles.

— C'est bon, vous pouvez venir.

Je le rejoins. Il coupe la télé qu'il était en train de regarder.

— Tu es tout seul ?

— Ce soir, ouais ! Vous voulez une rebié ?

— Je veux bien, merci.

Il passe dans la cuisine où je le suis. Tout en ouvrant le frigo, il lance :

— Putain, vous imaginez pas l'bordel !

— Un peu, si. Mais vas-y ! Raconte.

— Tout le monde est sur les dents pour vous foutre la main dessus. C'est un truc de guedin ! Les bœufs ont fait de vous leur priorité nombreur woane. Y a deux bollos devant chez vous (il me tend une Carlsberg), vous êtes sur écoute, fixe et portable... Mais j'ai vu Nicolas. On dirait que vous vous y attendiez !

Son clin d'œil me fait sourire.

— Aujourd'hui, y a même des collègues qui sont partis à Villeneuve-la-Garenne. J'ai pas trop compris pourquoi...

Il revient dans son salon, se laisse tomber dans son canapé, ouvre sa bière et me jette le décapsuleur. Je l'imité.

— À la vôtre, patron !

Nos bouteilles s'entrechoquent. Lefort en vide la moitié en une gorgée. Rote.

— C'est vous, patron ? me demande-t-il avec un sérieux que je ne lui connaissais pas.

— Qu'est-ce que tu crois, toi ?

— Moi, j crois que non. Mais vous..., vous dites quoi ?

— Je me suis fait baiser, Jérémy. Ce n'est pas moi, mais je vais en chier pour le prouver. Je ne suis même pas sûr d'y arriver.

Je lui laisse le temps d'apprécier ma réponse. En bon poulet qui a besoin d'autres éléments, il ne s'en contente pas :

— Pourquoi vous avez fui ?

— Tu as vu le couteau ?

— Ouais.

— C'est le mien.

— HEIN ?!

— Bastien n'a rien dit ?

— Non !? C'est votre surin, vraiment ?

— Avec mes empreintes !

— Comment il a atterri là-bas ? Si c'est pas vous qui...

— Perrin est venu le prendre chez moi. Cet été. Mon voisin lui a ouvert et il s'est tranquillement servi.

— Perrin ? Yohann Perrin ? L'enculé qui s'est porté partie civile ?

— Lui-même.

— Mais c'est pas sa taspé qui était rue Bervic ?

— Si.

— Et c'est lui qui l'a plantée ?

— Je ne peux pas l'affirmer, encore moins le prouver, mais je pense que oui. En tout cas, ce n'est pas moi.

Il finit sa bière. Rote.

— Pourquoi vous dites pas ça à Limousin ?

— À ton avis ? Que va-t-il croire ? Les faits ou ma version de l'histoire ?

— Ouais..., convient-il. Une autre bibine ?

— Non, merci.

— J'en prends une, moi.

Il repart en cuisine.

— Jérémy ?

— Ouais ?

— J'ai besoin de toi... Je n'y arriverai pas tout seul.

— De oam ?

— Oui... De oat ! je me force.

Il revient s'asseoir.

— Le décapsuleur, s'il vous plaît, patron.

Je le lui jette. Il l'attrape au vol, fait sauter la capsule, s'enfile la moitié de sa bière et... rote.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Il est trois heures du matin, Vanves dort. Je saute dans la Golf de Lefort, qui vient de s'arrêter à ma hauteur.

— Tu n'es pas suivi ?

— Vous inquiétez pas, patron ! On va où ?

— Rue de Seine à Boulogne. Au 64.

Il tape l'adresse sur le GPS intégré dans son tableau de bord.

— OK, on y est dans cinq minutes.

Il démarre.

— Vas-y mollo. Je n'ai pas envie qu'on se fasse coincer pour un excès de vitesse !

— Keep cool, patron !

— À la brigade, comment ça se passe ?

— Ben... Bastien avait les bœufs dans son bureau ce matin, comme tous les jours depuis dimanche. Il y a aussi une meuf ricaine qui est passée et nous a fait tout un baratin sur les *serial killers* avec son vieil accent... Surtout sur un gars, Nilsen[47]. J'ai retenu son nom parce qu'il ressemble au vôtre, genre il était keuf et il a tué quinze keums... Putain, ça m'a bien fait marrer... Bastien, il rigolait pas trop par contre...

Jenny Gardman ! Qui a insisté pour qu'elle fasse son come-back au sein même de la brigade ? Limousin ? Gardieux ? Bah... Finalement, quelle importance ? J'espère juste que son speech n'aura pas convaincu grand monde.

— Et Anissa ? Alain ?

— Bastien les a mis sur l'affaire du basketteur. Moi aussi d'ailleurs.

— Mouais... Ils en disent quoi, eux ?

— Anissa arrête pas de dire qu'elle ne comprend pas et Alain ne dit rien. Nicolas sort pas de son bureau. Stéphane s'en fout.

— Tu n'as parlé à personne, hein ?

— Eh ! Vous m'prenez pour un baltringue ou quoi ? s'offusque-t-il.

— Non, excuse-moi.

Le reste du trajet se fait en silence. J'espère ne pas l'avoir trop vexé. Sur son autoradio passe *The Forest*, un vieux morceau de The Cure que j'adore. *Come closer and see, see into the dark, just follow your eyes, just follow your eyes...*

— Tourne à droite, c'est cette rue. Tiens gare-toi là, je dis en lui désignant une place de livraison libre.

Il obtempère. Il fait nuit noire et la rangée de garages est plongée dans une obscurité adéquate qu'aucun lampadaire de la rue ne vient troubler. *See into the dark...*

— Tu as ce que je t'ai demandé ?

Lefort se retourne et prend sur la banquette arrière un sac de sport sombre. Il le pose sur ses genoux et fait coulisser la fermeture éclair.

— Voilà ! Le matos pour forcer le cadenas, deux ou trois outils, les lampes torches, les gants.

— OK. On s'équipe et on y va.

Une fois gantés, nous sortons de la voiture et fonçons vers les garages. La nuit qui nous enveloppe me rassure. Devant l'emplacement de Pierre Perrin, Lefort empoigne le cadenas.

Il tire dessus, le tourne, en jauge la masse, inspecte sa serrure et affirme :

— C'est bon ! Ça devrait le faire sans problème.

Effectivement, en moins d'une minute, il l'a croché.

— Pour la rubalise, on fait quoi ? me dit-il.

— On coupe, je dis en inaugurant le lieu d'un coup de cutter rageur.

Nous nous glissons dans le local vide et refermons derrière nous. Une forte odeur d'urine rance me pique le nez.

— Ah ! Ça pue ! commente Jérémy.

— C'est le chien.

— Le iench ?

— Laisse tomber.

J'allume ma Maglite ; le lieutenant fait de même. Je ne sais pas ce que je dois chercher. Le mur arrière est recouvert par des étagères métalliques du sol jusqu'au plafond, remplies d'un barda indescriptible. Des caisses en carton, en plastique ; des vieux sacs ; des outils ; des câbles ; des raquettes de tennis...

— On ouvre les boîtes ? je suggère.

— C'est parti !

Je coince ma torche entre mes dents et débute mes recherches, sors une première boîte assez lourde, la pose par terre, ôte son couvercle. Des centaines

de vis, boulons, rondelles en tous genres. J'y plonge ma main pour m'assurer que rien n'y a été caché.

J'inspecte le contenu de six boîtes, en vain, quand Jérémy m'apostrophe :

— Patron ! Téma c'que j'ai trouvé !

Il brandit une paire de chaussures.

— C'était caché dans un keuss qui était caché dans une boîte qui était cachée derrière ! Mais moi j'l'ai guez !

C'est un modèle dit de sécurité, en cuir noir, assez usagé, dont le dessus de pied est coqué. J'attrape la droite, la retourne. Taille quarante-deux. Les crans de la grosse semelle sont nickel, visiblement nettoyés à grande eau.

Toutefois, au niveau du talon, je repère un petit caillou qui y est fiché. Je prends une tige en fer qui traîne sur l'étagère devant moi et l'extirpe avec précaution. À la lumière de ma lampe, il jette des petits éclairs. Mica et quartz, c'est du granit.

Le genre de roche que l'on utilise comme ballast sur les voies de chemin de fer !

Je passe le dimanche sur mon lit, un peu comateux. Depuis une semaine, je vis essentiellement la nuit. Passe une bonne partie de mes journées à dormir. Le parfait vampire dont j'ai pris le teint blafard.

Toujours aucune info sur moi dans les journaux télévisés. Pourtant, je sais de source sûre (merci, Lefort) que ma tronche est affichée dans tous les commissariats de l'Île-de-France. Des consignes strictes ont dû accompagner la diffusion de mon portrait et de gros ennuis promis à qui se laisserait aller à des confidences auprès de la presse.

Pour tuer le temps, je regarde les bleus passer à deux doigts de l'exploit. Face au haka des Néo-Zélandais, le V de la victoire que forment les joueurs français, tout de blanc vêtus, leur capitaine Dussautoir en tête, me donne des frissons.

Comme quoi, même si tous s'accordent à penser que la messe est dite, à affirmer que les jeux sont faits, on peut encore se rebeller et bousculer l'ordre établi, les certitudes qui arrangent. Question d'honneur.

Je me suis glissé dans le parking comme un voleur. J'ai attendu qu'un conducteur y entre pour franchir dans son dos la porte automatique juste avant qu'elle ne se referme. J'attends là depuis deux heures et je souhaite qu'elle ne tarde pas trop, car je commence à avoir froid.

Enfin, une Citroën C3 arrive, tous feux allumés. Quand elle passe devant moi, terré derrière une autre voiture, je reconnais Michèle Lafont. J'attends qu'elle se gare, qu'elle coupe le moteur.

Tel un guépard qui s'apprête à sauter sur une gazelle, j'avance courbé jusqu'à la portière côté passager et, quand elle ouvre la sienne, débloquent ainsi le système de verrouillage automatique, je fais de même et bondis dans l'habitacle.

Elle laisse échapper un cri de frayeur. Heureusement, elle me reconnaît vite, malgré la moustache et les lunettes.

— Nils ? Tu...

Le plafonnier s'éteint. C'est une bonne chose.

— Michèle, je ne sais pas ce qu'on t'a raconté, mais je n'y suis pour rien ! Je me suis fait piéger et maintenant j'essaie de prouver mon innocence.

— Pourquoi tu t'es enfui si tu es innocent ?

— Ce serait un peu long à t'expliquer et...

— J'ai le temps. Raconte, dit-elle d'un ton péremptoire.

J'ai confiance en Michèle Lafont. Je sais notre amitié sincère. Je lui narre tout. Je lui parle des SMS, de la lettre. Je lui donne la version intégrale de ma conversation téléphonique avec Perrin, la nuit du cinquième meurtre. Je lui fais part du vol de mon kaiken.

Quand j'ai fini, elle ne dit rien pendant de longues secondes. C'est une scientifique, elle réfléchit, elle synthétise. Enfin, elle suggère :

— Il faut que tu ailles raconter ça au juge !

— C'est trop tard, Michèle ! J'ai fait un choix, je dois aller jusqu'au bout. Je n'ai pas de preuves de ce que j'avance, ce ne sont que des suppositions. Il me faut du concret. Des faits.

— Pourquoi tu es venu me voir ?

— J'ai besoin de tes services.

J'ouvre le sac plastique posé sur mes genoux, je découvre une des chaussures trouvées dans le garage de Perrin. J'explique à Michèle d'où elle provient.

— Je ne sais pas si tu te souviens, mais, sur la voie de chemin de fer, au-dessous du boulevard de la Chapelle, là où Awa Niakate est morte, on a trouvé une empreinte de pas.

— Je me souviens. Tu veux savoir si cette chaussure est celle qui a laissé cette empreinte ?

— Oui.

— Je comparerai l'empreinte de la semelle avec le moulage qui a été fait sur place. Tu peux compter sur moi.

— Merci, Michèle.

— Comment puis-je te joindre pour te donner le résultat ?

— Laisse un message sur mon portable.

— D'accord.

— Tu... Tu n'en parles à personne, dis ?

— Promis.

— Je te laisse.

Je me penche vers elle et lui fais la bise.

— Merci, Michèle.

— Bonne chance, Nils !

XVIII

Il fait frais. Rien d'étonnant, nous sommes fin octobre, il est six heures et demie, et le soleil, qui a décidé de faire la grasse mat', ne s'est pas encore levé. Je suis devant la station Liège depuis une heure déjà. Depuis l'ouverture de la station pour être précis. Sarah Paulin vit dans un appartement rue d'Amsterdam et je sais qu'elle se rend à l'IML en métro.

Alors, je l'attends. À sept heures, le bar-tabac Le Liège ouvre ses portes, je m'y installe, choisis une table contre la fenêtre avec vue sur la bouche de métro, commande un double expresso que je règle sans attendre. La chaleur du café me fait un bien fou. À huit heures douze, elle arrive. Je sors à la hâte de ma vigie et la rejoins alors qu'elle descend l'escalier menant aux quais.

— Sarah !

Comme Michèle avant-hier, je la surprends.

— Nils ?

— Je peux te parler deux secondes ?

— Je...

— S'il te plaît, Sarah !

Elle semble hésiter.

— Je t'offre un café, je propose comme si de rien n'était. Viens.

Je fais demi-tour, remonte quelques marches. Elle ne me suit pas.

— S'il te plaît..., Sarah...

Si elle choisit de m'ignorer, je ne lui en voudrai pas. Elle se décide pourtant à m'écouter et reviens vers moi. Je la guide jusqu'à la brasserie.

— Deux cafés, je dis au serveur en passant devant lui.

J'attends qu'elle s'asseye.

— Qu'est-ce que tu as foutu, Nils ? me demande-t-elle.

— Rien, Sarah. Rien. Je suis en train de le prouver, mais j'ai besoin de toi.

— Que veux-tu ?

Sa voix est sèche. Elle n'approuve pas ma démarche.

— J'ai appris pour ta mère... Je suis désolé...

— Merci.

Le barman pose nos tasses devant nous. Sarah plonge un sucre dans la sienne et touille longuement. La cuillère qui frappe la porcelaine fait des petits bruits aigres. Elle boit une gorgée.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— L'autopsie de Rose Mabanda Bizunga. La quatrième victime...

— Ce n'est pas moi qui ai pratiqué cette autopsie !

— Je sais. Mais je veux ton avis. Ce que je vais te dire va te paraître dingue, mais j'ai besoin de savoir... Est-il possible que Porret se soit trompé sur la date de la mort ?

Ses yeux brillent. Elle paraît subitement intéressée.

— Comment ça ?
— Il a conclu que le décès remontait à une dizaine d'heures avant la découverte du cadavre.
— Oui, et alors ?
— Je pense qu'il s'est trompé. Que Mabanda était morte depuis plus longtemps !
— Je ne te suis pas.
— C'est Perrin qui l'a tuée, ça ne fait aucun doute. Porret a d'ailleurs écrit clairement dans sa conclusion que l'assassin était forcément le même que celui des meurtres précédents. Même couteau, même type de plaies. Mais Perrin était en taule au moment de la mort présumée ! Ma question est donc la suivante : est-il possible de duper un légiste ? Peut-on, d'une façon ou d'une autre, changer l'heure du décès ?

Elle me regarde, intriguée.

— La détermination de l'heure du décès, en première estimation, repose sur la température corporelle. On utilise le nomogramme de Henssge, sur lequel on reporte la température anale du cadavre et la température ambiante. Cela donne une première fourchette, que l'on affine ensuite à l'aide d'éléments de correction qui réduisent ou accélèrent le refroidissement d'un certain facteur : les vêtements, l'humidité ou les mouvements de l'air...

— Il faisait très chaud dans la pièce où le cadavre a été retrouvé ! Je me souviens que je transpirais abondamment.

— Il a dû en tenir compte, cela devait figurer dans le...

— Et si on congèle le corps ? je suggère.

— C'est envisageable, mais une autopsie sérieuse permettrait de s'en rendre compte. L'anapath est...

— L'ana quoi ?

— L'anapath pour anatomie et cytologie pathologiques, c'est l'étude des organes au microscope. L'eau a la propriété d'occuper un volume supérieur quand elle passe de l'état liquide à l'état solide. La congélation des tissus organiques crée des dilatations qui laissent des traces dans les organes quand ils reviennent à température normale. Comme des petites déchirures. Si l'aspect extérieur semble normal, il n'y a pas de doute lors de l'étude au microscope.

— Ce sont des traces flagrantes ?

— Non, mais avec un peu d'habitude, elles sautent aux yeux.

— Un peu d'habitude ? Le genre d'habitude que possède un étudiant ?

— Ça m'étonnerait ! Pourquoi dis-tu ça ?

— Porret a fait faire l'autopsie à l'un de ses étudiants. Il s'est contenté de la contresigner.

— Quoi ? Il a fait ça ! Sur un cas aussi important ! Quel con !

Elle partage donc le peu d'estime que je porte à son collègue.

— Rose Mabanda Bizunga est encore dans tes frigos ?

— Non. Elle a été inhumée il y a une semaine. Tu penses qu'elle aurait été congelée, puis placée sur la scène de crime ?

Je hoche la tête. Oui, je pense qu'elle a été congelée. C'est même une certitude.

Mohammed Hitani avait quarante et un ans quand j'ai serré Pierre Perrin. Boucher aux Halles, c'était son collègue et meilleur ami.

Ce fut chez lui que Perrin tenta de se cacher après son homicide et, pour cet accès de fraternité, Mohammed écopa d'un an de prison ferme. Tout me porte à croire que Mohammed devait connaître Yohann, le petit frère de son pote.

C'est en me creusant la tête, hier, après les éclaircissements de Paulin, que j'ai pensé à lui : Perrin a eu besoin d'une chambre froide pour stocker le cadavre de Rose Mabanda. Perrin a eu besoin de quelqu'un pour déposer le cadavre rue Demarquay. Hitani, s'il travaille toujours au secteur carné, doit avoir un accès privilégié aux frigos géants des pavillons spécialisés dans la bidoche. Serait-il ce complice prévenant ?

Les Halles de Rungis sont une ville dans la ville. Le plus grand marché de produits frais du monde, situé à sept kilomètres de la capitale, s'étend sur une surface de plus de deux cents hectares, la bagatelle de quatre cents terrains de football, plus vaste que la principauté de Monaco ! Plus d'un million de tonnes de marchandises y transitent chaque jour, attirant près de vingt mille personnes reçues par onze mille salariés, générant cinq cents tonnes de déchets qui, incinérés, fournissent le chauffage au marché lui-même ainsi qu'à l'aéroport d'Orly, voisin.

Le taxi m'a posé au rond-point des Halles, devant l'accueil du site. J'ai préparé ma visite et je sors le plan que j'ai imprimé hier dans un cybercafé de Montparnasse. Je dois me diriger vers l'est : tout ce qui concerne la viande est là-bas, à un petit kilomètre. Il est 4 heures du matin et c'est l'effervescence. Ça grouille. De camions, d'estafettes, de piétons. Le temps est compté et cela se voit. Je prends quelques secondes pour regarder le flot impressionnant de camions qui entrent par la porte de Thiais.

En marchant, je réalise que je me suis lancé à la recherche d'une aiguille dans une botte de foin. Le loger avec les moyens de la brigade aurait sûrement été difficile mais jouable. Sans, l'opération m'apparaît soudain impossible. Comment trouver Hitani parmi les centaines d'employés du secteur carné, tous vêtus de la blouse et de la coiffe blanches réglementaires ? Je n'oublie jamais un visage, mais le sien a dû changer en huit ans.

Et s'il ne bossait plus ici ? Je me surprends à invoquer le dieu de la Chance (*Loto* en grec) qui, après m'avoir délaissé, est plutôt sympa avec moi ces derniers temps. Mais je sais aussi que les voies du Seigneur, quel qu'il soit,

sont impénétrables...

Je franchis une trois-voies aussi chargée que le périphérique aux heures de pointe. Le V2M, alias le pavillon de la viande de porc, celui où bossait Hitani en 2003, est de l'autre côté d'un parking plein comme une huître que je traverse en diagonale. J'attrape le premier gars en tablier que je croise, lui présente ma carte de police. Il y jette un œil distrait. Je le dérange, le coupe dans son élan.

— Mohammed Hitani, il bosse là ?

— Qui ?

— Hitani. Mohammed.

— J'sais pas. J'peux y aller ? J'ai du taf !

Je n'insiste pas. M'engage dans le bâtiment. Le froid qui y règne, plus piquant qu'à l'extérieur, me surprend. Un long couloir, hauteur sous plafond hallucinante, lumière crue comme dans un hôpital.

Des cartons sont empilés contre les murs, écrins immaculés de côtes de porc géantes, de pieds de cochon, de jambons crus, qui attendent d'être embarqués par ceux qui en ont passé commande. Je me dirige vers le rideau de bandes plastique derrière lequel disparaissent ou apparaissent des hommes en blanc. Au moment de le traverser, une main poilue de la taille d'une pelle se pose sur mon épaule, m'enfonçant dans le sol. Je me retourne. Et dois lever la tête. Au bout du bras qui tient cette mimine de plomb, un géant. Deux mètres au moins pour, à vue de nez, un gros quintal.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Z'êtes client ?

— Non, je...

— Alors, entrée interdite ! C'est réservé aux professionnels ici !

— Je suis un professionnel.

— Ah ouais ! me dit Goliath en partant d'un franc éclat de rire.

Un petit groupe s'est formé autour de nous et j'ai l'impression d'être un virus au milieu d'une horde de globules blancs. Cet auditoire improvisé donne des ailes à Micromégas.

— Si t'es professionnel, tu peux m'dire où c'est qu'on trouve le merlan dans le bœuf ?

— Au pavillon de la Marée ?

Poilade générale des spécialistes réunis.

— Et la poire ? C'est aux fruits et légumes ? s'esclaffe un petit bonhomme à la blouse tachée de sang.

Je les laisse se tenir les côtes (de porc), puis, en fin gourmet et grand amateur de viande, je laisse parler ma science :

— Le merlan est un morceau de choix, tendre et très parfumé, qui appartient au tendre de tranche, comme la poire. C'est un muscle long et plat ayant une vague ressemblance avec le poisson, d'où son nom. Personnellement, je l'adore avec une sauce au poivre.

Ma réponse fait l'effet d'une douche froide, ce qui n'est pas rien vu la température des lieux.

Je profite de leur silence interloqué, sors ma carte et la présente à la ronde :
— Police, messieurs ! Je suis un professionnel, moi aussi ! Je cherche un dénommé Mohammed Hitani ! Quelqu'un connaît ?

Pas de réponse.

— Hitani ? Non ? Quelqu'un sait où je peux trouver quelqu'un qui me renseignera ?

— Peut-être Michel au Saint-Hubert. Il connaît tout le monde, dit une voix dont je n'aperçois pas le propriétaire.

— C'est où, le Saint-Hubert ?

— Au V1G.

— Et le V1G, il est où ?

— Rue de l'Aubrac.

— Merci, messieurs ! Bonne journée !

Je fends la foule de leucocytes et sors. Il fait chaud dehors finalement. Le pavillon du Gibier est juste derrière d'après mon plan de fortune. Il me faut trois minutes pour le rejoindre, autant pour trouver l'entrée du Saint-Hubert depuis l'extérieur. Le troquet ressemble à une brasserie classique : zinc avec ses robinets de bière pression, chaises, tables, étagères où s'alignent au cordeau les bouteilles d'alcool. C'est la clientèle qui détonne.

Des bouchers ! Que des bouchers en blouse blanche et rouge sang. Certains devant un petit noir, d'autres, malgré l'heure matinale, devant un demi. Le volume sonore y est élevé, mais, comme dans un bon vieux western, il baisse de quelques décibels quand j'entre.

Les regards se tournent vers moi. J'avance jusqu'au bar, je commande un café. Les conversations reprennent. Quand le serveur pose l'expresso devant moi, je lui demande si je peux parler à Michel.

— C'est moi.

— Je cherche Mohammed Hitani. Ça te dit quelque chose ? je questionne en posant, discrètement cette fois-ci, ma brème sur le comptoir.

— Comment vous dites ?

— Mohammed Hitani.

— Momo ?

— Ouais. Momo.

— Il bosse au V1T.

— Il est là aujourd'hui ?

— Ouais. Il est venu tout à l'heure prendre son jus.

Je me jure d'offrir une petite prière au dieu Loto dès que cette affaire sera terminée. Je bois mon café, le règle et fonce, direction pavillon de la Triperie, le seul qui manquait à mon palmarès.

À l'intérieur, c'est un autre monde. Une succession d'étals à perte de vue sur lesquels s'entassent foies, boyaux, rates, cervelles. Ici non plus, le mercure ne doit pas dépasser les cinq degrés et je souffle une colonne de vapeur blanche chaque fois que j'expire. C'est une fourmilière, immense et bruyante. À peine en ai-je passé le seuil, tel le bourdon dans la ruche, on vient à moi.

— Et la blouse ? me dit un homme avec une grosse barbe poivre et sel en se mettant en travers de mon chemin.

— Police. Je cherche Mohammed Hitani.

— Momo ? Il est là-bas.

Il me désigne le fond du pavillon. Je suis la direction donnée par son bras et crois repérer Hitani.

— Merci. J'y vais.

— Ah non ! Pas question ! Vous y allez pas habillé comme ça. Si les mecs de la DDSV[48] débarquent, on est bons pour les emmerdes ! J'veis lui dire qu'vous voulez l'voir. Bougez pas !

Il se dirige vers Hitani. Je ne le quitte pas des yeux durant sa traversée. Arrivé à son niveau, je les vois échanger quelques mots. Mohammed lève la tête dans ma direction, quand son interlocuteur me pointe du doigt, et... se barre en courant !

Je ne fais ni cinq ni six et, tant pis pour l'hygiène, je me lance à sa poursuite. Il sort du pavillon par une porte coupe-feu, diamétralement opposée à celle par laquelle je suis entré. Quelques secondes plus tard, je la franchis à mon tour. Devant moi, la rampe de lancement des camions de livraison qui emporteront les abats aux quatre coins de la capitale et de l'Europe. Haillons descendus sur la plateforme de chargement, leur remorque est béante, gueules de monstres affamés attendant d'être nourries. J'aperçois Momo qui détale sur ma gauche. Je tape un sprint et son avance fond comme neige au soleil saharien, mais je n'ai aucun mérite : sa course est bizarre, j'ai l'impression qu'il boite. Cette partie du marché est relativement déserte, peut-être parce qu'elle est située *derrière* les pavillons des viandes. À l'exception de ces camions qui manœuvrent, sur ma gauche, derrière une grille empêchant d'accéder à ce parking-dépôt, nous sommes seuls.

— ARRÊTE-TOI, BORDEL !

Première sommation non suivie d'effets.

— ARRÊTE-TOI OU JE TIRE !

Je bluffe, je n'ai pas sorti mon Beretta, n'en ai même pas l'intention ; pourtant, Mohammed stoppe. En plein milieu de la rue. Je fonds sur lui. Il est à bout de souffle et je comprends qu'il n'aurait pas pu aller beaucoup plus loin : il se tient la cuisse droite, assurément douloureuse. Je l'attrape par le col et, avec fermeté, viens le plaquer contre le local électrique qui est juste à côté. Mon visage n'est qu'à quelques centimètres du sien.

— Pourquoi tu te barres, Momo ? Nous sommes pourtant de vieux amis !

— J'te connais pas !

— Tu m'connais pas ? Je vais te rafraîchir la mémoire. 2002. Pierre Perrin, un de tes vieux potes. C'est moi qui l'ai coffré.

Ses yeux s'écarquillent, puis se plissent. Il m'a reconnu et, curieusement, se détend.

— Pourquoi tu cours quand tu vois la police, Momo ?

— J'cours pas...

Je laisse échapper un petit rire narquois.

— Tu appelles ça comment, toi ? Je serais curieux de savoir ! Nager ? Yohann Perrin, tu connais ?

— Non...

— Tttt... Écoute bien ma question, Mohammed. Yohann Perrin, tu connais ?

— Ouais, concède-t-il.

— Tu l'as vu dernièrement ?

— Non.

Je me recule d'un pas et lui assène une gifle à la Claude Brasseur.

— Me fais pas perdre mon temps, Mohammed ! je lui crie après.

Il masse sa joue.

— Tu l'as vu ou pas ?

— Ouais.

— Quand ?

— J'sais pas... Y a un an, quand son frère est mort... À l'enterrement...

Je m'assure qu'il n'y a personne à la ronde. Dégaine mon automatique et viens poser le canon sur le front de Momo. Bien au milieu. Le cran de sécurité est enclenché, mais je ne crois pas utile de le lui préciser.

— Écoute-moi, Mohammed. Je suis dans une merde sans nom et je n'ai plus rien à perdre. Tu me balances ce que tu sais et je t'oublie si tôt que tu as terminé ou...

J'appuie doucement sur mon flingue.

— ... je te colle une bastos. J'ai plus rien à perdre. T'as trois secondes ! Un..., deux...

— OK ! OK ! J'vais tout vous dire.

— Magne ! je dis d'un air méchant.

— Il est venu me voir. Il avait un job pour moi.

— Un job ? Quel job ?

— Trois mille euros pour planquer un truc dans un frigo, puis le déposer à un certain endroit. Et après passer un coup de fil.

— Quand ? C'était quand ?

— Il y a un mois.

— Le paquet, c'était quoi ?

— Un sac noir, en plastique.

— Tu n'as pas vu ce qui était dedans ?

— Non, il l'a apporté une nuit. On l'a stocké dans une vieille chambre froide qui va être démolie. Plus personne ne s'en sert, mais elle marche encore. Faut juste mettre le courant. Elle est là-bas.

— Montre-moi.

Je range mon Beretta et lui fais signe d'ouvrir le chemin. Nous enjambons des plots en béton défoncés et marchons une centaine de mètres jusqu'à un bâtiment délabré. Le grillage, qui devait autrefois en protéger l'accès, ne tient plus que par des piquets branlants, à peine fichés dans le sol. Du pied,

Mohammed le couche et nous passons. L'endroit est aujourd'hui un cimetière à palettes qui pourrissent en tas, à côté d'immondices diverses, vieux néons, bouts de bois, planches, morceaux de câble. Les murs en tôle ondulée sont rouillés ; en haut à gauche, des traces de suie qui témoignent d'un début d'incendie.

— C'est là.

— Tu as la clé ? je demande en lui montrant le cadenas qui ferme la porte rouge.

— Ouais. Yohann m'a donné de l'argent en plus pour louer une camionnette. Je suis venu prendre le sac...

— Quand ? La date !

— C'était le dernier vendredi de septembre...

La veille du samedi 1er octobre !

— ... avant mon boulot, vers une heure du matin, je suis venu charger et je l'ai emmené à Paris.

— Quelle adresse ? Rue Demarquay ?

— Ouais. Je devais poser le sac dans l'appartement, monter le chauffage au max. Il m'a dit que la porte serait ouverte, qu'il faudrait juste que je la tire en partant. Après, je suis revenu bosser. Le soir, en fin d'après-midi, j'ai appelé les flics avec le téléphone qu'il m'a donné.

— Et, dans la soirée, avec le même téléphone, tu as envoyé un SMS qui disait *HA ! HA ! HA !*, je me trompe ?

— Non. Comment vous savez ?

— C'est à moi que tu l'as envoyé, connard !

Voilà une semaine que je ne suis pas sorti de ma chambre. Ma bouille est sur tous les écrans de télé, à la une de tous les journaux depuis cinq jours.

Je n'ai pas fait gaffe, mais quelqu'un m'a vu braquer Mohammed Hitani. Comment est-ce remonté aux oreilles de la presse ? Je l'ignore. Mais c'est remonté et bien comme il faut ! Cette garce de Jacquier s'en est délectée au journal de 20 h, il y a trois jours. Pujadas en frémissait d'aise en l'écoutant.

Par bonheur, la gérante de l'hôtel ne doit pas regarder la télévision ou doit voir si flou qu'elle ne m'a pas reconnu. Pour ne pas l'inquiéter, je lui ai réglé vingt jours d'avance. J'ai dû, pour cela, repasser à la banque au milieu de la nuit. J'ai choisi le dab d'une Caisse d'épargne de Cergy-Pontoise. Histoire de brouiller les cartes et de faire chier mon monde.

J'ai maintenant la certitude que Perrin est l'Éventreur de la Goutte d'Or. Dans quatre jours, nous serons le 9 novembre. J'ai décidé de rester caché jusque-là.

Les investigations que j'ai menées, les preuves que j'ai récoltées ne valent rien. Le moindre baveux, même commis d'office, n'aurait aucun mal à les descendre en flèche, à coups de vices de procédure patents.

Sans compter qu'il y a belle lurette qu'on n'interroge plus des suspects sous la menace d'une arme...

Alors, j'essaie de trouver où il commettra son dernier meurtre parce que, après mûre réflexion, je suis arrivé à la conclusion qu'il va tuer une nouvelle fois. Une dernière fois. Pourquoi ? Je l'ignore. Après tout, sa vengeance est complète. Tous les flics de France sont à ma recherche et, à n'en pas douter (je suis de la maison, je sais de quoi je parle), ils finiront par me loger. À l'heure d'aujourd'hui, je ne vois pas comment je pourrai éviter le ballon. C'est ce qu'il voulait, non ? Il y a deux jours, à mon grand étonnement, je me suis même demandé ce qu'en penserait mon Américaine préférée, Jenny Gardman. Perrin est-il entré dans une spirale du meurtre qui lui a fait perdre toute retenue ? S'est-il pris au jeu ? Veut-il finir son œuvre, puis jouir jusqu'à la fin de ses jours de ce sentiment de toute-puissance éprouvé par celui qui a commis le crime parfait ? Peut-être est-il tout simplement malade ? Psychopathe, sociopathe, schizophrène, que sais-je encore ? Une pathologie affectant la logique... La rendant illogique.

Peu importe finalement. Je ne peux pas l'expliquer, mais j'ai acquis l'intime conviction qu'il va frapper de nouveau dans quatre jours. Alors, je me suis creusé la tête : ma seule porte de sortie est le flag.

Je dois le choper en flag.

Et pour cela, je dois trouver où il commettra son dernier meurtre.

De mémoire, j'ai griffonné un plan. J'y ai cherché une logique, un motif... J'ai mesuré les distances séparant chaque meurtre... Mais j'ai beau m'être usé les yeux sur ce foutu croquis, il ne m'a pas livré son secret.

XIX

Après-demain, c'est le 9 novembre. J'ai dû prendre une décision. Je ne pourrai pas interpellier Perrin tout seul ; j'ai besoin des moyens modernes mis à la disposition de la police et dont j'ai l'habitude.

En clair, il me faut N'Guyen ! J'ai demandé à Lefort d'aller le voir. De lui expliquer. Je peux me tromper, mais je pense qu'il sera de mon côté. Jérémy m'a gentiment laissé la jouissance de son appartement en attendant qu'il revienne. Je regarde la télévision, zappant d'une chaîne à l'autre. Sur France 5, l'invité de l'émission *C à dire* est maître Clamart. Assis sur un tabouret de bar, devant un guéridon en verre de l'autre côté duquel se trouve le journaliste, il pérore.

— Ce qui est remarquable, monsieur Guerrier, c'est que les meurtres ont cessé depuis...

— Ne malmenez-vous pas la présomption d'innocence, maître, quand vous établissez ce lien de cause à effet entre la cavale du commissaire Kuhn et l'absence de meurtre dans la capitale ?

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, monsieur Guerrier. Il est toutefois permis de constater que, mon client étant « dans la nature », comme disent certains de vos confrères, depuis plus d'un mois, aucun meurtre n'a été commis à l'exception de celui de la rue de Bervic, où était présent le commissaire principal.

— Mmmm. Monsieur Perrin s'est constitué partie civile, on le sait. Qu'attend-il de cette démarche ? Des indemnités ?

— Enfin, monsieur Guerrier ! dit Clamart d'un air faussement offusqué. Ce que souhaite par-dessus tout mon client, c'est que toute la lumière soit faite sur cette affaire ! Que la vérité éclate enfin ! Et, bien évidemment, que le meurtrier, quel qu'il soit – ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, monsieur Guerrier –, que le meurtrier soit mis sous les barreaux le plus vite possible. Nos concitoyens n'ont que trop souffert de...

Bruit de la porte d'entrée. Je coupe le sifflet de maître Clamart d'un coup de zapette. Jérémy passe par la cuisine depuis laquelle il demande :

— Une bière, patron ?

— Oui. Alors ?

— J'arrive.

Le Sig Sauer toujours en bandoulière autour du torse, le lieutenant vient s'avachir dans le canapé que je viens de libérer.

Au passage, il me tend une Carlsberg. Il sort son arme de service du holster et la pose sur la table basse.

— C'est bon. Il nous rejoint.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Ben, ce que vous m'avez dit de lui dire !

— Évidemment. Il apporte le matériel ?
— Ouais, ouais. Pas d'inquiétude, il aura tout : l'ordi, les mouchards si besoin, les talkies... Tout, quoi !
— Parfait. Il vient à quelle heure ?
— Minuit... L'heure du crime..., dit-il en imitant une voix d'outre-tombe comme nous le faisons gamins.

Je m'offre une gorgée de bière.

Mon idée est simple : localiser Perrin par son numéro en 07. Ce portable anonyme le rend intouchable, car son nom n'y est pas associé.

En revanche, il n'est pas intraçable ! Il me croit en cavale à l'autre bout de la France, terré dans un appart miteux ; il n'a aucune raison de se méfier.

J'espère aussi que, tout à l'excitation de son dernier meurtre, de sa victoire sur le célèbre commissaire Kuhn, de l'accomplissement de sa vengeance, il ne résistera pas à l'envie, son forfait accompli, de m'envoyer un dernier SMS. Et donc prendra son téléphone avec lui !

Minuit moins deux. Ça tape à la porte. Je viens coller mon œil au judas. N'Guyen attend, son sac à dos fétiche sur les épaules. J'ouvre.

— Salut, Nicolas.

— Salut, patron...

C'est infime. Le timbre de sa voix peut-être. Ou cette goutte de sueur qui s'est formée sur son front, à la racine de ses cheveux noirs.

— Désolé, patron, j'tous jure que j'ai pas pu...

La porte qui fait face à celle de Lefort sur le palier s'ouvre précipitamment.

Deux gars de la BRI en surgissent, fusils à pompe en avant.

— BOUGE PLUS ! MAINS EN L'AIR !

— Pousse-toi, Nicolas.

Il s'écarte tandis que je lève les bras au ciel. Sans en attendre l'ordre, je descends sur mes genoux, croise mes mains derrière ma nuque.

— C'est quoi, ce bord !? gueule Lefort en arrivant dans mon dos.

Il doit apercevoir N'Guyen, car il lâche :

— Ah ! l'bâtard ! Enculé !

— POSE TON ARME ! lui intime le flic qui me fait face.

Treillis, rangers, casque, gilet pare-balles et cagoule noirs...

— Laisse, Jérémy. Ne fais pas de vagues. Pose ton flingue.

— C'est bon, c'est bon, les gars. Je pose. On s'détend !

Les pinces claquent sur mes poignets. Puis, sur ceux de Lefort. Deux autres hommes sortent de la cage d'escalier et investissent l'appartement du lieutenant. Je les entends inspecter chaque pièce l'une après l'autre, ponctuant leur avancée de « RAS » qui claquent comme des coups de fouet.

— OK ! Ici Topaze Un. RAS. Suspects interpellés, dit l'homme devant moi en rapprochant de sa bouche le petit micro qui descend de son casque.

— Hébert ?

Exceptionnellement, il tombe le masque. C'est bien le commissaire principal Hébert. Patrick Hébert, chef de l'antigang[49]. Un copain. Un frère d'armes. Nous avons été collègues, jadis, à la brigade de répression du banditisme.

— Les pinces ne sont pas trop serrées ?

— Non, ça va.

Je le sens gêné et cela se comprend. Il s'écarte pour faire place à mon shampoing sur pattes préféré, Garnier, qui est avec Bastien.

— Commissaire principal Kuhn ! Comme on se retrouve ! Plutôt longue, la douche, non ? dit-il, faisant preuve d'un humour que je ne lui connaissais pas.

— Peut-être... Mais maintenant je suis propre !

Quand nous sortons dans la rue, on se croirait en plein jour : les flashes crépitent et j'ai l'impression de monter les marches du palais du festival de Cannes. Partout, les petits DEL rouges des caméras qui tournent.

— Commissaire ! Commissaire ! Une déclaration !

Quatre gardiens de la paix bataillent pour contrôler la horde de journalistes et c'est avec peine que nous rejoignons les voitures. Garnier, qui m'appuie sur la tête pour que je ne me cogne pas, en profite pour se pencher à mon oreille et me chuchoter :

— Merde ! Mais comment sont-ils arrivés là, ceux-là ?

Le convoi qui nous ramène s'est arrêté rue de Hénard[50]. Michel Bastien a bondi hors de la voiture pour aller à la rencontre de Garnier. Sur le trottoir, l'explication est houleuse.

Garnier semble fou de rage, et Michel agite ses bras dans tous les sens. Souvent, ils se tournent vers moi. Puis, Bastien sort son portable, s'écarte de Garnier qui sort le sien à son tour. Curieux duel : dos à dos, ils réveillent quelqu'un de plus haut placé qui leur donnera raison. Car, c'est clair, l'un et l'autre réclament la primeur de mes explications.

— Putain, c'est auch ! commente Lefort, assis à ma gauche.

— Ouais.

Il regarde ses genoux.

— Qu'est-ce qu'on risque, patron ?

— Toi ? Rien ! Ne t'inquiète pas !

En revanche, pas besoin d'être un oracle romain pour prédire que mon avenir ne s'annonce pas sous les meilleurs auspices.

C'est finalement Michel Bastien qui a gagné (j'ai une pensée pour le lieutenant Lefort laissé en guise d'amuse-gueule à l'affamé Garnier). Dans ma tête, je compte les marches de l'escalier A qui nous mène à la brigade.

En silence, comme une procession funèbre, nous rallions le bureau du pacha[51].

Deuxième étage, nous passons le sas vitré. Devant sa porte, presque tous les collègues attendent.

Il a dû les convoquer. Mal réveillés, ils sont serrés les uns contre les autres. Bastien fend le groupe, qui s'écarte telle la mer devant Moïse, pour nous laisser passer (et, ironie de la situation, cela ressemble à une haie d'honneur). J'esquisse un sourire à Anissa qui essaie, sans vraiment y parvenir, de me rendre la politesse.

— Perez, ôte-lui les bracelets !

Je tends mes poignets au gardien de la paix qui me libère.

— Danglard, Letellier, Belzidsky, Chihab, Billard, Troyat, Gascoigne et Haubert, vous rentrez. Les autres vous retournez au taf ! Et fissa ! ordonne le taulier.

L'avertissement fait l'effet d'un coup de fusil en direction d'un rassemblement d'étourneaux au milieu d'un champ semé la veille.

Ça s'envole, ça s'éparpille façon puzzle, aussi rapidement qu'un pet sur une toile cirée.

Les heureux élus rentrent et s'installent autour de la grande table ovale.

Je m'installe à la place qui a toujours été la mienne, à la droite du grand chef. Michel referme la porte et se lance dans un avertissement liminaire :

— Pas un mot, serait-ce un article ou un pronom, prononcé ici ne doit être répété à l'extérieur. Pas un mot ! Que ce soit à vos hommes, votre femme, votre mari, vos mômes ou même votre chien ! Si j'apprends que l'un de vous s'est laissé aller, il pourra ranger les affaires de son bureau dans un petit carton, car dès le lendemain il sera rayé des effectifs de la police. Clair pour tout le monde ?

Tous hochent la tête.

— Le commissaire Kuhn ici présent est, jusqu'à preuve du contraire, présumé innocent. Il doit s'expliquer demain à la première heure devant le juge d'instruction Limousin qui lui notifiera sa mise en examen. L'IGS est saisie et mènera les investigations.

Il marque une pause qui me semble durer des heures.

— Nils, j'ai obtenu la permission de te ramener à la brigade en attendant ta comparution. Pour que tu puisses t'expliquer devant tes hommes et tes collègues.

Il vient s'asseoir. À ma gauche, donc.

— On t'écoute.

Fébrile, mais déterminé à ne rien oublier, je commence mon récit.

— ... voilà. Vous savez tout, je dis humblement.

Silence de mort. J'observe l'auditoire. Si je pense en avoir convaincu quelques-uns de mon innocence, la plupart des visages reflètent encore la défiance et le scepticisme.

Des visages de flics à qui on ne la fait pas. Pas aussi facilement en tout cas.

J'ai parlé près d'une heure et j'ai la bouche sèche comme un sachet de thé.

— Je peux avoir un verre d'eau ?

— Laissez-nous ! Et n'oubliez pas mon avertissement ! rappelle Bastien d'un ton comminatoire.

Tous les officiers quittent le bureau sans un bruit. Quand ils sont tous sortis, Michel se lève.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? De l'eau ?

— Oui.

Il passe derrière son bureau, ouvre son armoire-frigo, fait le service. Un whisky pour lui, un grand verre d'eau minérale gazeuse pour moi. Je le vide d'un trait.

— Un autre ?

— Non, merci.

Il se rassied. Fait tinter les glaçons contre les parois de son verre en le tournant délicatement. C'est un joli bruit, bucolique, apaisant.

— T'as déconné, Nils.

— Tu me crois ?

Je le vois hésiter.

— Attends ! Je vais te montrer les SMS !

J'attrape mon portable qui n'a jamais quitté la poche de mon blouson depuis que je l'y ai mis. Je branche la carte SIM, connecte la batterie. Il s'allume poussivement, la pile est presque à plat.

J'entre le code PIN. J'espère qu'il va parvenir à accrocher le réseau. Rien de sûr après une si longue veille. La Belle au bois dormant aussi devait être vaseuse après son baiser libérateur. Pourtant, il capte le signal. Et l'enveloppe verte s'affiche sur mon écran.

— Putain ! Nouveau message !

Michel pousse sur la table, et son siège roule jusqu'à moi. Il se penche vers mon smartphone. Deux bulles jaunes. *HA ! HA ! HA !! OUPS !* dit la première en date du mardi 17 octobre, deux jours après la mort de Vanessa-Perez. La seconde est plus grande : *Tu vas comprendre ce que ça fait d'être en cage pour quelque chose qu'on n'a pas commis... Mais ce n'est pas assez... Chaque jour derrière les barreaux tu pleureras... Comme j'ai pleuré. HA ! HA ! HA !* Je le relis deux fois. Il a été envoyé il y a une heure trente ! Juste après mon arrestation qui a dû être largement diffusée lors des éditions de la nuit (merci, Garnier). Une notification *push up* m'indique que j'ai aussi plusieurs messages vocaux : Michèle Lafont, Valérie mon ex-femme, ma mère, Anissa, mon ex-belle-mère il y a une heure... Alors que je tente de joindre la messagerie vocale, l'appareil, exsangue, s'éteint.

— Tu vois, Michel, ce dégénéré n'a pas terminé ! La prochaine est prévue demain ! Le 9 novembre ! Tu ne peux pas le laisser faire !

Il est pensif.

— Le dernier meurtre de l'Éventreur ! Il va finir son œuvre ! Il faut le filer ! Tu dois le faire !

— Rien ne prouve que ce soit lui ! Ce ne sont que des suppositions !

— Et les aveux de Mohammed Hitani ?! Merde, Michel ! Arrête !

— Des aveux obtenus sous la menace d'une arme... Tu parles d'un aveu !

— Appelle Michèle Lafont ! Elle m'a laissé un message ! C'est le résultat de sa comparaison entre l'empreinte trouvée sur la scène du premier crime et la chaussure que j'ai trouvée dans le garage de Perrin. Putain, si ce n'est pas une preuve, c'est quoi ?

Il jette son siège en arrière qui va taper contre le mur. Se met à tourner autour de la table en soufflant bruyamment. À plusieurs reprises, son poing droit tape avec nervosité dans sa paume gauche.

— OK, j'appelle !

Il attrape le combiné sur son bureau, consulte son répertoire en cuir. Compose le numéro. Comme il appuie sur la touche haut-parleur, j'entends les sonneries. Ça décroche. Une voix masculine :

— Allô ?

— Monsieur Lafont ?

— Lui-même.

— Pourrais-je parler à votre épouse, s'il vous plaît ?

— À cette heure-ci ? Vous nous réveillez, monsieur... Monsieur ?

— Michel Bastien, directeur de la police judiciaire. Désolé de vous importuner à une heure aussi tardive, mais c'est une urgence !

— Je vous la passe.

On l'entend bousculer sa femme pour qu'elle se réveille. « Michèle... Michèle... » Elle a du mal à émerger, comme d'habitude. « Michèle... Michèle... C'est pour toi. Michel Sébastien... » Des frottements, le bruit du combiné qui change de main.

— Michèle Lafont, j'écoute.

— Madame Lafont, commissaire divisionnaire Bastien. Je suis assis à côté du commissaire principal Kuhn...

— Nils ?

— Oui... Il m'affirme vous avoir remis une chaussure pour analyse. Nous aimerions connaître le résultat de vos travaux.

— C'est bien cette chaussure qui a laissé l'empreinte. Même découpe dans la semelle, mêmes irrégularités, dit-elle d'une voix ferme.

— Vous en êtes bien sûre ?

— À quatre-vingt-quinze pour cent.

— Bien. Merci, madame. Et encore désolé pour le dérangement.

— De rien. Nils va bien ?

— Oui. Bonne nuit, madame.

Il raccroche. Je le laisse cogiter. Souhaite qu'il se range à mes côtés, ce qu'il a toujours fait. Plus ou moins. Pour enfoncer le clou, j'ajoute :

— Envoie des gars dans le douzième avec une photo récente de Perrin, éventuellement en lui ajoutant une moustache. C'est là-bas qu'il a acheté son portable. Celui avec lequel il m'envoie les SMS. Ils ne doivent pas en vendre tant que ça, de ces appareils. Le buraliste le reconnaîtra !

L'heure du *mea-culpa* est venue, je ne peux pas m'y dérober. J'ai le sentiment que c'est la condition *sine qua non* pour avoir l'appui de mon supérieur. Et, pour rester dans les locutions latines, je me lance *ab imo pectore* :

— Je suis désolé, Michel. J'avoue que je l'ai joué perso et que je n'aurais pas dû. Tu m'as toujours accordé ta confiance et je l'ai remise en cause. À tort. En te tenant au courant dès le début, nous serions parvenus aux mêmes résultats... Enfin... Je ne serais sûrement pas dans cette situation... Du coup, je ne sais pas ce que ça vaut, mais... je te présente mes plus sincères excuses...

Il revient s'asseoir.

— Voilà ce qu'on va faire. Dès demain, on met en place le dispositif pour filocher Perrin. Danglard commandera les opérations. On met les deux groupes sur le coup. On ne le lâche pas d'une semelle.

— Laisse-moi participer !

— Tu rigoles ?! Tu es attendu chez Limousin demain à huit heures et demie et je vais t'y conduire en personne. L'issue de cette comparution est incertaine après ce que tu viens de nous raconter ; quoi qu'il en soit, tu passeras entre les pattes de Garnier.

— Je veux être sur ce dispo, Michel ! Pas sur le terrain, mais au moins le suivre d'ici...

— Tu veux, tu veux ! s'énerve-t-il. Tu me fais marrer ! Respecte les règles, bordel, et on verra à faire ce que tu veux !

Il se ressert un quinze ans d'âge, le lampe cul sec.

— On verra demain, après ton passage chez le juge, mais je te promets rien. D'ici là, je te garde à la brigade, dans l'aquarium, c'est mieux que le dépôt[52].

La cage. L'aquarium. Le bidon. Cette cellule de garde à vue vitrée, dans laquelle j'ai fait mariner un nombre incalculable de loulous, sent la sueur et les pieds. Y être enfermé a quelque chose d'irréaliste. Et pourtant...

J'ai obtenu que N'Guyen reste avec moi, de l'autre côté de la vitre, son portable sur les genoux, pour que je puisse travailler sur ce dispo. Car je sais qu'il me sera impossible de trouver le sommeil. J'ai compris que Nicolas tient à s'expliquer, alors, avant de lui demander quoi que ce soit, je le laisse faire.

— Vous savez, patron, dit-il à voix basse, j'ai rien dit. J'comprends pas...

Jérémy est venu me voir, il a dit qu'il voulait me dire un truc. On est descendus dans la cour, on n'a pas parlé fort...

La cour... Sur laquelle donne la majorité des fenêtres de la brigade. Quelqu'un les aura vus, aura trouvé leur petit manège suspect...

— ... quand je suis arrivé le soir en bas de chez lui, ils étaient là. J'ai pas eu le choix. Ils m'ont dit que je risquais la commission de discipline, le renvoi de la police... J'ai fait ce qu'ils ont dit... J'suis désolé, patron.

— Ce n'est pas grave, Nicolas. Ne te prends pas la tête pour ça. Je ne t'en veux pas. J'ai besoin de toi maintenant. Tu es opérationnel ?

— Ouais, patron, dit-il, ragaillardi par mon absolution.

— Tu es connecté ?

— Ouais.

— Tu peux me géolocaliser le numéro de Perrin ?

— Ouais. Faut juste quelques secondes pour que la triangulation se fasse...

— OH ! C'EST PAS FINI, CE BORDEL ?! Y EN A QUI VOUDRAIENT PIONCER CHIÉ ! s'égosille le semi-clodo de la cage mitoyenne.

— TA GUEULE ! crie N'Guyen.

Le lieutenant se lève et vient frapper du pied sur la cloison de la cellule, avec une rage surprenante pour quelqu'un comme lui, d'ordinaire très mesuré. Le râleur râle, mais n'insiste pas. Nicolas revient s'asseoir sur la petite chaise qu'il a apportée.

— C'est parti !

Le ballet de ses doigts sur le clavier commence. Hypnotique. Des fenêtres s'ouvrent, se ferment, des lignes de codes incompréhensibles défilent, s'arrêtent subitement comme si l'ordinateur reprenait son souffle, disparaissent, apparaissent.

— Comment as-tu obtenu l'accord pour la réquisition ?

— Ben..., en fait..., j'utilise un autre moyen parce que... C'est un truc découvert par Karsten Nohl[53]...

— Qui ?

— Karsten Nohl, un..., hmm..., pirate blanc..., dit-il, gêné.

— Un pirate blanc ? Quezako ?

— Un gentil hacker, si on veut...

J'ai compris. Moins j'en sais, mieux je me porte. Je ne dis plus rien et patiente sagement. Pas longtemps.

— Voilà ! s'exclame-t-il.

— Où est-il ?

— Boulogne. Aux alentours de la rue de Paris.

— Il bouge ?

— Non.

— Tourne-toi que je puisse voir ton écran.

Il s'exécute, vient coller le dossier de sa chaise contre ma cellule.

— Bon. Tu laisses la fenêtre ouverte, on surveille ça du coin de l'œil.

— OK, patron.

— Maintenant, je voudrais que tu me trouves un plan de Londres avec les lieux où Jack l'Éventreur a commis ses meurtres.

— C'est parti !

Google. Dans la barre de recherche, il tape « meurtre plan londres jack éventreur ». Lance le moteur avec la petite loupe bleue, à droite. Cent soixante-sept mille résultats en vingt-sept centièmes de secondes.

— OK. *Wikipédia*. Y a toujours des bonnes illustrations, affirme-t-il en cliquant sur le premier lien.

Il ne lui faut que quelques instants pour trouver et afficher la carte que je lui ai demandée.

— Ah ! Y a les lieux, mais pas à qui ils correspondent. Deux minutes, patron, je vais vous arranger ça !

Effectivement, cent vingt secondes plus tard, il me présente le résultat de son travail.

— Tu peux y coller une carte de Paris ?

— Ouais.

En jouant sur la transparence, il juxtapose à ce plan du quartier de Whitechapel datant du dix-neuvième siècle celui du quartier actuel de la Goutte d'Or. Les artères londoniennes et parisiennes ne se superposent pas.

— Attendez ! Je vais les mettre à la même échelle... Ah ! merde ! Il n'y a pas d'échelle sur ce plan ! Pas grave... *Google Maps*... Je vais taper Whitechapel London... Voilà... Alors... Une rue qui me sert de repère... Non... Je vais plutôt prendre le Royal London Hospital comme référence... Voilà... Il y a des rues qui n'existent plus, mais le canevas principal du quartier est toujours là... Je copie... Je coupe... Voilà ! Ça colle. Donc l'échelle... OK ! Je l'ai. Maintenant, je mets la même sur le plan de Paris... C'est fait ! Je colle.

Cette homothétie faite, toujours aucune correspondance flagrante.

— Il y a un truc, c'est obligé, j'affirme... Perrin est trop méticuleux pour avoir choisi les lieux des meurtres par hasard.

— Et si...

Avec la flèche de la souris, il attrape le coin supérieur droit de l'image du dessus et lui imprime une rotation lente dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

— Là ! Ça colle ! dit-il fièrement. Regardez ! Le boulevard de la Chapelle est parfaitement aligné avec la Whitechapel Road. Et...

— Oui ! Martha Tabram, sur les voies de chemin de fer au niveau du boulevard de la Chapelle, c'est Awa Niakate, le 7 août ! Nichols, le 31 août, rue de Tanger, c'est Fatou Coulibaly !...

Je me sens l'âme d'un gamin qui vient de trouver une carte au trésor... Chaque nom, chaque date collent de façon parfaite, même le double meurtre du 30 septembre qu'il a commis en deux fois.

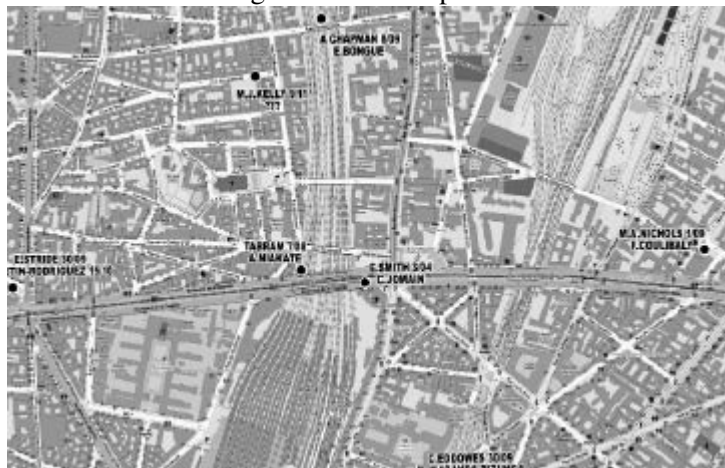
Seule l'agression d'Elizabeth Smith, alias Caroline Jomain, est légèrement décalée. Le plan aurait voulu que Perrin l'attaque sur les voies de chemin de

fer... Difficile... Il a donc opté pour la rue la plus proche, le faubourg Saint-Denis.

— Nicolas, quel est le nom de la rue où doit être tuée Mary Jane Kelly, demain ?

Il fait disparaître le plan de Londres qui empêche la lecture et m'annonce :

— Rue de Lagouhat. En plein cœur de la Goutte d'Or !



— OK. Il faudra axer le dispositif dans le quartier et...

— Patron ! Il bouge !

Il me montre du doigt le petit point rouge clignotant qui indique la position du portable de Perrin. Il se déplace par saccades, faisant des petits bonds sur la carte. Je regarde ma montre : il est quatre heures cinquante du matin. Qu'est-ce qu'il fout ?

— Peut-être qu'il...

— Non ! je m'exclame. Il ne tue pas sur un coup de tête, il copie l'Éventreur ! À l'exception de celui de Coulibaly, tous ses meurtres ont eu lieu la veille des dates clés, pour être découverts en temps et en heure ! Le dernier est particulièrement odieux ; il lui faut du temps pour mettre la scène en place !

Ma gorge se serre, mon pouls s'accélère.

— Il part rue de Lagouhat !

Ça se bouscule dans ma tête. Qu'est-ce que je dois faire ? Appeler Danglard ? Prévenir Bastien ? Mon téléphone est HS et je ne connais pas le numéro perso de Michel par cœur. La brigade est quasiment déserte, tout le monde est rentré chez lui pour finir sa nuit et je ne sais même pas qui est de permanence. Quand bien même... L'officier d'astreinte prendra-t-il la responsabilité de se rendre à la Goutte d'Or ? Me croira-t-il seulement ?

— Eh ! On l'a perdu ! s'écrie le lieutenant.

— QUOI ?

— Il a dû couper son téléphone !

— NON !

Je n'ai plus le choix. Je dois y aller.

Ad personam.

Entre toi et moi, Perrin !

— Ouvre-moi, Nicolas !

— Hein ?

— Ouvre-moi, on y va !

— Mais...

— Nous n'avons pas d'autres solutions, Nicolas, et nous n'avons que très peu de temps ! Ouvre-moi ! Tu me dois bien ça...

Je ne suis pas très fier de moi. Il ne me doit rien. Pourtant, il pose son ordi par terre, se lève et me libère.

— Va prendre les clés d'une voiture. On fonce. Nous sommes plus près de la Goutte d'Or que Perrin. Nous arriverons avant lui. Prends ton flingue !

Dans le couloir qui nous mène au sas vitré du second étage, nous croisons le brigadier Saint-Antoine.

— Patron ? Vous...

— Pas de problème, Étienne. Nous avons l'autorisation du taulier.

Je ne lui laisse pas le temps de se poser des questions, et nous passons. À moitié endormi, le gardien de la paix nous ouvre le sas donnant sur l'escalier A sans tiquer. Je ne sais même pas s'il m'a vu. Nous dévalons les marches. Quand nous sommes arrivés dans la cour du 36, N'Guyen me désigne le véhicule qu'il a choisi.

— Je conduis ! je dis avec autorité.

Moteur. Je passe sous les arcades menant au quai. N'Guyen fait signe au maton de nous laisser passer. La lenteur avec laquelle se lève la barrière, puis s'ouvre le portail me rend fou. Je suis un skieur dans la guérite de départ, en haut de la piste suisse de Wengen.

— Mets le deux tons !

Il pose le gyro sur le toit, actionne l'interrupteur sous la boîte à gants. Son (ré, la) et lumière (bleue) ! Dès que les portes sont suffisamment écartées pour

que je puisse passer, je démarre en trombe, laissant un peu de gomme sur le bitume.

Je tourne à gauche sur les quais, puis, au niveau du pont Saint-Michel, je traverse l'île de la Cité à toute berzingue. Pont au Change, place du Châtelet et le Théâtre de la Ville sur notre droite. Il n'y a pas grand monde à cette heure. J'enquille pleins gaz sur le Sébasto.

Au croisement avec la rue Rambuteau, celle qui mène au centre Pompidou, le texto de Perrin me revient. *Tu pleureras... Comme j'ai pleuré...* Il a pleuré son frère. Qui veut-il que je pleure ? *La prochaine te touchera personnellement...* Et si... ? Ce qui me vient à l'esprit me glace d'effroi. Mes mains se crispent sur le volant.

— Tu as ton téléphone ?

Question bête. Pour un geek comme lui, son GSM est un membre à part entière dont il ne doit jamais se séparer.

— Oui.

— Appelle mon ex-femme !

Il compose le numéro que je lui indique, un des rares que je connaisse sur le bout des doigts. Je l'ai tellement composé.

— Ça sonne... Messagerie, m'annonce-t-il.

— Merde ! Cherche son numéro de fixe. Valérie Prével, comme ça se prononce, 13, rue Saint-Amand dans le quinzisième.

Ses pouces courent sur l'écran de son BlackBerry. Je reconnais le site des pages blanches.

— Voilà. Je l'ai. J'appelle.

— Mets sur haut-parleur.

Trois sonneries, puis quelqu'un décroche.

— Allô ?

Je reconnais la voix de Martine Prével. Ma belle-mère. Mon ex-belle-mère !

— Martine ? C'est Nils...

— Nils !

— Valérie est là ?

— Non. Je vous ai laissé des messages, mais vous ne répondez pas. Je vous ai vu à la télé... Valérie n'est pas rentrée de son travail. J'ai pensé qu'elle était allée vous voir, mais...

— Nathanaël est avec vous ?

— Oui. Je l'ai récupéré à l'école comme d'habitude, mais... Où êtes-vous ? Je commence à être inquiète. Valérie est avec vous ?

— Fermez la porte, Martine, n'ouvrez à personne ! Gérard est avec vous ?

— Non, il...

— Appelez la police. Vite ! Raccroche, Nicolas.

Quatre-vingt-dix kilomètres-heure. Quand je croise le boulevard Saint-Denis, le Sébastopol devient boulevard de Strasbourg. Sur cette avenue, surnommée les Champs-Élysées-Black en raison des dizaines de salons

spécialisés dans la coiffure africaine qui y sont implantés, je passe la cinquième. Cent. Cent dix. Obligé de rétrograder pour tourner à gauche sur le boulevard Magenta que je remonte pied au plancher. Devant, je discerne le pont arachnéen du métro aérien. À la station Barbès-Rochesouart, j'opte pour un peu plus de discrétion, je demande au lieutenant de couper le gyrophare et décélère. Je laisse la rue Bervic sur ma gauche. Au niveau du Virgin, j'entre à droite dans le quartier de la Goutte d'Or par la rue des Poissonniers.

— Tu me guides ?

Persuadé qu'il va utiliser son téléphone, je suis surpris de le voir sortir le bitumard[54] de la boîte à gants. Le geek a ses raisons que la raison ignore...

— Prenez la rue Myrha jusqu'au bout, puis à gauche sur Stephenson, et tout de suite à gauche dans la rue de Lagouhat.

Je suis les instructions et, coup de chance, trouve une place à l'entrée de la rue. Me gare. Je n'ai pas l'intention de l'attendre comme un gland dans la voiture. Je dois bouger, faire quelque chose pour ne pas penser au pire. *Tu pleureras... Comme j'ai pleuré...*

— On sort. Il ne faut pas mettre tous nos œufs dans le même panier. On ne sait jamais : on s'est peut-être plantés dans la carte ; c'est peut-être la rue d'à côté ! Il faut que nous nous mettions à un croisement.

Il est 5 h 02. Il ne devrait pas tarder.

Nous descendons la rue de Lagouhat. Elle est sombre et sale. Au bout, nous tombons sur l'Institut des Cultures d'Islam, rue Léon. D'ici, on voit les croisements avec les deux artères parallèles, multipliant ainsi nos chances par trois.

— Tu sais siffler ? je demande au lieutenant.

— Ouais.

— Je bouge. Si jamais tu vois..., tu vois... Je ne sais pas ce qu'il aura comme véhicule... Une camionnette, sûrement. Tu siffles. Y a pas un bruit dans le quartier, je l'entendrai. Pareil pour moi si je le vois !

— OK, patron.

— Ouvre l'œil, Nicolas !

Je bouge et me dirige vers le square Léon que je vois devant moi. *Tu pleureras...* Nous avons divorcé il y a cinq ans, après autant d'années de mariage. Et cet attachement que je croyais éteint... Les images d'Internet me submergent. Mary Jane Kelly, dite Ginger. « Gingembre » en français. La dernière victime officielle de l'Éventreur... La photo, de mauvaise qualité, en noir et blanc... L'horreur. Indicible.

Je suis face aux grilles du jardin, rue Cavé, celle où habite Drissa Achaud. Je tourne sur moi-même, comme saoul. Le caducée pharmaceutique, fixé à même le mur. Ce drôle de magasin jaune. La nef de l'église Saint-Bernard de la Chapelle, tristement célèbre. L'entrée du parc. Tous ces velib' alignés au cordeau. L'enseigne de cette boulangerie.

Et elle passe.

Une camionnette blanche. ADA, numéro 1 de la location d'utilitaires. Sur son flanc est peint un jeune homme en tee-shirt vert, pieds nus, poussant un donut géant comme s'il voulait le faire entrer dans l'habitacle.

Ça ne dure qu'une demi-seconde. Peut-être moins. Une apparition, un fantôme. Une image subliminale. Un voile.

Au volant, c'est Perrin.

Déjà, il a disparu.

L'espace d'une dizaine de secondes, je suis comme statufié. Cloué au sol. Puis, cette décharge, violente, qui me reconnecte. Je siffle et pars en courant. La rue des Gardes est vide. Je m'y engage. Au croisement avec la rue Myrha, je vois l'utilitaire, à droite.

Il tourne dans la rue Stéphenson. Le lieutenant N'Guyen me rejoint quand j'arrive devant l'église du Nazaréen, un curieux lieu de culte aux relents sectaires.

— Vous avez vu ?

— C'est lui ! je dis sans m'arrêter.

Je cours à perdre haleine. Gauche. Encore gauche. La rue de Lagouhat. La camionnette n'y est pas. Je continue, suivi par Nicolas, et nous remontons toute la ruelle. Il n'y est pas. Il n'y est plus. En face, nous nous élançons dans la rue de Panama et échouons dans la rue des Poissonniers. Je stoppe. Pose mes mains sur mes genoux, essaie de reprendre mon souffle, imité par N'Guyen.

— Il est où ? Il est où ?

J'essaie de retrouver mon calme, d'analyser la situation. Mais je n'y parviens pas.

— On s'est trompés ? suggère Nicolas.

— Non !

Je dois me focaliser sur ma respiration. Faire chuter mon rythme cardiaque pour recouvrer mes esprits. Je ferme les yeux et visualise, matérialise cette colonne d'air qui entre et sort. L'aïkido. Le Ki. Canaliser mon énergie. J'expire en appuyant sur mon ventre, inspire en me focalisant sur mon diaphragme qui se soulève, sur mes poumons qui se gonflent. Je répète l'opération une petite dizaine de fois avant de me redresser. Je prends une dernière inspiration et j'ouvre les yeux.

Ce que je dois faire m'apparaît clairement.

— On y retourne. Il a dû faire un premier passage pour vérifier que la voie était libre.

— Vous êtes sûr ?

Je ne suis sûr de rien, mais je veux m'en convaincre et, d'un pas rapide, je rebrousse chemin. Reviens rue de Lagouhat.

J'ai vu juste, le camion est là-bas, garé sur une place de livraison, une cinquantaine de mètres devant nous. D'un geste du bras, je la désigne au lieutenant et lui fais signe de ralentir. Nous nous en approchons à pas de loup. Je jette un œil dans l'habitacle. Vide. Je tire sur la poignée côté conducteur.

C'est verrouillé.

Avec calme, j'inspecte les immeubles à proximité. Au numéro 30, alors que les fenêtres du premier étage sont murées, la porte d'entrée est ouverte. Un squat.

— Là !

Le portable du lieutenant sonne. Les vibrations sonores emplissent l'air froid de la rue.

— C'est Bastien ! dit-il en serrant son BlackBerry contre son blouson pour le faire taire.

— Dis-lui où on est et déconnecte ce foutu portable !

Il s'exécute et répond au taulier que le brigadier Saint-Antoine a dû prévenir de notre escapade.

— Patron ?... Oui, il est avec moi... Non... Nous...

Je lui arrache le GSM des mains. Je parle vite pour ne pas être coupé.

— Michel. C'est Nils. On est rue de Lagouhat dans le dix-huitième. Perrin est là avec sa dernière victime. Envoie des renforts !

Je coupe. Jette l'appareil à son propriétaire avant de m'engager dans l'escalier. Il n'y a pas de porte sur le palier du premier étage encombré par des gravats.

On a détruit les murs de moellons qui condamnaient les appartements. Perrin n'est pas là, c'est sûr, il a besoin de calme et aura choisi un lieu fermé. Je vérifie tout de même et j'entre dans le logement le plus proche.

Dans la plus grande pièce, quatre clochards dorment sur des cartons. Ça sent mauvais. L'urine et le vin. Je ressors et monte au second. Là, les barricades anti-squatteurs sont intactes. Je continue mon ascension. Le palier du troisième et dernier étage est propre et contraste avec le reste de l'immeuble. Il y a deux portes. Sur la première, à droite, il n'y a rien d'inscrit. Sur celle de gauche, un dessin d'enfant y est punaisé. Il représente une famille black. Le papa, la maman et trois enfants. Dessous, l'auteur a écrit d'une main maladroite « famille Prenri ».

Je pose mon index sur mes lèvres et, en silence, nous prenons position de part et d'autre de la porte anonyme. Alors que N'Guyen m'interroge du regard sur la suite des événements, le nom se glisse dans les rouages de ma pensée. Prenri... Ce patronyme n'a pas une consonance africaine. Il fait faux ! Tel Patrice Lafont qui, sous la dictée d'un candidat du célèbre jeu télévisé, transforme une suite chaotique en une succession ordonnée appelée mot, les lettres glissent les unes sur les autres, se réarrangent. Six lettres. Pas mieux.

Perrin !

Anagramme enfantine, l'ultime provocation de celui qui se pense intouchable. Sûr de son fait, il a décidé de signer son dernier meurtre ! Dernier pied de nez à la police et au commissaire Kuhn en particulier.

Demi-tour.

Je pose ma main sur la poignée boule de la porte d'entrée de la famille Prenri. La tourne doucement dans le sens trigonométrique. J'entends le pêne

qui sort de la gâche. Trop tard pour hésiter : j'ouvre grand !

Il est debout devant un sac noir en plastique, grand format, posé au sol. Il a enfilé une combinaison intégrale blanche dont la cagoule enserre ses cheveux et ses oreilles. Il porte des gants en caoutchouc, un masque de chirurgien et une paire de bottes crème. Il ressemble à un dératiseur. Dans sa main droite, il tient un cutter au manche rouge. Quand il me voit, tout va très vite.

Il jette l'outil dans ma direction avec une violence inouïe. Pour l'éviter, je recule et marche sur le pied du lieutenant derrière moi. Le cutter frappe tout de même mon épaule. Déséquilibrés, Nicolas et moi chutons sur le palier. Mon coude frappe son nez qui craque sous le choc. Il laisse échapper un cri de douleur. Je me relève aussi vite que possible. Perrin n'est plus en face de moi. La fenêtre est ouverte. Il a sauté ? Du troisième étage ? ! Je me jette sur le sac. J'essaie de le déchirer avec rage sans parvenir à percer l'épais plastique.

— Patron ! Prenez ça !

N'Guyen a shooté dans le cutter de Perrin qui glisse jusqu'à moi. Je l'attrape, fais sortir la lame et la fiche dans le sac que je fends.

— VALÉRIE !

Mon ex-femme est inanimée. Son visage est pâle, presque diaphane. Je glisse mon bras sous son buste et la relève vers moi, pose mes doigts sur sa carotide. Je dois attendre cinq secondes que ma main cesse de trembler. Enfin, je perçois le battement du sang, régulier. Son cœur bat. Elle a été droguée. Elle dort.

Je respire.

— Elle est... ?

— Non, elle est droguée. Appelle une ambulance !

Je repose Valérie sur le sol. Je me lève et viens me pencher à la fenêtre pour inspecter la rue. Pas de corps disloqué sur le trottoir. Où est-il ? Je repère alors, juste en dessous de moi, une rupture dans la pente du toit en zinc qui forme un replat d'une quarantaine de centimètres. Je tourne la tête à gauche : rien. À droite, Perrin, tel un funambule, prend la tangente via la corniche. Je me retourne vers N'Guyen. Il saigne du nez et s'essuie tant bien que mal avec sa manche tout en essayant de joindre le SAMU comme je le lui ai demandé.

— Ton flingue ! Vite !

Sans poser de questions, il ouvre son blouson, attrape son Sig Sauer et me le passe. Je le coince à l'arrière de mon pantalon, puis prends appui sur le radiateur en fonte, me mets debout sur l'allège. J'enjambe la grille en fer forgé sur laquelle on suspend parfois des jardinières, m'y accroche et me laisse glisser sur le méplat. Perrin est déjà en train d'escalader le toit. Sans regarder en bas, je progresse lentement, bras écartés, j'atteins le mur de l'immeuble mitoyen, je grimpe dans ses traces. En haut, le faite étété m'offre un appui pour monter sur le toit-terrasse du numéro 28. Perrin l'a presque traversé. Je m'élance derrière lui. Le gravier crisse sous mes pieds. Au bout, Perrin, debout sur l'acrotère, saute et disparaît, aspiré par le bas. J'entends un son métallique, puis le bruit de ses pas qui résonnent. À mon tour, je me jette

sur la tôle ondulée rouille, deux mètres plus bas. Numéro 26. Je sprinte, profite de ma vitesse pour escalader le mur d'en face et me hisser sur la toiture du numéro 24. De nouveau, le gris du zinc. Mes baskets accrochent, j'accélère, je contourne une cheminée, reviens sur lui. Un petit décroché que je franchis à toute allure. Numéro 22.

Il est à l'autre bout. Immobile.

Silhouette spectrale qui se découpe dans le noir de la nuit.

Il regarde l'espace abyssal qui nous sépare du prochain toit : le numéro 20 de la rue de Lagouhat n'existe plus ! Bientôt se dressera à cet emplacement un nouvel immeuble, aux normes d'hygiène et de sécurité dignes d'une grande capitale. Mais pour l'heure, seul un terrain vague que l'on discerne à peine, vingt mètres plus bas.

Il se retourne. Je m'arrête, dégainé et le mets en joue.

— Arrête-toi, Perrin ! je dis d'une voix calme.

J'avance vers lui sans précipitation, m'assurant de l'adhérence de mes pieds sur les plaques de métal. Posément, il s'assied, les pieds dans le vide. Je serre un peu plus la crosse du Sig Sauer. Il se retourne, pose son ventre sur le rebord, s'y agrippe et se laisse pendre.

Je ne vois plus que ses huit doigts blancs... qui disparaissent. Je cours, me mets à plat ventre et rampe pour faire dépasser ma tête de la rive de toit.

Pour ne pas mettre en péril la stabilité des deux bâtiments qui encadraient l'immeuble rasé, l'entreprise de démolition a étayé les deux murs pignon restants. Une structure métallique, comparable à celle utilisée dans les échafaudages, forme une passerelle qui prend appui sur de larges planches de bois de chaque côté, trois mètres en dessous de moi. Perrin y est descendu. Les barres d'acier ploient sous son poids : l'étais provisoire n'a pas été conçu pour être contraint verticalement et il ne nous supporterait pas tous les deux.

— ARRÊTE TES CONNERIES !

Il ne m'écoute pas, continue sa traversée. Je recule un peu. Adopte une position de tir ferme. Fais tomber le cran de sécurité.

— NE BOUGE PLUS ! PERRIN !

Sourd à mon injonction, il fait un pas en avant, mais sa botte droite ripe. Sa jambe part dans le vide, entraînant le reste de son corps. Seule sa main gauche est restée accrochée. Comme dégingandé, il lance son bras droit vers le haut et attrape une traverse.

Il oscille comme la dernière feuille d'automne d'un arbre pris dans la tempête. Le diamètre des tiges est trop important pour que ses doigts s'y referment efficacement, et je les vois glisser.

Il me jette un dernier regard (je crois le voir sourire) et ouvre les mains.

Il chute sans un cri.

Épilogue

La culpabilité de Perrin a été établie. Post mortem. Valérie a identifié son ravisseur de façon formelle. Yohann l'a « cueillie » dans le parking souterrain de son entreprise, vers dix-neuf heures, le 7 novembre. Tout a été si vite : il est calmement venu à sa rencontre et, arrivé à son niveau, il lui a enfoncé une seringue dans le cou. Les analyses sanguines ont révélé la présence massive de somnifères dans son sang. À son témoignage se sont ajoutées les empreintes digitales de Yohann, retrouvées sur la trousse remplie d'outils chirurgicaux posée à côté d'elle dans l'appartement de la rue de Lagouhat. Pour couronner le tout, l'ADN de Vanessa Martin-Rodriguez et de Fatou Coulibaly ont été isolés sur l'un des scalpels.

Toutes les charges qui pesaient sur moi ont donc été levées. Mon passage devant la commission disciplinaire s'est soldé par un blâme. Lefort a écopé d'un avertissement. En supplément, j'ai eu droit à une belle engueulade de Bastien, une superbe admonestation de Limousin et une désuète mercuriale de Gardieux. J'ai promis, craché, juré de ne plus recommencer. Inutile de préciser que je n'ai pas reçu de lauriers pour avoir sorti cette affaire. Le capitaine Pinault, chargé des relations presse auprès de la direction de la police judiciaire, a livré aux médias une version plus collective de son dénouement. Le fruit d'un méticuleux travail d'équipe, a-t-il dit en substance. Ainsi, télévisions, radios, journaux n'ont pas été informés du rôle particulier que j'ai eu à y jouer et, même si certains (je pense à Jacquier notamment) ont compris qu'il y avait anguille sous roche, ils n'ont pas eu d'autres os à ronger. Tant mieux.

Je descends l'escalier A avec Anissa. Les autres sont déjà dans la cour ; nous partons au Sein-Miche. Comme je n'ai pas envie d'évoquer cette affaire pour laquelle je ne suis pas passé loin de la correctionnelle (des assises, même !), je sors une banalité :

— Le seul truc sympa avec ce déménagement[55], c'est qu'il devrait y avoir un ascenseur !

— Mouais, dit-elle, renfrognée.

— Quoi ? Tu aimes grimper ces marches tous les jours, toi ?

— Non, mais, si y a un ascenseur, nous serons sûrement amenés à le prendre ensemble et qui sait ce qui pourrait s'y passer... Parce que la dernière fois...

Je m'arrête, me tourne vers elle. Dans la pénombre, ses yeux brillent d'un éclat malicieux.

— Tu... Je croyais que tu ne te souvenais de rien ! je bafouille.

Comme elle ne répond pas, je demande :

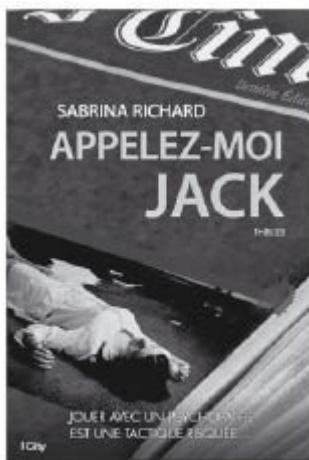
— Tu t'en souviens ?

— Pas toi ?

Remerciements

Je tiens à remercier mon épouse Sarah-Lucie, Arnaud Turpin et tous mes fidèles relecteurs. Sans aucun doute, leurs critiques et leurs remarques ont permis d'améliorer le manuscrit originel.

Je suis également très reconnaissant envers A.G. et le Commandant de Police à l'Emploi Fonctionnel Alain LEVEQUE-LE GOFF qui ont aimablement corrigé les erreurs que j'avais commises dans le fonctionnement de la police et de la justice française, rendant ce roman le plus réaliste possible. Merci à eux.



Appelez-moi Jack

Sabrina Richard

Une fillette vient d'être kidnappée dans un musée. Jeune journaliste au New York Times, Emma Smith flaire un bon sujet et se lance sur les traces du ravisseur. Mais très vite, les événements prennent une tournure inattendue. Celui qui se fait appeler « Jack » sème des cadavres tout en prenant un malin plaisir à répondre à chaque article de la journaliste, n'hésitant pas à lui envoyer des informations exclusives... Ainsi que des « trophées ». Le FBI est sur les dents et Emma est obligée de collaborer avec les agents fédéraux. Leur plan : que la journaliste continue d'entretenir avec le tueur en série la macabre correspondance pour réussir à le piéger. Au risque de pousser Emma dans les griffes du loup...

Le premier thriller de la plus américaine des auteurs français.

ISBN : 978-2-8246-0374-2

www.city-editions.com

[1] Procès verbal où l'on note la première version d'un malfaiteur, qui est généralement un tissu de mensonges pour le confronter par la suite à ses propres incohérences.

[2] Identité judiciaire.

[3] Commissariat principal du dix-huitième arrondissement.

[4] Empreintes digitales.

[5] Institut médico-légal.

[6] Facture détaillée.

[7] STIC : Système de traitement des infractions constatées.

[8] Convocations.

[9] Policier le moins gradé dans un groupe d'enquête.

[10] Voleur à la tire.

[11] Identifier un auteur d'infraction.

[12] Adresse de la section biologie du laboratoire de police scientifique de Paris chargée des profils génétiques.

[13] 3, quai de l'Horloge, 75001, Paris : adresse principale du LPS.

[14] Fichier automatisé des empreintes digitales.

[15] Sous-marin. Véhicule banalisé permettant de faire des surveillances.

[16] Brigade de répression du banditisme.

- [17] Fichier national automatisé des empreintes génétiques.
- [18] Le principe de Locard (Edmond, 1877-1966) ou principe d'échange repose sur le postulat selon lequel, sur le lieu d'un crime, un individu laisse toujours des traces de son passage et emporte, lorsqu'il repart, des éléments pris sur ce lieu.
- [19] Garde à vue.
- [20] Malfrat.
- [21] Informateur.
- [22] Loi no 2011-392 du 14 avril 2011 qui réforme la procédure de garde à vue.
- [23] Recherches sur le suspect.
- [24] Cellule de garde à vue. Elles sont toujours vitrées.
- [25] Affaires du gardé à vue confisquées à son arrivée à la brigade.
- [26] Présentation du suspect parmi d'autres personnes pour identification par un témoin.
- [27] Automatisation des communications radiotéléphoniques opérationnelles de police.
- [28] L'endroit où l'on planque.
- [29] Surnommé le « tueur de l'Est parisien », il assassine, entre 1991 et 1998, sept femmes à Paris.
- [30] À Paris, le médecin légiste ne se déplace généralement pas sur la scène de crime.
- [31] Laser qui émet des longueurs d'onde allant de l'infrarouge à l'ultraviolet pour mettre en évidence les traces digitales, les fibres, les poils et les minuscules résidus biologiques.
- [32] Le service central de l'informatique et des traces technologiques (SCITT).
- [33] Instituts d'études judiciaires. Rattachés aux universités, ils préparent à l'examen d'avocat.
- [34] Système d'analyse des liens de la violence associée aux crimes
- [35] Directions départementales des affaires sanitaires et sociales.
- [36] Brigade de protection des mineurs, sise au 14, quai de Gesvres, 75004, Paris.
- [37] Institut national de police scientifique.
- [38] Brigade de recherche et d'intervention.
- [39] Référentiel des organisations du courrier. Ce code de cinq chiffres remplace depuis 2007 le nom de la commune sur le cachet de la Poste.
- [40] Impression en creux due à la pression d'un instrument scripturant sur une feuille de papier.
- [41] Commissariat.
- [42] Système d'immatriculation des véhicules.
- [43] Service central de l'identité judiciaire
- [44] Surnom de la brigade de répression du proxénétisme.
- [45] Relever les empreintes des témoins pour mieux isoler celles d'éventuels suspects.
- [46] Surnom des membres de l'IGS, l'Inspection générale des services, la police des polices.
- [47] Dennis Nilsen, *serial killer* britannique, surnommé l'« étrangleur à la cravate ». Accusé des meurtres de quinze hommes entre 1978 et 1983, il fut officier de police à Londres pendant huit mois.
- [48] Direction départementale des services vétérinaires. Ses agents sont chargés, entre autres, de contrôler le respect des règles d'hygiène.
- [49] Surnom de la BRI.
- [50] Siège de l'IGS, sis rue de Hénard, 75012, Paris.
- [51] Surnom désuet du directeur de la police judiciaire parisienne.
- [52] Se trouvent au dépôt du palais de Justice les personnes déferées à l'issue de leur garde à vue en attente de leur audition par un magistrat instructeur.
- [53] Informaticien allemand. Il a mis en évidence les failles de sécurité des réseaux de téléphonie mobile en interceptant des conversations à l'aide d'un vieux Motorola et d'un PC connecté à Internet.
- [54] Indicateur de rues donné aux nouvelles recrues de la police.
- [55] La police judiciaire devrait quitter, à l'orée de 2015, ses mythiques bureaux du 36, quai des Orfèvres pour des locaux modernes dans le quartier des Batignolles du dix-septième arrondissement de Paris.